



Le feu des miroirs

Roman

Catherine Chevrot


Les éditions
De Courberon
Collection *Lueurs*



CATHERINE CHEVROT

Le feu des miroirs

DE COURBERON
Collection *Lueurs*

**Les données de catalogage sont disponibles à
Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc), Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873
www.decourberon.com

Révision : Lise D'Amours - correct.art@hotmail.com

Œuvre en couverture :
Hermaphrodite (détail), Carl Duchesneau

ISBN 978-2-922930-37-5

© Éditions De Courberon, 2011.
Tous droits réservés pour tous pays.



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

*À Jeannette et Adrien,
ces mots comme des fleurs,
à jamais, là-bas, dans votre éternité.*

1998 – 2010

I

Anne veille. Il s'appelle Silas. Il est marié. Qu'importe ! Elle ne veut que boire tout le jus de son âme. Le reste, elle n'en a que faire. L'ivresse, encore, ivre morte dans les bras de Dieu. Mourir, mourir toujours. Ne faire que mourir, car il y a le matin qui donne encore la vie. Une nouvelle vie. Une nouvelle peau. Mourir, les yeux entrouverts sur son torse encore tiède. Ses lèvres tremblent et il murmure son prénom. Anne... au reste, ce n'est même pas son prénom. C'est le prénom qu'il lui a donné.

Elle ne peut plus dormir. Elle l'imagine, lui met un cœur puissant, du vert dans les yeux et des propos fidèles à ses aspirations. Elle le veut grand et fort, fébrile quand elle lèvera sur lui son regard le plus brûlant, et solide quand il lui faudra garder le secret. Elle le veut surtout avec les noms des Illustres accrochés aux murs de sa culture : Platon, Shakespeare, Jung...

Elle veille. Voit la tapisserie du motel. La fenêtre : grande fenêtre sur sa vie. La mer au-dehors. Une vue sur la mer que l'on ne verra pas

ou alors très peu, juste en se relevant, après...

Puis, elle s'endort un peu. Le vent frais a rafraîchi la chambre de ses délires.

Au matin, une autre lettre. La seconde. Il a de beaux mots et elle pense un instant que c'est lui... l'autre, le peintre de nuages. Celui qu'elle aime toujours, mais qui n'écrit plus. Elle se reprend.

— Ne plus imaginer ! Voir les choses telles qu'elles sont. Voir les deux faces de la médaille. Toujours ! se raisonne-t-elle.

Elle n'a que trop rêvé ; l'imaginaire a fini un matin par traverser dans le réel, la flamme a transpercé le miroir et a brûlé le bout de son âme. Silas est la pommade dont elle se sert pour se guérir. Pour faire disparaître l'autre... l'autre...

Il y a des fentes dans son espace, des interstices dans le cristal de ses journées dans lesquelles se glissent parfois des souffles de spectres. Des soupirs interdits qu'elle écoute dans le grave, dans le mineur des musiques. Elle les entend très bien et même parfois peut y distinguer un mot ou deux... existence... quintessence... toujours...

Murmures fétides, empruntés aux vasques de l'apothéose, du tout, de la finalité, ils s'exhalent et se glissent contre elle. Des éclats du verre craquent parfois, alors elle se retourne et sourit. Mais un instant seulement.

À la frontière de son âge, aux portes du grand silence, là où les guerres menacent d'achever, dans ce no man's land entre l'insouciance et la gravité, le rêve et l'exil, le piquant et l'amer, elle guette un signe du ciel. Un message de l'au-delà qui la rassurera. Qui lui annoncera que les règles de la vie ne s'appliquent pas à elle. Qu'elle va pouvoir y échapper et aller s'étendre au pied des grandes cathédrales invisibles.

Elle attend un mot qu'elle pourra lire dans les nuages. Un visage, une caravane avec Saint-Thomas en avant, brandissant son sceptre.

Elle espère qu'il y a autre chose derrière l'amour. Derrière le temps. Derrière les choses. Elle espère qu'il y a quelqu'un d'autre derrière elle. Derrière ses rêves. Derrière ses peintures.

Anne ne veut pas croire qu'elle est comme les autres. Que les autres sont comme elle : tous semblables à la frontière de l'âge. Devant le jardin des anges, devant le ciel et les fleurs blanches et les roses rouges, devant l'écume sur la grève et découvrant leurs couleurs pour la première fois, se disant alors : « Tout ça ! Magnifique ! Fantastique ! Et je ne voyais rien et bientôt je ne verrai plus ! »

Silas et Anne, cela sonne bien. Anne et Silas.

Ça sonnait bien aussi avec l'autre.

Ils ont tant vécu d'aventures, de grands soirs, de baisers sous la pluie. Anne rêve bien, du moins lorsqu'il est question d'amour. Elle

a toujours été ainsi d'ailleurs. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Enfant déjà, elle rêvait. Le mur de la cour, forteresse infinie de briques rouges, de sang et de larmes, d'espoirs brisés, de vies achevées, avait alors bien des brèches. Elle les frôlait de son doigt de petite fille, de sa petite main de poupée de chiffon. Elle les suivait vers l'horizon, vers les villes des livres de géographie, vers les époques des livres d'histoire. Elle savait mourir pour disparaître et vivre pour survivre. Elle savait la couleur des mots et l'arôme de la craie. Elle savait la chaleur des regards des chats de passage et celle des visites qui s'en retournaient. Elle savait trouver Dieu dans les buissons ardents et des anges attendris pour confier ses secrets.

Elle avait des cahiers de cuir bleu que l'on ouvrait avec une petite clef d'or, dans lesquels elle marquait les dates magiques où son père revenait. Puis, l'heure s'est éteinte dans ses yeux.

L'heure s'éteint toujours quand on la regarde un peu trop. C'est comme ça. On n'y peut rien. À force d'attendre, on ne trouve plus de temps pour vivre et l'attente prend tout, colore tout en gris, même les villes, les campagnes, les jardins des anges et les buissons ardents et le gris des murs des cours des orphelinats. Anne le sait bien, elle qui passe son temps à tout repeindre jour et nuit : un peu de bleu pour la mer, et du turquoise, du vert aussi, et de l'or pour le soleil

qui se reflète dedans. Avant, elle n'y arrivait pas. Elle ne trouvait pas l'or et devait se contenter de mers orageuses, de nuages ou de nuits tombantes.

Un peu de rose pour les roses et du rouge pour le coeur du monsieur étendu là. Un peu de vert sur le champ, du blanc pour les croix des cimetières.

Du blanc, pourtant, ce n'est pas une couleur ! Alors, tout est bien puisque la mort n'existe pas davantage.

Anne colore le monde qu'on lui a donné. Le sien, car tous les mondes sont les nôtres. Chacun a le sien alors qu'il pense devoir le partager avec près de six milliards de personnes. Un monde de roses. Un autre de ronces. En fait, il n'y a rien. Que du néant, du souffle de Dieu, de la poussière d'étoiles. Que des murmures d'anges et des râles de démons. Que du vent et de la terre qui tourbillonnent entre deux murs gris d'orphelinat.

Ici, il y a l'enfant qui voit les roses.

Là-bas, l'autre qui voit les ronces.

Plus loin, peut-être, le fou qui voit les deux et peut-être même des murs et des anges. Mais en fait, il n'y a rien et il y a tout. Il y a le monde et les couleurs, les mots que l'on dessine avec le rouge de notre coeur et le blanc immaculé de ce qui n'est plus ni n'a jamais été.

Anne le sait. Elle ne sait pas la vie ni l'amour.

Elle ne sait pas la mort ni cueillir les roses sans s'égratigner aux ronces, mais elle sait cela. Elle sait qu'elle peut tout repeindre demain si elle le veut. Elle sait qu'elle peut tout effacer aussi.

C'est pour cela qu'elle a écrit à Silas.

C'est pour cela qu'elle pense à lui.

Un baiser sur le bord d'un précipice, entre deux anneaux d'or, entre deux tours de verre et tout se révélera peut-être ?

Elle regarde ses rides dans les miroirs et fronce le sourcil. Une heure encore et il sera trop tard. Tout sera fini. Les mains sur le vieux chat auront abandonné la quête de la douceur. L'œil sur la ligne de l'horizon se plissera sous le poids de la clarté. Le pas sera incertain sur le chemin qui mène à l'église.

Une heure encore et le monde aura changé.

Une heure encore et il faudra se préparer pour s'en aller.

Elle se sourit à elle-même. Elle s'était gardé des sourires en réserve. Les sœurs ne les avaient pas vus. Elle les cachait dans son tablier et sous les feuilles de son herbier. Elle les ressort lorsque cela est nécessaire. Au départ de son dernier enfant. À celui de son mari. À son retour aussi, lorsque la mer a rendu son corps meurtri par trop de passion.

Elle le regarde, serein, le nez dans son journal. Elle sait qu'il ne lit pas. Il ne lit jamais rien. Il tourne parfois une page pour faire semblant

que le monde l'intéresse. Que quelque chose l'intéresse. Mais elle sait bien qu'il n'est pas là. Il ne l'a jamais été d'ailleurs. Il n'est pas absent pour elle, il est absent de lui-même. Absent de la vie. Absent de l'existence et il le sera même de la mort. Après tout, elle l'envie. Oui... Peut-être est-ce cela, le bonheur ?

Heureux celui qui n'espère rien, car il sera comblé !

Voilà ! Il tourne une page ! Apparaît une autre page avec une photographie ou deux. Des lignes, c'est tout. Des lignes noires sur du papier blanc cassé qui déteignent volontiers sur les doigts comme pour témoigner de leur emprise sur les gens.

— Je sais ! J'ai lu ! Regarde mes doigts !

Les mots sont moins nets une fois qu'ils sont lus. L'encre a bavé, a taché le blanc cassé. Finalement, on ne sait rien de plus. Tout est pareil comme avant : le monde et ses milliards de mots, le temps qui est passé et que l'on a gravé là, avec de l'encre sympathique... Le monde et ces choses qui salissent et déteignent... Et on s'en lave les mains et on ferme les yeux.

Bon ! Le voilà qui s'essuie les mains sur le bras du fauteuil !

Comment se fait-il qu'elle n'ait jamais remarqué son absence ?

On est toujours trop absent du monde. Trop loin de soi pour parvenir à voir ceux qui nous

entourent. Elle s'est approchée depuis. C'est pour cela qu'aujourd'hui elle peut constater qu'il est absent.

Avant, même lorsqu'il était parti vers sa jeunesse, elle le croyait encore là, comme avant. Comme son père, finalement.

Ce ne sont pas ceux qui sont le plus absents qui nous manquent le plus. Il y en a qui sont absents bien davantage par leur présence.

Aujourd'hui, elle vit avec eux sa petite vie de silence. Son petit bonheur heureux dans le jardin rose. Elle cueille des mots chaque soir pour les porter à ses rêves. Elle les laisse déteindre sur ses doigts et sur son cœur. Elle les emporte au-delà, derrière les murs de l'orphelinat. Là où se tient Silas.

Et Silas est présent. Il est présent parce qu'il est absent ailleurs. Faut-il être absent d'ailleurs pour être autant présent ? Anne se le demande. Elle craint avoir trouvé une clef qui ouvre une porte derrière laquelle se trouve une chambre dans laquelle elle ne veut pas aller, ne serait-ce que pour y faire l'amour. Car si tel était le cas, alors il n'y aurait pas de fin à la quête, pas de réponse à la question du monde, pas de fin à l'infini ?

On aurait tout écrit, tout rêvé, tout transcendé pour rien ?

Et ce qu'elle craint pour les autres, cette clef d'or qu'elle pense avoir trouvée, elle se souvient

alors en avoir une semblable sur son propre trousseau. Elle s'en saisit et ouvre la chambre en question. Ça sent le moisi... personne n'est entré là depuis des lustres. Elle ouvre les fenêtres toutes grandes et fouille les moindres recoins pour comprendre.

On fait souvent cela à la frontière de l'âge.

Demain, elle passera un coup de balai si elle y pense. Une nouvelle couleur de cheveux et quelques beaux vêtements pour aller avec. Un souper avec lui. Une nuit comme jadis peut-être et lundi matin, elle rêvera de Silas.

Les fleurs sont trop hautes. Les ronces trop acerbes.

L'absence ne fait pas le gris, l'absence est le gris. L'absence arrache les âmes peu à peu parce que nul ne peut être assez présent pour nous, pas même nous-même et nous sommes trop en quête de symbiose pour parvenir à la parfaite extase, au bonheur transcendant auquel aspire notre coeur. C'est tout. Nous voulons plus que nous ne sommes capables de recevoir. Notre quête, c'est le plus et le plus est infini.

Ou alors... Ou alors, il y a un chemin, plus difficile que les autres. Un chemin de Compostelle.

Il y a des croix blanches pour indiquer son entrée.

II

Il pleut encore et Silas a écrit. Il parle de ses enfants, de son jardin, de sa femme. Il veut plus, plus de mots, plus de couleurs. Elle tremble. Elle marche pieds nus sur un chemin de gros galets tout blancs qui lui font mal. Elle regarde derrière, la barrière qu'elle a passée et devant, celle qui reste à franchir. Après tout, tant que les mots ne sont que des mots, alors il n'y a rien à craindre, se dit-elle. Elle répond. Sa plume grince sur le papier. Quel bruit charmant ! songe-t-elle.

L'âme bruisse aussi lorsque le cœur la frôle.

En fermant les yeux, elle peut entendre le bruit que la mer faisait en arrivant sur la plage de son enfance. Elle ne l'a jamais oublié. C'est étrange comme l'on peut se souvenir des sons. Le rire de son père, le bruit de la mer, le grincement de la porte du placard bleu, celui de la porte de l'entrée qui se ferme et de la clef qui tourne dans la serrure et le rire de son père... Et le rire de son père.

Elle se souvient aussi du silence de sa mère, du bruit de ses pas dans le couloir de son

imaginaire... Pourquoi tout cela revient-il maintenant ? Dans quels lieux mystérieux Anne a-t-elle encore été fouiller ?

Ne serait-ce pas depuis qu'elle a ouvert cette chambre ?

Tout était resté là alors qu'elle croyait avoir tout jeté. Son berceau, ses jouets d'enfant, ses cahiers d'école, ses langes de bébé, sa première dent, sa première larme et ses remords. Son père penché sur son berceau et son regard tendre, son sourire, sa dent en argent qui brillait dans les yeux de la petite Anne. Tout était resté là, dans la chambre de l'absence. Tout attendait. Tout attend toujours. Tout reste toujours dans la chambre fermée, mais les beaux jouets et les coffrets de photos sont parfois rangés à côté des jours de honte, des paires de claques et des secrets les pires. Il faudrait y faire de l'ordre, mais il faudrait avoir du temps et personne n'en a.

Trop de poussière, trop de douleurs, trop de moisi ! À quoi bon s'acharner tandis que la maison est si vaste et le jardin si rose, et les deux chaises sous les ormes si confortables. À quoi bon ?

Ceux qui viendront après en hériteront. Libre à eux de s'en occuper ou non.

Anne s'en va dans les tableaux qu'elle peint, dans les yeux de son mari, dans l'ombre du grand

chêne et dans la chaleur de l'été. Elle s'en va dans les propos de ses amis et sur tous les chemins de Compostelle qu'elle trouve dans les livres. Elle se quitte encore et encore et se retrouve parfois, en larmes, certaine d'avoir gagné, puis tout recommence. Tout recommence toujours ! Il faudrait pouvoir effacer le monde et tout redessiner pour pouvoir trouver les véritables couleurs, mais il y a trop d'ombres, trop de gris et trop d'épines. Trop de galets sur les chemins et trop de chambres et de murs d'orphelinats.

Et tandis qu'elle meurt, elle essaye de vivre. Tandis qu'elle dort, elle essaye de se réveiller. Tandis qu'elle aime, elle essaye d'aimer.

Il lui arrive parfois de penser qu'elle n'y arrivera plus. Que tout est perdu. Qu'elle a raté l'examen. Elle s'enferme alors dans sa tour de verre et s'enivre et danse et pleure et, le lendemain, un oiseau chante à son réveil et elle part s'acheter des chaussures.

Des chaussures, c'est un nouveau voyage chaque fois. Une nouvelle Anne dans du cuir rouge qui fait des ampoules et craque sur le parquet. Elle regarde ses pieds. Ils semblent prêts à s'harmoniser avec les cabines téléphoniques de Londres ou le sang du toréador de Madrid. Ils semblent prêts à danser sur le pont des paquebots au large des Caraïbes et à s'enfoncer dans la vase d'un lac sans reflets.

Anne sombre. Elle sombre dans son âge, dans

ses rides, dans tout ce qu'elle perd chaque jour. Elle sombre avec ses espoirs perdus, ces regards tendres qui se sont détournés, son invisibilité parmi la foule, ses chaussures confortables pour porter les enfants et jouer dans le parc.

Elle regarde les jeunes filles se confier des secrets près des balançoires. Elle sent leurs rires lui trancher l'âme et le fluide amer de la nostalgie se répandre en son pauvre esprit.

Elle regarde le vent dans les branches et le voit emporter tout ce qu'elle aimait, tout ce qui faisait qu'elle était elle, Anne, la belle Anne qui faisait battre les cœurs et ignore que ses larmes creuseront davantage de rides que la vie ne le ferait elle-même. Elle ignore que le temps n'emporte rien, il redessine. Elle devrait le savoir, elle qui peint. Après tout, lorsqu'elle manque un oiseau, ne le recouvre-t-elle pas d'un peu de bleu pour en peindre plus tard un autre plus beau ?

Mais Anne n'y songe pas. Anne peint l'imaginaire. Elle peint du rêve et des oiseaux de mauvais augure. Elle peint des voyages achevés et des étoiles éteintes. Elle peint comme elle vit. Elle vit comme elle peint. Ce n'est pas sa faute. C'est le mur. Le mur de l'orphelinat.

Elle peint des brèches, du vent et le père qui revient. Elle peint son rire qui s'élance sur les chemins de galets. Elle peint Compostelle et Silas qui la tient par la main. Elle vit.

Elle vit comme au temps où, près des balançoires, elle chuchotait des secrets à ses copines : un garçon aux yeux de feu, un baiser sur le cœur, des mots pour l'éternel...

Elle vit comme au temps où il fallait rentrer avant que les mauvais hommes ne sortent. Comme au temps où la musique était l'alcool fort et le journal intime. Comme au temps où les silences et les rires se mêlaient encore sous le préau du collège.

Déjà là, elle attendait. Elle attend d'ailleurs depuis toujours. Sa vie se résume ainsi : Anne attend.

Elle attend un regard sur le bord d'un précipice, une main robuste et dignement lignée qui saura se refermer entièrement sur la sienne. Elle attend un mot, juste celui-ci, mais qu'elle ignore encore, qui aura la grandeur et la gravité des cathédrales d'Espagne et la finesse des dentelles de Calais. Elle attend un sourire tout droit venu des contes et légendes médiévales et une étreinte infernale, aussi passionnée que les traits de fusain sur les toiles des grands maîtres.

Elle attend que le monde disparaisse sous la toile et que d'un coup, d'un seul, le feu le pire de l'histoire de la peinture ne refasse toute l'esquisse et le mélange des couleurs et l'œuvre totalement. Que tout, des morts et des vivants, des mots et des larmes et des chemins de Compostelle, ne devienne œuvre d'amour dédiée à ses rêves,

selon son monde imaginaire.

Elle attend que le ciel s'entrouvre, ne fasse une brèche, ne lui laisse apercevoir le bleu, le beau, les ailes des anges par milliers, entremêlées. Elle veut entendre ce bruit de plumes froissées, ce doux frôlement du cœur sur son âme.

Il arrive parfois que le temps, fou comme un jeune chien, ne s'échappe un instant de son jardin. Il gambade ici et là, à la recherche de sa liberté, loin de ceux qui l'aiment. Il s'agite et part en tous sens, ignorant où chercher... où aller. Croyant que la liberté est partout, il est fou de sa folie, ivre de son ivresse. Il court, s'agite, s'excite, fait vite de peur qu'on ne l'empêche, qu'on ne le rattrape. Il entend encore les cris de sa maîtresse et cela le rend encore plus ivre. Il court et s'éloigne, puis voyant que plus personne ne le poursuit, il ralentit. Il finit alors par flâner, trottant comme une petite aiguille de secondes, et puis s'arrête ici et là, haletant, et puis se retourne. À quoi bon la liberté s'il n'y a plus personne pour vouloir nous la prendre ?

Anne le sait depuis peu. Cela faisait quelques fois que son temps faisait des fugues, mais jamais si loin... jamais jusqu'aux aveux. Quelqu'un l'avait attrapé. Lui, son beau personnage, son peintre de nuages. Il se tenait là, debout, silencieux et souriait. Il souriait assez qu'elle a cru... qu'elle a voulu croire... et voilà ! Elle a commis l'irréparable. Elle n'a pas baissé les

yeux. Elle lui a ouvert son cœur, tout est sorti de la brèche ; tout !

« Je suis tombée amoureuse d'un homme il y a quatre ans... Cet homme, c'est vous, peintre de nuages ! » lui a-t-elle dit dans un jet d'encre.

Depuis, plus rien. Le silence des murs des orphelinats s'est abattu entre eux.

L'autre jour, elle a hésité à en mettre un entre Silas et elle. Après tout, à quoi bon ? Silas, même si elle ne l'avait jamais vu, n'avait pas, ne pouvait pas avoir le cœur dentelle et l'âme cathédrale. Il ne pouvait pas être celui qui détiendrait le mot qu'elle attend. Elle n'aurait de lui qu'une goutte de sueur sur le rebord de son cil et un léger tremblement dans sa mâchoire au jour de leurs adieux. Elle ne pourrait avoir son dernier souffle dans son cou ni le sursaut de son cœur s'éteignant contre le sien. Elle n'aurait pas ses rivages enflammés aux automnes encore tièdes ni les brumes de ses aubes fébriles sur les terres endormies de leurs amours. Elle n'aurait pas ses regards d'éternité, libres, certains, gravés dans le marbre rose.

Un peu de vent sur les fleurs après la pluie. Un peu de musique à la fin du bal, le temps que l'on enlève les guirlandes. Un peu de pain sur le bord de la fenêtre pour l'oiseau de passage, mais rien de plus. Pas de chaises sous les ormes, pas de couleurs à mélanger, juste le bruit d'un rire pour les coffrets des chambres. Un morceau de

secret étendu entre le vert du regard et le rose du jardin.

Rien d'autre.

Mais dit-on « rien d'autre » d'une toile ? Il y manque le soleil, il y manque le passant ou l'oiseau de mauvais augure, mais la toile est finie, elle est vernie. Elle est accrochée au musée et admirée, usée de milliers d'yeux chaque jour. Un univers entier refermé autour des personnages à l'ombre. Ainsi l'a décidé leur Dieu. Pas de soleil et pas de fleurs. Juste eux et rien d'autre dans une fugue du temps. Ils resteront là, dans un battement de leur existence, gravés pour l'éternité à moins qu'un feu, le pire de l'histoire de la peinture, ne vienne les détruire.

Alors ainsi, parce qu'elle n'a pas cru que tout s'arrêtait à l'image, elle a continué à lui écrire. Qu'importe ce qu'il pouvait bien être. Ce qu'il pouvait bien ne pas savoir. Elle ne voulait que la brèche dans son âme. C'est tout. Rien d'autre !

Elle ne lui prendrait rien, ne lui donnerait rien, tout serait facile. Tout est facile lorsque l'attente n'est pas là.

Les couloirs mal éclairés du motel, le bruit de leurs pas sur le chemin, les feuilles qui se déchirent sous leur poids avec la mort au bout. La mort au bout de tout et même des chaises par deux sous les ormes. Une toile d'un instant d'amour, d'un instant de passion arraché au destin, et ainsi passe le temps et, dans cet

instant, dans ce moment précieux qui nous verra grandir ou périr, la vie fera son œuvre. Pas une étoile, pas un ange, juste un lambeau de ciel. Un morceau d'un morceau de Dieu. Une étincelle, rien d'autre, mais il faut que l'être s'allume. Il est ici pour ça. On a beau dire, on a beau faire, mettre des barrières et des murs et des dentelles et même des cathédrales, il faut des brèches, il faut du vent, il faut que la lumière passe.

La lumière qui éclaire les âmes et fait les livres dans les bibliothèques. La lumière qui illumine la toile dans le musée et celle qui mènera Anne vers ce qu'elle attend.

La lumière passe partout où le cœur se trouve et même sous les planches de bois des cercueils et même dans les couloirs sombres des motels.

Tout sert à tout, tout sert à Dieu. Nous tous, les sombres et les lumineux, car le sombre cherche la lumière et le lumineux cherche l'ombre et Dieu cherche Dieu dans chacun d'entre nous et Dieu sait que tous les chemins ne vont pas à Compostelle. Que, même sous la terre, sous le ciel, sous l'âme, se cache encore une parcelle de lumière, une étincelle du regard de Dieu.

Mais Anne a peur.

Autrefois, on lui a dit des choses sur le bien et le mal.

III

Silas a écrit. Il envoie une image de ses yeux verts dans un champ d'hémérocailles orange. Même fleur, même couleur que celles de son jardin d'espérances. Elle savait. Elle attendait. Puis, elle a pris peur. Elle a imaginé le motel, les gens qui la découvrent sous ses lunettes noires. Les chapeaux de paille sur les draps trop froissés. Elle a écrit un mot d'adieu, très bref, où elle lui avoue sa peur...

« Je reviendrai peut-être. » Puis, elle signe. La lettre est partie. Elle conserve les siennes et puis l'adresse, au cas où. Au cas où elle oserait le « peut-être. »

Elle se demande pourquoi il faut la peur de tout perdre pour tenir à tout. La peur de la misère pour découvrir que le bonheur se tient là, à son côté. Pourtant, tandis que Silas s'éloigne sur un radeau du temps qui s'écoule, elle perd la lumière de plus en plus.

Ce matin, elle a reçu une nouvelle lettre de lui, il était furieux. Elle aurait espéré qu'il comprenne... qu'il insiste... Elle aurait peut-

être changé d'avis.

« Tu me dois ! » cinglait-il de toute la force de ses doigts sur le crayon. Elle a frémi. Pensé à cette femme qui était son épouse. Pensé à ce que le destin venait de lui épargner. Voilà ! Elle n'est plus Anne. Elle a perdu son prénom, son nom, son âme. Perdu ces nuits d'espoir. Ces nuits de désir. Ces nuits d'attente.

Le ciel est noir. Le vent s'est levé dans le grand arbre de son jardin. Ses vitres se remplissent d'eau. Elle ne voit même plus clairement les deux chaises longues, côte à côte. Demain, ils annoncent du soleil... Demain, elle brûlera toutes les lettres et l'image du champ d'hémérocailles orange. Demain, elle comptera tout ce qu'elle a gagné et se trouvera un autre prénom. Le sien, peut-être... Mais en attendant, nous l'appellerons « Elle ».

Elle s'est souvent demandé, et se le demande encore, ce qu'il faut pour savoir que la folie nous a saisis. Faut-il qu'un oiseau de mauvais augure vienne se fracasser contre la vitre de la chambre à coucher ? Faut-il entendre le cœur d'un ange s'ébattre dans le silence du père ? Faut-il peindre le monde dans un trait de carmin ? Quel est le signe ? Car cela ne peut être seulement ces mots qu'elle cueille dans les arbres du jardin et qu'elle colle sur des pages de cahier. Cela ne peut être seulement ses larmes sèches qu'elle dispense

aux aubes orageuses ni ces nuits dans les motels des villes de mauvaise vie.

Ces voix qui se mélangent dans sa tête, ces idées étranges qui parfois la bouleversent, ces poussées d'amour qui la jettent aux cous des Silas et autres frissons... Est-ce cela, se demande-t-elle ?

Elle a peur. Peur d'être folle. Peur de ces hommes qu'elle désire. Peur d'être celle qu'elle ne veut pas être. Peur que le temps ne l'emporte trop loin du ciel sur son radeau fragile.

— La folie, pourtant, on la sent, se rassure-t-elle. Ce doit être comme un caillou dans la chaussure du cerveau qui gêne à rêver. C'est facile à repérer. Facile à enlever. Il s'agit d'y penser.

Mais parfois, c'est plus fort. Parfois, elle va alors qu'elle ne veut pas. Elle dit alors qu'elle voudrait se taire. Encore avec Silas, il y a peu, lorsqu'elle a lu « Tu me dois ! », elle a failli donner. Elle avait dix ans. Elle tirait sur le rebord de sa petite robe.

— Oui, monsieur !

Aux ombres indécises flanquées sur les paravents, aux bagues brisées dans les écrins du ciel, aux dames gracieuses sur les chemins de sa maison, aux rires éteints dont elle garde souvenance, elle offre ses couleurs. Elle offre sa folie. Elle offre une existence éternelle.

Elle peint.

Elle incruste le monde dans un bout du silence. Là où tout peut encore se voir.

Elle peint l'amour, la haine, le temps et les soupirs de Dieu. Tout y est. Elle peint sa folie pour un peu la quitter, pour qu'enfin le caillou qui gêne à rêver se déplace. Elle peint des cailloux et des chaussures. Elle peint son âme et la déchire ensuite. Elle voudrait faire partie de la toile, faire partie du monde qu'elle regarde ainsi, traverser de l'autre côté. C'est là tout son drame. C'est là toute sa quête. C'est là tout son bonheur.

Alors, les hommes, les cœurs de passage, n'ont jamais le temps de l'attendre. Ils ne trouvent jamais la brèche dans le mur. Au reste, comment le pourraient-ils lorsqu'elle ne le peut elle-même ? Pourtant, c'est bien de cela dont elle a besoin pour les aimer. C'est bien cela qu'elle attend d'eux.

Elle trouve d'autres quais, d'autres mers, d'autres voiles. Des couleurs de terre, de verre, de lames et de roses. Elle rit. Tout recommence. Tout recommence toujours, même la vie après la mort. Même le rire après l'amour. Même la vie après la vie.

Ses morts sont là, prisonniers dans des cadres. Immobiles pour l'éternité avec leurs regards tournés vers elle. Après tout, c'est là qu'ils sont le plus présents. Le plus attentifs.

Silas s'en va. Elle en fera un tableau, sans doute.

IV

Elle s'est trouvé un nouveau prénom : Agnès. Encore un A. Un autre début. La première lettre de l'horizon, celle qui amène loin puisqu'elle est au début de tout.

Agnès a mis des ailes aux voiliers et les regarde s'éloigner, tournoyer dans le ciel. Elle vole avec eux dans les brèches de la mer. Trop de ciel, trop de vent, trop d'amour dans les livres. Trop d'amour dans les histoires des enfants. Trop dans les yeux de son fils.

Alors un jour, bien sûr, il en manque. Il faut s'envoler loin dans les brèches pour ne pas le savoir. Pour ne pas en saigner. Pour ne pas montrer la peine.

Depuis, elle cherche. Elle cherche dans les musiques, dans les rêves des autres, dans les livres, dans les images. Une note, un cri, un mot peut-être... Qui saurait dire dans quoi il se cache ?

Elle caresse les yeux fermés des anges de plâtre couchés dans les cathédrales et le relief des bouches violettes sur les toiles Renaissance.

Elle cueille l'ombre et un éclat de l'aube pour offrir aux grands livres des bibliothèques et marche encore le long des malégouvernes, là où l'on peut entendre les murmures mélancoliques des amours les plus grandes.

Puis, Agnès pleure au fond de son cœur pour tous les maux qu'elle ressent, qui ne lui appartiennent pas et qu'elle reçoit comme un bout du monde qu'elle ne soupçonnait pas. Oh ! Bien sûr, elle est encore furieuse contre les hommes d'autrefois et ceux de demain qui se battent contre la liberté. Qui font de leurs tourments, le tourment de ceux qui n'en ont pas. Qui font de leur lâcheté, l'enfer de ceux qui n'en ont pas. Mais elle comprend aujourd'hui qu'il le faut. Qu'il faut que le lac s'ouvre pour libérer ses héros. Qu'il faut que la mer se déchaîne pour sortir de l'homme, le grand capitaine. Que le mal engendre le bien puisque Dieu est partout.

Oui, Agnès pleure au fond de son cœur pour les oiseaux qui ne trouvent pas d'abris assez tôt avant les grands froids. Pour les biches étendues sur le bitume des autoroutes. Pour les petits corps chauves des maternités qui n'ont pas de visite. Pour l'homme en noir recroquevillé sur le bord du pont. Pour les pas dans les cimetières des vieilles gens délaissées. Pour la fleur écrasée sous le béton du parking. Pour la mouche dans la bouche du chat... L'or arraché dans la bouche de l'homme à l'autre religion, les corps calcinés

qu'on entasse dans les tranchées, les choses que l'on croit justes comme au temps de l'école. Comme au temps de la préhistoire. Comme celles que l'on croira demain.

Deux chaises pourtant en dessous du pommier. Deux chaises longues parfaitement rangées et si bien faites. Si bien coupées. Si bien peintes. Deux chaises que les hommes ont faites.

Et le pommier et ses pommes que Dieu a faites. Des pommes avec des vers. Des amères. Des acides. Des sucrées. Des pourries... Que Dieu a faites aussi.

Agnès a fait quelque chose : elle a mis des ailes aux voiliers. Ce n'est pourtant pas suffisant. Du moins, le pense-t-elle. Mais qu'est-ce qui serait suffisant ? Donner sa vie serait inutile. Du moins, le pense-t-elle. Mais que faudrait-il faire alors ? Quel est le sens de tout cela ?

Elle regarde en bas, la grande rue. Les gens comme des manchots noirs et blancs, qui courent et glissent sur la plage. La mer plus loin. La mer pour gagner l'horizon. Pour trouver du poisson. Du poison qui va brûler les poches et les cœurs. Ils courent. Ils glissent sur le béton et disparaissent entre les maisons. Des maisons... Enfin, ça y ressemble d'en haut. Peut-être que Dieu s'y trompe parfois.

Ils entrent. Ils sortent de leur vie. Ils vivent et meurent et d'autres viennent et rien n'arrête le flux. Ils ont des heures pour affluer. Tic-tac,

le talon sur le trottoir, régulier. Tic-tac, le cœur qui bat sur le béton, régulier. Tic-tac, la pluie sur l'asphalte et le bruit des voitures qui s'élancent plus loin. Le bruit de l'eau sous les voitures. Pas de chuchotements de feuilles, de froissements d'herbe, de cris d'hirondelles... Chut, fait le vent dans le feuillage du pommier. Chut, rien n'y fera ! Personne ne va m'écouter mourir.

Les peuples n'ont pas écouté les peuples. Ils n'ont pas écouté Dieu s'en aller.

Lorsque l'enfant est parti. Qu'il est sorti de la maison de la mère, de ses bras de mère, il reste une chambre dans le cœur qu'elle condamne pour toujours. Même le père ne pourra point s'y rendre. Surtout pas le père. Elle y déposera ses jouets d'enfant à elle et ses cahiers d'école. Les brèches dans son mur, les mots qu'elle a cueillis jadis et ses premières amours.

Dans la chambre du fils, elle mettra aussi ses voiliers sans ailes. Ceux d'avant. Elle les glissera sous le petit lit d'enfant à barreaux. Celui duquel il lui tendait les bras. Deux petits bras potelés aux mains crispées. Aux ongles mous. Des bras juste faits pour s'accrocher à elle, se refermer autour de son cou et s'accrocher à ses cheveux. Des bras juste faits pour tenir dans ses deux mains et recevoir ses baisers, ses caresses.

Aujourd'hui, lorsqu'il vient la voir, elle le regarde en souriant. Il est beau. Il est heureux.

Pourtant, elle lui en veut chaque fois un peu. Qu'a-t-il fait de son enfant ? Qu'a-t-il fait de ce petit garçon qui l'aimait tant ? Qui hurlait pour qu'elle ne l'écarte pas de lui. Qui ne voulait pas dormir sans ses histoires, ses baisers, sa présence toujours... Toujours...

Un matin, elle s'est réveillée plus tôt que d'habitude. Il faisait chaud, pourtant elle a tremblé. Quelque chose était arrivé...

Elle s'est levée et l'a trouvé là, sous le porche. Il regardait au loin. Il n'avait plus de ciel dans le regard, alors elle a compris. Son enfant était parti. Elle ne le reverrait plus jamais ou alors parfois, dans un éclat du temps, dans une brèche du mur ; un petit regard sous le sapin de Noël, un petit baiser qui finit en éclat de rire tandis que les yeux s'embrument. Un soupir quand les mots n'ont plus leur place.

C'est le temps, dit-on. C'est ainsi. C'est la vie qui s'en va, qui passe. Les hommes perdent leur cocon, leur chrysalide. Ils ne se retournent pas. Ils s'envolent au-dessus de tout jusque vers la mer et n'emportent rien.

Son mari était absent, alors il n'a pas souffert. Il était allé chercher la jeunesse au-dehors, dans d'autres bras. Quand il est revenu, tout était fini. Le chagrin, la survivance, le déni. Agnès avait changé les meubles de place et repeint le salon. Elle avait mis partout des cadres avec des moments où elle s'aimait encore. C'était le

visage de son fils, son sourire, son regard plein d'amour. Agnès faisait de belles photos d'elle. Elle avait toujours bien su photographier les sentiments.

Dans la chambre du fils, elle ne laisserait pas entrer de lumière. Comme celle des rais de soleil sur la robe de la mariée... Celle sortie du ciel qu'on étend sur les nappes blanches des banquets. Elle restera dans la pénombre de sa grande robe de coton et dans celle des langes de lin qu'elle lavait à la main. Elle gardera l'obscurité tranquille de la maternité, du doux babillement du petit Charles après son repas. De son regard dans le sien, éternel, comme un bout d'une étoile arrachée au firmament. Elle gardera les nuits de biberons, celles de larmes et celles de berceuses. Trop de lumière sur le bonheur le ternit. Trop de clarté assombrit les choses de trop de valeur. Le temps et la lumière du jour ne sont pas prêts à épargner la douceur des hommes, fût-elle aussi précieuse que celle d'un cœur de mère. Que celle du « Je t'aime » d'un bébé.

C'est ainsi que les statues se terrent dans les fonds frais et sombres des cathédrales. C'est ainsi que Jésus les regarde survivre à la folie des hommes et à leurs guerres. C'est ainsi que le ciel s'endort chaque soir pour rêver des étoiles.

Elle sort un peu au village. Voit des gens qui ne la voient pas. Ne voit pas ceux qui la

regardent. Elle sort un peu au bout du monde. Voit des gens qui n'existent pas. Ne voit pas ceux qui existent. En fait, elle ne sort guère. Elle a peur de se perdre. Peur de perdre sa route. Celle qu'elle a tracée autrefois, sur le mur.

Agnès n'a pas pu résister. Elle a récrit à Silas. Elle a signé Anne...

Elle lui a tout dit de sa vie : son mari, son métier, ses mensonges, ses ailes aux bateaux. Elle l'a couvert de photos et de mots pour qu'il soit bien ivre et fou. Puis, elle s'est mise à l'attendre sur le perron, sous les fleurs et les abeilles, là où le vent peut encore prendre toute sa force et répandre son chant.

On ne croit pas au chagrin lorsqu'il est parti, songe-t-elle. Il faudrait se faire une notice ! Elle a pourtant tout essayé. Elle l'a peint encore et encore, mais rien n'y fit. Le chagrin a ceci d'exceptionnel qu'une fois qu'il est parti, il a tout emporté avec lui. Ou peut-être serait-ce plutôt le bonheur qui est revenu et dont le goût est si fort qu'il recouvre tout ? Comme un rouge carmin, un bleu de mer, un noir d'hirondelle... Elle l'ignore. Elle cherche...

Le chagrin s'en va un beau matin tel un drap que l'on enlève des meubles et tout est là, intact, comme on l'avait laissé. Ce n'était rien qu'un simple voile, qu'un simple amas de fils entrecroisés dans la mémoire. Quelque chose

d'étrange qui se déchire, s'évapore, se dissout...

Agnès se souvient du goût des lèvres de son premier amant. Du parfum d'un autre sur sa chemise. Elle se souvient des larmes, des cris, des tourments de la mer sur les falaises de sa jeunesse. Le chagrin, pourtant, elle ne peut le ressentir vraiment.

Si elle le pouvait. Si les êtres le pouvaient, le monde serait tellement différent !

Alors, ainsi, c'est Dieu qui l'a voulu ! Le goût des choses, les parfums sur les chemises et les mers démontées. Le chagrin qui s'oublie. Le chagrin qui ne peut pas se peindre. Le bonheur qui emporte tout....

Oui... le bonheur se fait parfois si discret qu'on finit par oublier qu'il est là.

Alors un matin, on s'en va, certain que plus rien n'existe, que plus rien ne bat dans le cœur. Après tout, il n'y avait plus de bruit, plus de pas dans la cour, plus de souffle tiède sur le cou, plus de parfum sur la chemise, plus que le vent tranquille qui souffle dans le pommier. On s'en va en silence vers le tumulte de la mer sur la falaise, là où le chagrin nous attend.

Si l'on avait pu se souvenir. Relire la notice. Rien à faire !

La vague ignore qu'il y a les roches acerbes au bout de son voyage, sans doute, sinon toute la beauté de son massacre n'enivrerait pas autant de peintres que de voyageurs. Un mouvement

de vie. Un mouvement de mort et puis de renaissance. On oublie, et c'est très bien ainsi. On oublie la douleur, le silence de la nuit chaque jour, l'absence des morts chaque nuit, les grands froids de l'hiver chaque été... On oublie tout finalement.

On ne croit pas au chagrin lorsqu'il est parti. Agnès, pourtant, essaye de toutes ses forces de s'en souvenir. Elle a si peur de lui. Si peur de retomber.

Elle ne peut s'expliquer son continuel besoin de le frôler, de le guetter, de le braver. Sans doute est-ce pour goûter à ce précieux nectar dont son âme de peintre est assoiffée ? Cette essence rare qui coule sur la fine ligne entre lui et la fusion. Là où se faufilent les amants et les peintres, quelque part entre le rêve et la toile. Là où elle se trouve lorsqu'elle lit les lettres de Silas.

Elle déambule dans la solitude de ses journées. Elle sourit dans le jardin et sous les arbres près du bassin tandis que des hirondelles s'abreuvent. Elle murmure son prénom juste pour l'entendre... Silas.

Elle a peur !

Elle a peur parce que Silas existe vraiment dans le fond de ses lettres. Parce qu'il y a un cœur à l'autre bout du cœur.

C'est fou comme l'on peut aimer tout ce qui nous fait peur parce qu'à l'envers, il y a ce que l'on croit ne pas aimer.

Agnès aime la solitude parce que le père de Charles rentre le soir.

Elle aime la mer parce que les bateaux ont des ailes.

Elle aime le pourpre et le noir hirondelle parce que la toile est blanche...

Elle aime la nuit parce qu'il est là, dans le lit, avec ce souffle régulier de mari confiant.

Elle regarde les deux chaises longues près des fleurs... Elle pourrait parler, pleurer, crier. Elle pourrait rire. Elle ne fait rien.

Elle contemple le surréalisme de la solitude. Elle voudrait pouvoir le peindre. En rechercher les couleurs... les formes... le goût...

Une fois, il y a longtemps, elle l'avait trouvé. C'était une sorte de route de ville d'été. Des grands buildings de chaque côté de la route et un soleil infernal qui emprisonnait le tout. Elle avait alors vraiment senti la solitude, la grande, celle où personne n'attend à la maison. Celle où l'on ne va nulle part. Celle qui est pleine de peur et de bitume sans ombre. Celle avec le bruit des voitures pressées et des passants sans regard.

Elle n'avait pas osé le peindre.

Parfois, lorsqu'on trouve la couleur, la notice, elle, est si tragique qu'on préfère l'oublier.

Non, c'est l'autre qu'elle aurait voulu peindre. La solitude douce du jardin de la maison. Alors, elle a sorti son chevalet et s'est mise à peindre les deux chaises longues et plus loin, en second

plan, le bassin avec les hirondelles noires qui s'abreuvaient et puis un petit soleil doux, juste assez chaud pour ses bras nus. Puis, elle a regardé de loin. Quand on recule un peu, tout semble plus précis, plus vrai, plus net. Elle a reculé pour voir, mais elle n'a rien vu. Il y avait trop de lettres de Silas devant ses yeux. Trop de noir d'hirondelles et de nectar de cœur. Trop de passion... Elle n'a rien vu. Rien du silence des chaises ni du chant des hirondelles. Rien des ondes du bassin sous les becs assoiffés. Rien de l'ombre sous les arbres.

Pourtant, ils étaient sur la toile.

Le surréalisme de la solitude, c'est surtout la nuit qu'on le remarque. Il est là dans le craquement des meubles, dans les coins que le lampadaire de la rue n'éclaire pas. Dans le silence surtout. Dans l'absence du battement de la vie au-dehors. Tout semble s'éclairer dans le vrai, l'essentiel... Il ne reste rien du faste des trottoirs, rien des cris des plages, rien des ballons de l'école, rien des couleurs des roses. Tout est muré dans le silence de la solitude et semble ne jamais pouvoir en sortir. Tout dort, tout meurt et si rien ne se réveillait jamais, alors il en serait fait de tout cela... Les meubles chers, les photos sur les murs, les enfants de Charles, le lit défait et les peintures qui sèchent dans l'atelier.

Agnès contemple sa maison endormie. Est-ce

à cela que ressemble l'enfer ? Une maison vide, sans personne qui va rentrer, sans personne qui va sortir, sans un bruit et sans un rayon de soleil ?

Comme ces vieux qu'on laisse dans des chambres pour attendre...

Elle regarde au-dehors et voit leurs regards et leur offre des larmes. Après tout, c'est aussi cela participer à l'univers. Que pourrait-elle bien faire d'autre ? Que pourrait-elle offrir d'autre qu'un flot de larmes ? Elle ne sait pas vraiment... Elle n'a jamais trop su quoi faire avec son devoir d'être humain.

Le surréalisme de la solitude, en réalité, elle n'a jamais rien peint d'autre. C'est son credo. Sa brèche dans le mur, même si elle ne le sait pas.

Déambuler dans le noir de sa vie, dans le sombre et l'immobile de son âme à la recherche de spectres, de voix, de frissons... Quête inépuisable !

Certains ont dit qu'elle cherchait Dieu. Qu'elle cherchait la source. Qu'elle cherchait la cause.

Oui... dans l'art, il y a « Pourquoi ? »

La vie la trouble, les maternités, les frêles humains fraîchement arrivés à qui on ne fait déjà plus attention dans le tumulte de l'habitude. Ces petites vies jetées au milieu du gouffre des garderies, des autoroutes de l'aube, des jouets

multicolores et des disputes monétaires... Que deviendront-elles ? On ne les écoute déjà plus quand elles rêvent. On est déjà habitué à leur gazouillis. On ne les regarde déjà plus quand elles sourient. On s'habitue à tout, même à ne plus voir le beau. Si on les entendait pousser, leur dirait-on l'essentiel ? Les emmènerait-on à la mer voir les ailes des bateaux ? Leur dirait-on que le ciel doit s'endormir pour rêver des étoiles ? Que l'amour se distingue en rouge carmin sur les toiles noires d'hirondelles ?

Leur dirait-on ce que l'on ne sait pas ?

Leur dirait-on les mots cachés dans les ombres ?

Si petit enfant dans son berceau, berce, berce, murmure.... Son œil se ferme un peu et il s'endort. Il peut encore s'endormir sur tout. Sur la guerre, sur la terre, sur le ciel et ses reflets ocre. Sur la colère et les coups, sur la folie des hommes et le silence des femmes. Sur l'oreiller du démon.

Si petit enfant dans son berceau, une toute petite vie qui fait déjà si peur ! Arrivera-t-on à en faire un homme ? Arriverons-nous à le sauver ?

Agnès se souvient de Charles. Elle le serrait contre elle et pleurait de terreur.

Elle ressentait enfin tout l'amour du monde, toute la chaleur de Dieu et, dans le souffle des anges qui avait toute rempli la pièce, l'abîme qui dévastait les autres.

Aujourd'hui encore, elle ne sait pas si elle a tout réussi. Elle aurait voulu tellement plus... Mais les enfants poussent en silence. Ils vont toucher les ailes des bateaux sans nous le dire. Ils finissent qu'ils peignent leurs propres toiles avec les couleurs qu'ils ont choisies... C'est ainsi. C'est normal. On ne doit pas en souffrir ou alors, si on le fait, il ne faut pas que cela se sache. La morale le réprouve.

Agnès s'est toujours tue.

Elle s'est tue lorsqu'elle a vu les vagues démontées se fracasser au pied de l'école et puis ces éclats de ciel brisés dans les allées de l'église et pris aux plis de la robe de la mariée.

Encore une lettre de Silas. Il parle de lui, d'elle, de ces mots qui ne sortent pas. C'est la même vie que la sienne. La même vie que celle de tous les autres.

On veut s'approcher si près de celui que l'on a épousé que ça finit qu'on ne voit plus rien. Tout est flou. Son corps, sa bouche, ses mystères. Tout se perd dans le néant de l'amour.

Ils se choisissent d'abord parce qu'ils ont reconnu un sourire, une force, une chaleur qu'ils avaient perdue, qu'ils ne trouvaient plus dans leur nid.

Ils se choisissent pour le ciel sur le rebord du cil, pour le galbe de la jambe de la danseuse sur la boîte à musique, pour le blouson de cuir sur

le portemanteau de l'autre appartement ou pour le rire qui s'élance sur la plage, là-bas, au nord, près de l'hôtel de briques rouges.

Ils se choisissent pour des mots égarés sur un chemin de terre, une larme d'enfant sur le mouchoir de tissu dans la poche du grand-père, une main qui se ferme sur une joue fragile...

Ils se choisissent et brillent auprès des étoiles, rassurés, immenses, forts pour combattre le monde et alors, ils combattent le monde et lui font des enfants et puis d'autres enfants et puis d'autres encore et lui donnent ce qu'il a demandé.

Et puis, tandis qu'ils regardent leurs parents jouer aux parents encore un instant, tandis qu'ils se croisent par hasard sur le tranchant d'un miroir, tandis qu'ils s'éveillent en sueur sur un lit d'innocence, ils frappent leur visage derrière la vitre de leur vie.

Mais alors le ciel ? Mais alors les étoiles ? Mais alors l'amour ?

On a pourtant pris le bon chemin, le même que les autres, c'était bien indiqué, on ne s'est pas trompé : l'attente, l'anneau, la robe et les roses, les enfants, les dessins, l'école et les chaises longues sous les arbres du jardin... Tout était là pourtant. Tout était là... Tout était là...

Alors, on ne sait plus.

Il faudrait revenir en arrière, mais si l'on revenait, on ne referait pas et le monde aurait

perdu.

Il faudrait tout comprendre avant de partir, mais si l'on comprenait, on ne partirait pas ou du moins, pas comme ça.

Alors, tout est très bien. Le monde se joue de nous, mais tout est très bien. Puisque c'était prévu, c'est très bien.

Non ! Dieu ne peut nous avoir fait cela. Il doit y avoir un chemin sous les arbres, dans les buissons de ronces, dans les buissons ardents.

Silas ne le sait pas.

Il a choisi, lui aussi, un rire ou un bout de ciel et tout s'est éteint.

Trop d'amour dans l'amour ; on veut d'une poussière qu'elle devienne une étoile. On veut aimer l'amour jusque dans ses travers, jusque dans son sommeil, jusque dans ses défauts, jusque dans son tréfonds. Comme si l'arrière d'une toile pouvait autant séduire !

Alors bien sûr, un jour, la nuit s'endort dans le miroir. On n'est plus rien. On ne ressemble plus à celui que nous étions. Tout est sombre. La glace incruste tout, les toiles, les murs, les fenêtres. Les étoiles de neige se désagrègent sur nos tempes.

Alors qu'aujourd'hui l'on saurait choisir, il n'y a plus de clarté. On erre parmi la foule, hagards, apeurés, troublés. Un long chemin au soleil entre les buildings de béton. Effrayant.

Il y en a qui tombent là, à la grande clarté, et

meurent en sursaut.

Il y en a qui s'endorment sous les arbres et s'en vont sur les ailes noires des hirondelles.

Il y en a qui vont à la plage, dans un hôtel de briques rouges et y risquent des rires de bouches tièdes noyées d'apéritifs.

Au bout de ce grand voyage, de cette quête immense, il y a... enfin, un fou quelque part l'a dit, le feu des miroirs. L'amour qui vient de soi. Celui qui vient de Dieu. Le grand amour.

Bien sûr ! Dieu ne voulait pas que cela soit trop facile. Qu'aurions-nous fait sinon ?

Tant de vagues, de combats, de ronces, d'artères sans ombre... Tant de corps sous les trains, sous les ponts, au fond des mers... Tant de guerres, de tombes, de cris et de larmes... tout ce mal, tout ce noir sur la toile pour y voir le petit cœur blanc. Tout ce silence dans le miroir pour y entendre poindre le souffle d'une flamme ! Tant de mots dans les livres et d'océans lointains, tant de bateaux qui s'en vont pour apprendre à rester !

Agnès part dans le noir hirondelle de sa toile, là où elle dessine déjà le ciel et l'horizon. Pourtant, elle se dit que le bonheur est là, juste à côté, qui dort dans les draps de son ciel. Elle n'aurait qu'à tendre la main, un petit coup de fusain, un peu de bleu, de gris, voilà !

Elle recule.

Elle verra mieux de loin.

Ça fera une étoile de plus à peindre dans le ciel. Un peu plus de lumière pour voir où elle en est avec sa vie. Un peu plus d'amour pour aimer celui qu'elle a peur de ne plus aimer.

Une amie, ce matin, lui a dit qu'elle avait sans doute besoin de vivre cela.

C'est si simple quand c'est dans le regard de l'amitié !

Ensuite, elle a commis le pire et brisé le silence. Elle a envoyé quelques notes de musique au peintre de nuages en se disant que ce serait là ses derniers mots. C'était bien pour terminer l'histoire.

« Avec ou sans vous, je ne peux vivre », disaient ces mots. Ils étaient vrais, ils étaient faux... elle voulait qu'il sache ce qu'elle ignorait. Il n'a pas répondu, mais elle sait ce qu'il a fait en écoutant. Elle a vu ses yeux se fermer et entendu son soupir lorsque, une main sur son front, il a choisi le silence.

Une autre lettre de Silas. Silas, vous savez : la dague dont elle se sert pour enlever un peintre de nuages incrusté sur son cœur.

Il y a une heure, une date... Elle répond, fébrile, tandis que le père de Charles lit son journal. Elle écrit de sa main fragile et tremblante un petit plan pour se rendre derrière l'église.

Il n'existe aucun lieu dans son village plus

sécuritaire que l'arrière de l'église. Après tout, qui irait commettre le pire dans le dos de Dieu ? Nul n'oserait. Elle, si ! Son Dieu à elle est humain, ce n'est pas le même dont tout le monde a peur. Il voit par ses yeux et vibre par son cœur. Il a le goût de ses larmes et la fièvre de son âme. Il sait ce qu'il lui faut et ne la punira point, aussi son église les cachera très bien.

Son Dieu est un ami, le meilleur que l'on puisse avoir. S'il est cruel pour certains, c'est qu'ils ne le comprennent pas comme elle. Elle le ressent très profondément dans ses chairs. Elle a avec lui une relation toute particulière qu'elle cache, bien entendu. Elle lui parle, elle l'entend dans les incrustations du plâtre des murs, les formes des nuages, les fils d'or sur les draps de soie, les paroles des chansons... Elle sait qu'il la protège, qu'il est là dans le poil de ses pinceaux, dans le gras de son huile, dans les entrelacs de ses canevas.

Parfois, elle le rencontre au détour d'un chemin, il a des yeux de chat et lui dit en miaulant qu'elle est sur le bon chemin. Non, elle ne doute plus. Plus depuis longtemps.

Elle l'a rencontré alors qu'elle était enfant. Il l'attendait dans un buisson. Elle ne pouvait pas le voir, mais elle sentait cette main se tendre vers elle. Elle n'en avait jamais vu d'autre avant. Une main chaude, grande et pleine d'amour. Une main rien que pour elle et qui ne partirait pas.

Une main qui serait toujours là. Une main qui lui a montré à peindre, à redessiner sa vie telle qu'elle aurait voulu qu'elle soit.

Elle l'a bien compris tout de suite, elle l'a reconnu. Même s'il n'était pas comme on le lui avait enseigné à l'église, c'était lui. Elle ne pouvait pas en douter. Il était bien moins méchant et cruel que la mère supérieure le lui avait raconté et ne voulait pas qu'elle lui amène des agneaux égorgés ni des fils en sacrifices. Il ne la menaçait pas de l'enfer, mais au contraire, lui promettait le paradis sans rien en échange. Depuis, elle avait toujours eu tout ce qu'elle avait voulu. Elle souhaitait, elle avait. C'était magique ! Il était là pour la protéger. Il lui envoyait l'adversité pour qu'elle en ressorte grandie, mais guettait comme un père pour qu'elle ne tombe pas et, au besoin, si elle faisait un pas de trop, lui envoyait un ange ou un miroir.

Agnès n'avait jamais eu peur de la vie jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle n'avait jamais trouvé l'amour. Jusqu'à ce qu'elle comprenne l'amour.

Dieu est amour et elle ne veut que cela : l'amour. Elle en veut parce que c'est dans la nature des choses, parce que l'arbre cherche le soleil et la rivière, l'océan. C'est le chemin du cœur, le but de l'âme, l'essence de la vie. Il le faut et Dieu, son ami, ne saurait lui en vouloir pour cet écart... au reste, il ne s'agit pas d'un

écart.

C'est dit, c'est écrit, elle ira. Elle a demandé. Elle a eu. Silas est apparu comme par miracle au détour d'une trop longue attente.

Jeudi, dix heures, derrière la grande église du haut du village.

Elle dessine un plan et, tout en bas, termine par un petit cœur blanc. La lettre s'en va, s'envole vers le beau Silas avec un peu de son âme dedans. Sa conscience en larmes ne peut se contenir et hurle à quelques reprises, mais elle l'ignore. Elle veut le lit dévasté, les râles et la vue sur la mer. Elle veut sentir un cœur battre sous ses doigts de peintre. Elle veut cette union de corps fous, de corps trop longtemps froids, de corps échappés de l'enfer. Elle veut mélanger les couleurs et repeindre son monde, le monde tout entier.

Elle veut sentir à nouveau la vie dans l'ivresse d'un baiser et pour cela, elle est prête à briser l'ombre au-dessus de l'entrée de la maison.

V

Dans sa dernière lettre, il avait joint des photos. Une de lui avec son sourire de père et une autre avec son sourire de mari. D'ailleurs, elle était là, sur la photo, à son côté, sa belle. Une petite femme avec un joli petit visage que l'amour familial avait travaillé avec soin. Avec un joli petit corps aux courbes confortables que le temps avait façonné à la mesure de ses aspirations maternelles. Une épouse et une mère se tenant debout, près de celui qu'elle ne connaissait pas. Un homme en somme. Un homme semblable à ceux qui ont fait les légendes, les premières pages des journaux, les odyssées que l'on raconte encore aujourd'hui. Pas un héros, non, pas un ange, pas un clochard ni un prince. Un homme qui est fait pour vivre en homme. Qui est fait pour accomplir sa besogne d'homme. Fait pour aimer, pour survivre au silence et puis aimer à nouveau et survivre encore malgré les tempêtes au-dehors, malgré les aspirations maternelles et les épouses sur les photos. Fait pour partir et revenir et repartir encore.

Jeudi. Les cloches de l'église sonnent. Il est dix heures dans la tête d'Agnès. Dix heures dans son âme. C'est l'heure du rendez-vous. L'heure où la petite femme sur la photo va se déchirer. L'heure où les enfants qui l'entourent perdront un peu de leur blondeur. L'heure où Dieu va lâcher sa main. L'heure où Agnès va cesser d'être Agnès.

Elle se dit que ce n'est rien. Que bien des femmes avant elle avaient fait ces pas-là et que c'était la vie, rien de plus et rien de moins.

Un pas de côté dans une trop longue danse.

Elle est entrée dans le noir hirondelle de son cœur et y a pleuré longtemps.

Dix heures. Son mari a baissé son journal et s'est tourné vers elle.

— Tu ne devais pas sortir ?

Elle l'a regardé. Elle a vu ses tempes grises lui rappeler toutes ces années à ne rien se dire. Toutes ces années à marcher sous les ormes du même pas. Toutes ces années assis côte à côte près de la rivière à écouter le chant des oiseaux et rêver secrètement que dix heures sonnent.

— Non... J'ai changé d'avis... dit-elle dans un souffle.

Et lui, sans savoir, il a baissé les yeux sur son journal.

— Tant mieux ! On dirait qu'il va pleuvoir... Le ciel est sombre, tu ne trouves pas ?

— Oui... Le ciel est sombre...

Puis, elle s'est détournée et s'est mise à détester Dieu. À détester cette petite flamme qui brûlait le bout de son cœur et l'empêchait de battre comme elle aurait voulu.

Cela n'a duré que le temps qu'elle traverse la maison et ne se retrouve dans le jardin. Là, une fois sous le ciel menaçant, elle a rempli ses poumons du souffle de Dieu et c'est alors qu'un éclat de rire s'est emparé de tout son être. Tout en elle éclatait d'un rire libérateur. Elle était libre. Elle était forte. Elle avait vaincu le diable. Vaincu la peur. Vaincu la faiblesse.

Aux enfants, leur blondeur et à cette petite femme, l'image de son bonheur !

Agnès n'avait pas le droit de toucher à cette cathédrale. Elle ne pouvait pas ravager cet édifice sans se briser les os. Sans que des flammes ou des éclats de verre n'entaillent ses yeux. Sans que la main de Dieu ne lâche à jamais la sienne.

Oui, c'est vrai, du moins le croyait-elle, c'était son Dieu, son Dieu d'amour qui l'avait attirée là où elle voulait aller, mais ce n'était que par charité. Il voulait lui faire plaisir. Dieu ne décide pas pour nous, il nous donne ce que l'on demande puisque c'est là le but qu'il nous a fixé : expérimenter pour comprendre et de nos fautes, devenir meilleurs. Les juges, c'est nous. Nous aussi, ceux qui condamnent et envoient à la potence.

Silas attend. Il tourne autour de l'église. Il ne

voit pas Dieu, bien sûr, il regarde trop l'heure. Il regarde au bout du chemin sans savoir que les grands arbres qui dépassent du mur sont ceux d'Agnès... enfin pour le temps où elle sera vivante. Ensuite, ils seront à Charles.

Puis, il passe devant la maison. Il rentre chez lui. Grâce à elle, il rentre chez lui. Grâce à Dieu !

Il s'est mis à pleuvoir. La nature se nettoie et Agnès reste dehors, sous le déluge de son cœur, de son rire, de ses larmes. Et Dieu rit, et Dieu pleure, et Silas peste contre eux, contre sa pauvre vie qui va reprendre son cours. Il roule vite, ignorant les passants sur le trottoir, les petites filles blondes et les femmes déchirées, les hommes voyageurs qui voudraient vaincre le diable et les autres, ceux qui se résignent et mettent des photos dans leur portefeuille pour se convaincre qu'ils aiment encore.

Parfois, en s'accrochant aux choses, on finit par penser qu'on y tient. On finit par penser que c'est important et que l'on n'est pas seul sur cette terre.

Agnès s'enivre de pluie et de vent. Tout est fini.

Quelques jours plus tard, elle reçoit une lettre de Silas.

« Envole-toi, mon beau papillon, et reviens-moi un jour ! » dit-il.

Elle sourit. Il sait bien perdre. Après tout, elle

ne l'avait pas si mal choisi.

Elle a retrouvé depuis les couleurs fades de son univers. Avant, l'amour de Silas avait tout repeint : les silences du journal, les fenêtres closes et les chaises de bois de l'atelier. Tout avait l'éclat du soleil, tout brillait comme de l'or, tout étincelait et allumait ses prunelles de jais telles ces lueurs vives, aveuglantes, à la surface des flots.

La mer froide, bouleversée, incolore en elle-même trouve aussi ses couleurs dans la passion de l'astre de feu : ses bleus profonds, turquoise, noirs d'encre ou aux reflets d'argent ou d'or, ses rouges flamboyants avant la nuit...

Faut-il vraiment un miroir pour se trouver belle ?

Elle baisse la tête. Elle ne le saura jamais.

Que veut Dieu ? Pourquoi tient-il sa main encore ? Au fond, elle le sait. Elle a des toiles à peindre. C'est son boulot. Elle doit faire des photos avec son cœur. Des photos du monde pour le monde qui ne voit plus. Des photos de ce qui est derrière les choses.

Que serait la mer si belle s'il n'y avait de navires pour la traverser ? De poètes pour la déclamer ? De peintres pour la reproduire ? De navigateurs pour l'honorer ?

Elle serait la mer et ferait son boulot de mer : aller et venir. Emporter les corps et les bois. Elle serait belle pour Dieu, pour les anges, pour le

ciel et la nuit. Belle pour que le soleil puisse s'y mirer. Belle pour que les glaces l'emprisonnent.

Il y a pourtant tout ce que l'on ne voit pas. Tout ce qui est dessous. On l'ignore alors.

Mais au-delà de sa beauté pour les hommes, les marins et les peintres, la mer est un monde juste en dessous. Recouvert par la ligne d'horizon, fine ligne, mais oh ! combien tranchante, ce monde existe discrètement. Le silence et la mort, la vie et l'infini s'y côtoient en toute quiétude et il en est de même sous la fine ligne, mais oh ! combien tranchante, de notre conscience. Dessous, sous l'argent et l'or et le rouge flamboyant avant la nuit, se cache l'essentielle beauté.

Mais l'homme n'est guère conçu pour évoluer aisément dans ces profondeurs...

L'homme a besoin d'air pour composer la chanson de sa vie.

Agnès cherche. Elle cherche encore un chemin pour descendre. Elle pensait que les lèvres d'un amant seraient un passage parfait pour oublier le peintre de nuages, mais derrière le baiser, c'est la mort ; le journal qui se déchire, s'envole au bout du salon, les mots qui dépassent la pensée, la pensée qui dépasse les maux, le bruit fort des portes et des pas, l'espace, le silence noir d'hirondelle, les regards qui font redevenir petite fille... Elle ne pouvait pas courir ce risque. L'église était trop petite pour bien s'y cacher et puis elle sait bien que l'amour qu'elle veut n'est

pas celui que l'on fait avec le corps, mais avec l'âme et, pour faire cela, nul besoin de se cacher derrière une église.

Elle attendra. Elle attendra là, auprès du journal tranquille que personne ne lit. Elle attendra qu'il passe, car Dieu saura bien le lui amener. Il l'a toujours fait.

Pourquoi cependant tarde-t-il tant ? se demande-t-elle jour après jour.

Elle se dit qu'elle doit travailler, que c'est là tout ce qu'il attend d'elle pour le moment.

— Peins et je te paierai comme il se doit ! Donne au monde ce qu'il attend, ce pour quoi j'ai pris ta main et je te donnerai celui qui t'est dû ! Va ! Et surtout, ne traîne pas en route ! lui a dit Dieu dans un songe.

Elle a bien vu que c'était sérieux. Au reste, Dieu ne peut pas mentir !

Agnès peint l'attente, là-bas dans le jardin. L'attente du vent sur les rochers. L'attente du ciel sur le matin. De l'horizon sur le feu. Du miel sur la lune. Elle peint la main de Dieu dans la sienne et celle des larmes des enfants blonds de Silas.

On ne peut aimer sans connaître.

On ne peut connaître sans aimer.

L'amour est décidément bien étrange.

C'est vieillir qui le fait se dévoiler.

Ce sont les dix heures qui sonnent aux églises des villages et les cieux qui s'assombrissent. Ce sont les papillons qui s'envolent et qui reviendront peut-être. C'est le silence des

journaux et l'homme qui ne lit pas dans le jardin...

Un jour, on découvre, stupéfaits, que tout ce que l'on croyait être l'amour n'en fut pas. Le rouge écarlate des coeurs, l'or des bagues, les vagues qui s'écrasent sur les îles, les navires sortant des pires tempêtes, les lettres brûlantes sur les coeurs battants...

Non, l'amour est gris pâle, rose parfois, bleu ciel... c'est un lac sans vagues avec un peu de brume sur le dessus, un petit souffle de brise tiède, un chant d'hirondelle et c'est tout. Quelques lignes d'encre sur un bras de fauteuil, un soulier dans les marches de l'entrée que l'on n'a pas délacé, deux chaises sous les arbres. C'est tout. Et du silence. Beaucoup de silence...

Alors, bien sûr, il faut se faire à l'idée. C'est ça qui est difficile. C'est pour ceux qui n'y parviennent pas que dix heures sonnent aux églises des villages.

Tous les amis d'Agnès ont leurs chaises sous les arbres et, le soir, ils écoutent le chant des hirondelles près du lac. Ils sont sereins. Elle les envie. Elle les écoute parler du bonheur... comme cela a l'air facile !

« Pourquoi ne suis-je pas comme eux ? » se demande-t-elle souvent.

Oui ! Pourquoi ? Qu'est-ce qui peut bien pousser certaines personnes loin du lac ?

Est-ce que c'est la main de Dieu qui l'attire au loin ? Est-ce que c'est la ligne d'horizon sur sa toile ? Une maladie de l'âme, qui sait ?

VI

Alors qu'elle croyait que tout était terminé, voilà qu'une autre lettre est partie. Elle n'a pas pu retenir sa main. C'est comme ses peintures, dans le fond. Ce n'est pas différent. Dieu prend sa main et elle peint. Ce matin, elle a écrit et aussitôt que la lettre a glissé dans la boîte aux lettres, elle s'en est voulu. Jusqu'à la boîte aux lettres, elle était convaincue, puis une fois que le battant qui oscille entre l'aveu et le silence s'est refermé, elle ne l'était plus. C'est comme ça dans sa vie depuis le départ de Charles.

Agnès quitte la maison, fait ses valises, prend le train, puis en se levant le matin, elle fait le déjeuner et va dans son atelier.

Agnès veut un amant, elle le cherche, le trouve, lui écrit, puis arrivée devant le mur, devant la brèche, elle recule. Elle renonce. Elle voit que ce n'est pas elle qui voulait cela.

Agnès se découvre, horrifiée, dans le miroir. Il y en a une autre ! Une autre qu'elle ne connaît pas ou du moins, qu'elle a repoussée depuis sa tendre enfance, lorsqu'elles jouaient toutes les

deux dans les buissons derrière la pension.

Elle doit lutter. Oui ! C'est ça qu'elle se promet de faire, mais la réponse de Silas arrive déjà. Il y a une autre photo de lui. Il ne porte rien d'autre que son désir en bandoulière. Elle frissonne...

Elle s'en va à l'église. La grande église du haut du village. Elle entre et prie Dieu, puis en sortant, elle voit les pas de Silas dans la terre molle. C'est là qu'il se tenait lorsqu'il l'attendait l'autre jour. C'est là qu'il vibrait de désir et puis de rage un instant plus tard.

Elle marche lentement. Se souvient de son père lorsqu'il descendait au port pour prendre le bateau. Elle le regardait s'éloigner depuis la « grande salle des retrouvailles » comme tous les abandonnés l'appelaient.

Que serait-il arrivé s'il n'était jamais parti ?

Les grands ne réalisent pas tout ce qu'ils nous font. Il faut croire qu'ils ont poussé si fort, si loin, qu'ils ont oublié comme tout est grave et fantastique à cet âge-là. Comme tout fait si mal et comme tout est vrai, propre, lumineux, pas encore caché sous les toiles des fausses promesses, des mensonges... C'est pour cela que ça nous marque autant. Les gros caractères noirs sur la feuille blanche... Forcément ! Ça se voit bien.

Les larmes sont trop grosses et roulent sur les joues brûlantes. Il n'y a rien pour se raccrocher. Rien derrière, juste les mots devant, les mots

qui font mal et qu'on nous donne avec un faux sourire.

— Je reviendrai !

Et puis plus rien. Le silence. Le silence qu'on découvre pour la première fois. Un géant affreux, hideux, qui hurle et nous vide de tout notre sang. On cherche en dedans de nous, mais il n'y a rien, plus rien. C'est le vide assourdissant, total, effrayant. Le vide sidéral dans ce petit corps à peine plus grand que les tableaux sur le mur.

Agnès se souvient de tout. La table sur laquelle son père l'a posée avant de l'abandonner. Les billes qu'on lui a données pour faire taire ses pleurs. Le petit train de bois qu'elle a repoussé du pied et le silence du dortoir. Le bruit des larmes des autres...

Mais ce dont elle se souvient le plus, c'est de la déchirure. De l'effondrement de tout.

Non ! Les grands ne réalisent pas tout ce qu'ils nous font, mais ce n'est pas leur faute. Ils ne le font pas exprès. Ils sont déjà trop loin d'eux-mêmes. Trop loin de Dieu et des maisons dans les forêts magiques ou peut-être simplement n'ont-ils jamais connu le silence.

Ensuite, il faudrait pouvoir guérir aussi vite que l'on pardonne...

Charles est venu pour dîner. Il était seul. Une dispute avec sa femme.

Agnès n'a rien dit. Ils ne parlent pas de ces choses-là ensemble. Avec le père non plus, d'ailleurs. Ils ne parlent que du temps, du travail, des enfants... On partage le pain, le vin, mais jamais le cœur.

Ils parlèrent du Tibet. Il faudrait faire quelque chose ! Le monde est fou, ignorant, quoi ? On ne peut pas regarder mourir quelqu'un dans la rue et ne pas se pencher pour lui tendre la main. On ne peut pas ! Ce n'est pas dans la nature de l'homme. Ce n'est pas dans la nature de Dieu.

Comment ?

Pourquoi ?

Agnès se dit décidément que le monde n'est qu'un vaste foutoir plein de sauvages et qu'elle en fait partie. Elle ne s'aime plus, puis voit les yeux de son fils et se dit qu'au moins, elle a réussi ça. Un bel être. Une belle âme avec un cœur et des grandes mains pour se tendre vers les passants qui tombent.

Oui ! Agnès a fait ça ! C'est sa plus belle toile. Sa plus belle création. Elle pourrait mourir, alors tout irait bien. Elle a fait ça.

Mais à quoi bon ? Il va mourir un jour. Il n'est pas Dieu. Il ne sauvera pas le monde. Même pas le sien puisqu'il ne sait rien. Puisqu'il la croit heureuse.

Elle caresse en passant l'épaule de son père

d'ailleurs afin de l'en convaincre.

— Encore un peu de café, mon chéri ? dit-elle avec un sourire tendre.

Lui, il sait. C'est le jeu pour Charles. On est dans la bulle d'amour parfait pour Charles. Bulle qu'on a soufflée dès qu'il a commencé à comprendre, à voir le silence et l'absence.

Alors forcément, Charles est parfait.

Il n'a pas de mur, pas de brèches, pas de billes dans les poches pour faire oublier.

Il n'a rien su des frasques de son père ni des songes de sa mère. Il n'a pas vu de larmes sur les cœurs ni de cris dans les âmes. Il n'a vu que des roses s'ouvrir dans le jardin et deux chaises longues sous le soleil.

Oui. Charles est parfait. Il a la perfection de ces êtres dont on a pris soin jadis. De ces enfants élevés par des cœurs d'enfants qui n'ont pas poussé trop fort. De ces petites âmes fragiles que l'on a soufflées sur les chandelles des soirs d'antan, que l'on a mises entre nos deux mains et regardées danser loin des murs et des brèches. Petites flammes magiques s'élançant dans l'air épais des salles de classes et dans le silence pesant d'après-souper, à l'assaut du monde. Il fallait bien faire attention à elles. Il fallait bien les écarter des rideaux, du vent, du sort... De tout ce qui fait sortir de la forêt magique.

Tant de grands ne réalisent pas tout ce qu'ils nous font !

Il fallait bien faire attention !

Charles est de ces êtres nourris au sein de Dieu. Il ignore la peur, le froid, le surréalisme de la solitude. Il ignore aussi le temps qui passe. Il ignore aussi pourquoi le pourpre et le noir d'hirondelle des toiles mettent les petits cœurs blancs si en valeur, mais il aime beaucoup les toiles de sa mère. Il en a d'ailleurs, au grand désespoir de sa femme, accroché quelques-unes sur les nombreux murs de sa villa.

Il est heureux, lui. Du moins, c'est là ce que tout le monde croit...

Agnès baisse les yeux. Elle doit les baisser. Elle le gêne. Elle voit bien qu'elle le gêne. Encore une chose de la vie qu'elle ne comprend pas. Pourquoi ne peut-on plus contempler une œuvre semblable lorsqu'elle sort de nos bras ?

Lorsqu'il était bébé, pourtant, elle pouvait le regarder durant des heures, l'admirer, caresser sa petite joue rose et ses petits pieds joufflus. Elle pouvait rencontrer ses regards, ses rires, il n'était pas gêné. Aujourd'hui, c'est une autre qui a ce droit. Le sien, c'est d'être loin et de ne pas lui témoigner trop d'affection. Elle n'a jamais vraiment réussi à faire cette équation divisée quelque part entre le plus et le moins.

On meurt ou l'on vit : entre les deux, si on y va, ce n'est que rarement volontaire.

Elle y est allée un peu avec l'autre. Le peintre de nuages. Durant quatre ans, elle a rêvé,

attendu, espéré. Durant quatre ans, tout était possible : les regards qu'il peignait sur ses lèvres, les sourires qu'elle peignait dans ses yeux. Le vent entre eux, mais si faible, si tendre. Le vent qui emporte les nuages un peu plus loin. Le vent qui réunit.

Il était tout ce qu'elle avait toujours attendu ; il avait, dans le noir de ses yeux, tous les mots qu'elle avait écrits sur les murs de l'orphelinat et dans sa voix, la brèche. Il se tournait vers elle et le ciel se tournait vers elle. Il était le monde, l'ombre pour les routes au soleil, la pluie sur les roses, il était ce souffle d'ange sur la statue du parc, il était l'ange, il était son tout.

Pourtant, la première fois, elle n'avait rien vu.

Lui, oui. Il s'était allumé aussitôt qu'elle s'était approchée. Sa lumière avait alors tout balayé dans la pièce. Les rires de son mari, le silence d'après, les poignées de main moite.

Elle n'avait pas voulu voir.

Quelques années plus tard, en revanche, elle étouffait. C'était à un vernissage, je crois. Elle le vit d'abord avant tous les autres. Il se tenait là, silencieux, la tête basse. Sur ses solides épaules, il portait ses nuages et autres amours achevées. Il ne la vit donc pas.

Elle revint souvent. Lui aussi. Ils ne parlaient pas ou, s'ils le faisaient, c'était très vite, sans air, sans équilibre, se risquant une seconde sur le fil mou qui les séparait. Un rideau sombre, un

craquement dans le fond de la galerie, une toile qui se décroche, un regard qui se faufile comme il peut entre les passants, comme un paquet de mer qui se jette à l'étrave.

Agnès aurait voulu se taire. Elle aurait voulu qu'il parle.

— As-tu fini ta nouvelle toile ? demande Charles, chassant innocemment le peintre de nuages.

Elle fait non de la tête. Non, je n'ai pas fini, pas fini... pas fini de l'aimer...

Charles s'en va et son père l'accompagne. Ils vont au bistrot, boire un verre de silence public. Les pères et les fils sont toujours mieux en public pour ne rien se dire. Ils ont alors l'impression que tout parle pour eux et rentrent comblés, certains d'avoir été proches un moment.

— Et ton boulot, ça va ?

— On dirait que maman est fatiguée, tu ne trouves pas ?

Et puis voilà. On s'est tout dit. Ensuite, il y a eu le regard sur la fenêtre : « Penses-tu que j'ai été un bon père ? Tu m'en veux encore pour mes colères ? Tu sais, mon père aussi buvait... C'est pas toujours facile, mon garçon... »

Et puis le fils baisse la tête : « Je me souviens de nos journées de pêche. Le soleil sur la rivière et ce rire que tu lançais aussi loin que l'hameçon. Aussi loin que l'hameçon dans le ciel... papa... Crois-tu que je saurai donner ça à mon fils,

dis ? »

Agnès peint.

Elle a décidé de peindre l'amour comme si l'on pouvait peindre l'amour ! Ensuite, une fois que tous ces sentiments rouge et or auront bien séché sur la toile, elle les enveloppera dans un papier brun qu'elle liera d'un lien solide et écrira en lettres capitales : « Pour le peintre de nuages. »

Elle commence, ignore encore quelle couleur voudra s'étendre la première. C'est du gris pierre de taille ! Du gris ? Mais que vient faire le gris dans l'amour ? C'est impossible !

Le pinceau, pris dans la main de Dieu, glisse sur la toile. Il peint l'histoire d'Agnès pour le peintre de nuages. Pour qu'il comprenne.

Pour qu'elle comprenne aussi.

« Peindre n'est en soi rien d'autre que cette ultime poursuite. L'amour que je vois dans vos yeux. La toile finale, l'œuvre définitive... Peindre, c'est vous attendre ! »

Puis, elle signe et repart à sa vie. Elle ne lui enverra pas. Elle n'est pas très réussie de toute façon.

Pourtant, elle se sent un peu mieux. Apaisée.

Parfois, il ne s'agit que de cela pour exorciser le mal. On le boit, on le peint, on le pleure, on le rit, on le joue, on le noie...

Le désespoir n'a-t-il été donné à l'homme

qu'au nom de l'art ? En ce cas, ne pourrions-nous point vivre sans l'art ? Que serait une vie sans art ? Sans artistes ? Ce serait une vie sans rêves, sans espoirs, sans soucis finalement.

Nous avancerions dans le vide du vide afin de faire notre devoir d'enfants de Dieu. Pas de musique sur nos grands soirs, pas de danses pour faire virevolter les robes de dentelles blanches au mariage du premier fils. Pas de livre dans les sacs des dames ni d'histoires pour faire voyager les enfants. Pas de poèmes à offrir aux amants, pas de mots à murmurer dans le silence des bibliothèques et dans les théâtres, pas de craquements de planches ni de rideau qui tombe sous les applaudissements et les cris. Pas de larmes à l'opéra, pas de mouchoirs à ramasser dans le grand escalier de marbre blanc, pas de frissons, de passions, de révélations...

L'art, finalement, est le miroir déformant du monde ; on y est ridicules, on y est laids, on y est fous, on y est amoureux, assassins, abominables, héroïques. On y est vivants.

Dieu a voulu l'art sans doute parce que les miroirs n'étaient pas assez francs pour tout dire.

Dieu a voulu l'art sans doute aussi pour nous montrer une voie vers lui. Au plus fort de la vague, on peut parfois sentir son cœur, le cœur de Dieu ; six milliards de cœurs qui battent dans le même.

C'est là qu'Agnès va souvent. Elle met son

cœur dans le sien et attend.

Ce jour-là, elle a compris que Silas n'était qu'un bouffon qui dansait au milieu d'un étang de miel. Que le peintre de nuages était un prince sans licorne enfermé dans son château de cristal et que le père de Charles était un personnage dessiné au fusain sur un mur de papier de soie. Agnès les avait aimés pour leur art, pour leur couleur, pour leurs mystères, pour leur douleur.

Elle aurait voulu colorier leurs yeux diaphanes. Peindre en rouge leurs cœurs et se peindre à leurs côtés pour se voir. Juste pour voir de quoi elle avait l'air. Jamais son père ne le lui avait dit, alors il fallait bien qu'elle sache.

C'est souvent parce qu'ils ne savent pas à quoi ils ressemblent que les gens se trompent d'existence. Il y a pourtant des miroirs chez eux, mais des fois, on ne veut pas voir. Des fois aussi, les miroirs mentent. Ce n'est pas toujours facile de dire la vérité. Peut-on reprocher à un simple morceau de verre de commettre un acte que nous faisons nous-mêmes, suprêmes créatures tout droit venues du divin ?

Agnès ne connaît que le visage de son âme. L'autre, elle ne l'a jamais vu. Elle n'y arrive pas.

Parfois, elle se risque mais ne voit rien, alors elle cherche dans les yeux des autres, mais les autres les baissent. Comment voulez-vous qu'elle s'y retrouve ? Il est difficile d'exister lorsque personne ne nous voit ou alors il faut

être encore tout rempli du regard attendri de la mère !

Mais le regard de la mère, Agnès ne l'a jamais vu. Les bébés ont le regard ivre de l'arrivée. Ils ne s'attardent que par mégarde et leurs souvenirs appartiennent encore à Dieu. Ils n'en ont pas encore jouissance.

Le regard de la mère s'est éteint sur elle, alors elle a crié. Elle ne savait pas comment la retenir. Elle a vu son âme s'élever et puis l'étreindre en passant, mais elle ne s'en souvient pas.

Dans les nuits trop noires de l'orphelinat, bien souvent, elle a cherché son visage, sa voix. Il n'y a rien de plus difficile que de parvenir à pousser sans le son de la voix de la mère. Agnès l'ignore pourtant. On ne sait jamais vraiment de quoi l'on a manqué...

Les baisers, les caresses, les petits mots gentils... L'arbre pousse quand même, même s'il n'a pas de nids dans ses branches, même si on le griffe pour faire des cœurs au couteau, même si le béton l'entoure, même si la tempête le secoue. Il pousse comme il peut. Il se fraye un chemin parmi le monde et mène sa vie d'arbre et souffle avec le vent son petit chant serein et danse, et danse pour les hommes.

Il y aura toujours en lui un peu d'ombre pour qui en voudra. Un peu d'abri pour qui en aura besoin, si frêle soit-il. Et s'il se brise, on en fera du papier. Du papier pour les peintres et ceux

qui écriront « Toujours se peut ! »

Alors...

Alors, la mère est morte pour l'art, et l'arbre aussi. L'orphelinat, le silence du père, celui du peintre de nuages aussi. Tout est pour l'art. Tout lui revient. C'est le fleuve, l'égout des âmes. On y jette tout ce qui ne sert plus. Tous les pansements, les vieilles fioles à moitié vides, les mouchoirs souillés de chagrins, les billes, les pierres tombales sans inscriptions, les dates des mariages et les cris des bébés orphelins.

La matière corrompue s'écoule sur les toiles, les pages, les partitions, les scènes. On y trempe le pinceau, le bout de la plume, le bout du cœur. On s'y souille. On s'y enivre. On s'y noie. On fait du beau avec le laid, du laid avec le beau. On recycle les existences perdues. On trouve des couleurs uniques, parfois éternelles... Un noir d'hirondelle avec un petit cœur tout blanc.

Et tout est encore possible.

Dans l'art, tout est encore possible.

La paix, l'amour, le silence du monde, un seul et même cœur. Tout se peut. C'est pour ça qu'on se bat, qu'on se mouille... parce que dans les égouts de l'âme se trouve le sang de l'univers. Sans ça, tout serait gris et sale. Tout serait médiocre.

C'est le vif-argent dans la souillure.

C'est l'âme dans l'âme.

Le cœur dans le cœur.

C'est nous sous la pierre tombale et dans le
cri du bébé.

C'est nous dans les yeux de la mère et le
silence du père.

C'est Dieu dans le feu des miroirs.

VII

Agnès a dix ans, elle court dans la forêt magique, elle cherche le prince. Il y a des éclats de lumière blanche qui glissent entre les branches, des lutins qui dansent et des harpes qui jouent. Agnès a dix ans.

Ses pas se fondent dans la mousse tendre. Il fait chaud, il fait beau, elle aime.

Agnès a dix ans toujours. Elle court les pieds nus dans la mousse et le cœur dans le ciel. Elle court l'âme dans les nuages du peintre. L'âme dans les livres et les toiles. L'âme coincée entre l'art et le Bon Dieu, entre le nuage et l'ange. Elle attend le prince du conte, toujours. Elle ne sait qu'attendre le prince du conte, alors forcément tous les autres sont sans grâce. Tous les autres n'ont pas la licorne blanche dont la crinière flotte dans le vent au ralenti, surtout au ralenti.

Celui-ci a bien le cheveu blond. Cet autre-là a bien l'œil vert. Cet autre encore a le verbiage, mais c'est bien tout.

On ne peut être heureux quand on croit que le bonheur est dans le nuage d'une toile.

On ne peut être heureux quand on attend qu'une étoile se pose sur notre langue.

On ne peut être heureux quand on attend sans certitudes ou alors par moment seulement...

Agnès le sait, parfois. Il y a des éclairs d'adultes aussi chez les enfants de dix ans. Des bouts de lumière céleste qui sortent des coffres aux trésors. Des chuchotements de statues de pierre dans la pénombre des forêts magiques, mais elle ne veut pas croire.

Agnès a dix ans et à dix ans, on n'écoute pas les grands. Les grands n'ont rien compris. Les grands ont tout perdu. La vie les a aveuglés, trahis, emportés.

Ils n'ont plus d'arbres, plus de forêts, plus de licornes blanches.

Non ! Agnès ne veut pas croire. Elle sait depuis toujours qu'il y a un étang invisible quelque part dans les profondeurs de sa forêt et que c'est précisément là que va s'abreuver la licorne blanche de son prince. Elle s'est assise sur un rocher et attend. Elle attend depuis plusieurs fois dix ans. Elle attendra toujours. Elle sait qu'il vient ici de toute façon, car elle a vu les traces de ses pas dans la vase et celles des sabots de la licorne.

Il reviendra. Il faudra bien que boive son palefroi.

Jadis, elle a aimé des bouts de prince, des phrases et des regards qui lui ressemblaient. Des

hommes, avant le père de Charles, qui n'étaient pas conscients de son attente. Des hommes qui se prenaient pour des princes lorsqu'elle leur donnait toute sa vie.

Aujourd'hui, elle ne veut plus se contenter de bouts. Elle n'a plus le temps d'en perdre.

Elle a écrit à Silas pour lui dire qu'elle partait et ensuite, elle a prié pour qu'il ne la cherche pas.

L'ennui avec les rêves, c'est qu'on ne sait jamais vraiment comment ils vont tourner. Ils se balancent au bout d'une corde au-dessus du vide et tournoient et volent et puis d'un coup, d'un seul, nous sautent à la gorge avec leurs désirs en bandoulière. Le feu sort de l'eau et le ciel devient noir. Tout est perdu. On se réveille en sueur. On a peur.

Agnès a peur. Elle ne dort plus, ne trouve plus le soleil.

Elle voulait le miel sans les abeilles. Les roses sans les épines. Elle voulait un brin de paradis sans l'enfer et rien de cela ne se pouvait.

Mais Agnès a dix ans et elle ne sait pas encore tout cela. Elle croit aux roses sans épines, ou du moins pense-t-elle pouvoir ne pas se faire piquer. Elle croit au miel sans les abeilles, ou du moins pense-t-elle que les abeilles lui pardonneront. Elle croit au paradis sans l'enfer, ou du moins pense-t-elle être l'amie de Dieu. Après tout, n'est-elle point dans la forêt magique ?

Mais heureusement, il y a des éclairs d'adultes

chez les enfants de dix ans.

C'est lors de ces manifestations qu'elle croise sa folie. Le temps d'un bref frôlement, elle la reconnaît. Elle ressemble à l'hiver des morts dans les champs de tournesols et aux tombeaux des ancêtres dans les rivières sanglantes. Elle a, au coin des yeux, des larmes d'or et d'eau du puits et sur ses lèvres, ce petit rictus escarpé d'où tombent parfois des baisers d'enfants sur les joues de la mère.

Elle a le corps nerveux et séché par l'attente des licornes sorties des nuages. Elle a le prénom précieux des poupées de l'orphelinat et des anges invisibles dans les buissons ardents. Elle a le cœur et l'âme aussi lourds que le ciel lorsque Dieu s'en revient. Elle a le regard sale des voyageurs fatigués et porte une ombre bleu Majorelle comme la mer sur la voile.

Agnès porte ses pinceaux en bandoulière.

Depuis qu'elle a dix ans, elle les porte en bandoulière.

Elle a peur que la folie gagne sur elle. Que le nuage crève. Que l'or se répande. Que le puits s'assèche. Elle a peur du silence et du silence de la maison.

Agnès a peur du monde, de ceux qui prenaient ses poupées, de ceux qui brisaient ses pinceaux, de ceux qui chassaient ses licornes et ses princes.

Agnès a peur de l'ombre aussi lorsque le soleil ne brille pas.

Agnès a peur du soleil sur les boulevards. Peur des hommes qui le traversent. Peur du bruit de la nuit, même lorsque c'est son propre cœur qui le fait.

Elle part sur les voiliers, les voyages en ballons, les routes de Compostelle. Elle part dans les couvents, les châteaux des batailles, les fleuves transis de glace. Elle part sur chaque toile. Elle connaît les couleurs depuis l'orphelinat. Elle les a toutes vues derrière la fenêtre de la grande salle des retrouvailles. C'est de là qu'elle peint.

C'est toujours de là qu'elle peint.

Il y a la butte et le chemin qui mène au port et les bateaux qui s'en vont. C'est de là que le ciel est le plus clair. C'est là que l'on voit jusqu'au bout des chemins de Dieu. Là-bas où s'en allait le père... Là-bas où la peur est assise et la regarde à travers la fenêtre.

Le monde d'Agnès, c'est la peur.

Rien qu'une vitre entre le monde et elle. Une vitre sale avec des empreintes de mains de petits enfants d'orphelinats et avec une poignée de porcelaine trop haute pour qu'ils puissent l'atteindre jamais.

C'est juste ça, la peur. Un vitrage donnant sur le port. Un vitrage dans lequel se mirent les nuages.

Alors, il faudrait un anneau d'or, une chaussure qu'on n'a pas délacée, le fer d'un sabot de licorne, quelque chose pour lancer à travers.

Quelque chose pour briser. Quelque chose pour que le verre vole en éclat de rire.

Mais sans doute que Dieu aussi a voulu cela.

S'il n'y avait pas eu la vitre, qu'y aurait-il sur les toiles d'Agnès ?

Alors, un jour il y aura dans le monde une femme, un enfant d'orphelinat, un prince qui contempera le tableau d'Agnès et qui comprendra, qui trouvera le fer du sabot de la licorne et se libérera. C'est pour cela qu'elle peint, mais elle ne le sait pas.

D'ailleurs, doit-on jamais vraiment savoir pourquoi l'on fait les choses ? La raison importe peu quand le résultat est là. Quand la fenêtre est brisée. On peut essayer d'expliquer, mais tout est fait déjà.

Tout s'explique par tout. Il y a tant de raisons... Il n'y a même que cela : des raisons !

Il faut toujours tout expliquer, décoder, analyser. Il faut savoir et comprendre : les chants dans les églises, le cœur qui frémit, l'âme qui vacille, le vent dans les champs de tournesols. Et puis quoi encore ? Les buissons ardents peut-être, les croyances des hommes, les guerres, les amours malheureuses, les lettres dans les boîtes. On veut tout savoir et l'on meurt sans avoir trouvé.

Ça aussi, Dieu l'a voulu ?

Agnès ne veut savoir qu'une seule chose : comment Dieu a-t-il fait pour faire ce noir

d'hirondelle aux hirondelles ?

C'est tout.

Le reste, elle le sait. Quand on a dix ans, on sait tout de ce qu'il faut savoir : le bruit des billes, la douceur de la mer sur les pieds et le sable chaud qui s'infiltré partout. Le reste importe peu.

Et puis, elle croyait aimer la solitude aussi.

Elle l'a cru jusqu'au jour où elle a découvert que la solitude qu'elle aimait, c'était celle de l'absence de l'autre.

C'est la douce solitude. La solitude des jardins alignés du nord. Celle des étoiles posées sur les langues...

Forts sont ceux qui se complaisent dans la solitude dure. La solitude vide. La vraie !

Car Agnès sait que sa folie est juste là, derrière cette porte-là. Elle en a eu comme des petits morceaux parfois lorsqu'elle allait en cure.

Là, dans les ombres de sa chambre, elle tournait mille fois autour des grandes tentures pour vérifier si elles étaient bien fermées sur le monde, s'il ne restait pas un filet de son intérieur qui filtrait au travers.

Elle étudiait des pensées étranges. Des sommeils lourds qui n'aboutissaient jamais. Des ombres sur les tapisseries qui ne lui ressemblaient pas.

Et dans ses peurs de femmes, ces peurs d'enfants d'orphelinat, ses peurs de petite

filles sans joue de mère à caresser, se cachaient encore des monstres sous le lit et dans le fond de l'armoire.

C'est pour ça qu'elle y avait mis des princes et des licornes.

Une semaine de cure durant laquelle elle écrit à Silas. Elle demande pardon pour les rêves qu'elle lui a laissés. Pardon pour la faute. Pardon pour l'attente. Elle dit qu'elle aime le père de Charles et ne pourra jamais le tromper, ni avec lui ni avec un autre. Elle finit par un adieu, mais pas n'importe lequel. Il faut que cela soit beau. Que cela le flatte pour que son orgueil de mâle ne le pousse pas à faire des folies.

« Adieu, bel amour ! »

La vraie, la grande noblesse de l'homme réside dans sa capacité à dire « Adieu ».

Silas a choisi le silence. Comme l'autre. Comme le peintre de nuages.

Pas un mot, pas un cri, pas un sourire ni une larme. On laisse l'autre avec cent mille images. Avec la peur. Avec l'espoir.

Un silence vaut mille maux...

Les jours ont passé alors et le destin, comme pour prouver qu'il fait bien son travail, a convié le peintre de nuages à traverser la route d'Agnès.

Un éclair transperce le cœur. Les regards qui se détournent. On fait semblant de ne s'être pas vus. On s'éloigne de soi le plus loin qu'on peut.

Ce n'est rien... Rien qu'un attrait. Qu'un soupir d'âme. Il faut s'éloigner.

Mais même loin. Même morts. Même silencieux, elle sait. Ils s'aiment. Ils s'aimeront toujours.

Depuis, elle a bien réfléchi. Depuis le silence de Silas, elle entend bien mieux le ciel. Il dit que, dans la petitesse des villages, les ombres ont des noms et des bruits de vengeance. On s'attarde aux balcons pour écouter le soir, pour entendre les chuchotements des oiseaux de nuit et le froissement des robes derrière les genévriers. Ensuite, on a vite fait de crier par-dessus les palissades ce que le monde veut entendre et à qui veut l'entendre. Les voix se perdent et se mélangent dans les cours et l'on comprend tout de travers.

Les bruits, en retombant, détruisent alors bien des vies et les peintres de nuages n'ont pas le cœur d'affronter tout cela. D'ailleurs, peu sont ceux qui l'ont dans la petitesse des villages.

Agnès ne peut attendre cela de lui. Elle ne peut pas lui prendre ses nuages. Elle ne peut, contre un baiser, un mot ou une pensée, lui demander de se perdre.

C'est peut-être pour cela qu'il a refusé ses avances, jadis...

Mais cela ne veut pas dire qu'il ne l'aime pas. Cela ne veut pas dire qu'il ne pense pas à elle, le soir, ou lorsqu'il peint. Cela ne veut pas dire que

l'histoire se termine là.

Elle l'aime encore. Elle l'aimera toujours. Elle ne peut rien y faire, c'est ainsi. C'est plus fort qu'elle, plus fort que tout. C'est écrit quelque part, sans doute, puisqu'elle ne l'a pas voulu. Ce doit être cela que l'on appelle le destin : ces moments dans la vie qui nous semblent creusés comme des sillons dans le dos de notre âme.

On essaye bien d'aller à droite et à gauche, mais rien à faire. On y retombe quoi que l'on fasse et sans que l'on n'en comprenne l'attraction.

Agnès erre...

Elle hante le jardin, regarde sa rouge robe onduler sur le vert de l'herbe et le ciel jouer de ses reflets sur tout ce qui existe.

Elle reste livide sur le banc de pierre, cherchant la réponse dans le mouvement des statues et dans celui des passants.

Le drame d'Agnès, c'est qu'elle ne sait plus ce qu'elle aime. Les musiques, les mots, les tableaux, les tissus dont elle drapait son corps... Tout est devenu d'entre-deux. Elle a beau s'attarder, c'est le néant. Elle n'a plus de goûts. Elle a perdu le fil de la vie. Tout a figé.

Hier soir, même, elle a surpris le temps arrêté sur l'horloge.

La vie est un leurre, se dit-elle. Pris dans la vitesse, dans le feu du temps, dans la bulle des

choses que l'on aime, on ne voit pas le vide. On n'entend plus le silence de l'âme ni les chuchotements du cœur.

Agnès écoute les statues du parc. Elle sait qu'un matin elles finiront par tout avouer, mais pour l'heure, il n'y a plus rien. Plus rien ! Même le ciel n'a plus de nuages à peindre.

Le père de Charles et Charles, bien sûr, ne la comprennent pas. Ils disent que c'est l'âge, la fatigue de la vie et celle de la maison qui craque sous les pas. Qu'il lui faudrait des vacances sur le sable et du nouveau soleil... Qu'il faudrait moins d'orphelinats et de peintures. Moins de silences de statues, mais Agnès sourit.

Ce qu'il faut, c'est du feu.

VIII

Si c'était à refaire...

Le train entre en gare. La brume s'élève. Les voyageurs de la vie se détachent de cet amas lointain et noir. Tous différents dans leur similitude d'humains. Tous avec une idée différente de l'amour. Certains même n'en ayant aucune.

Il y a des réverbères noirs et des lumières. Ils sont beaux. Agnès a toujours bien aimé peindre les réverbères et les lumières. Les lumières qui traversent tout : les côtés durs et brillants des locomotives. Les valises de voyageurs qui s'éloignent de la gare. Les ombres même. L'ombre de l'amour sur le cœur du vieillard. L'ombre de la vie sur celle du nourrisson. L'ombre de la licorne sur le lac...

Si c'était à refaire ?

On ne refait rien. On repeint. Tout reste derrière, toujours. Tout reste en arrière de nous, sous les couches du nourrisson, les couches de peinture sur le mur, tout reste attaché à nos pas.

On ne referait rien d'autre. On était là pour ça. Tout est parfait.

Alors, on peut marcher le pas léger. Flotter sur le bord des marécages. S'envoler dans les nuages du peintre. Rien n'y changera plus.

On a fait ce que l'on a pu. Ce que l'on a dû. Cela faisait partie du plan, de la grande structure du monde, de l'harmonie souveraine, absolue.

On se retrouve tous là, sur le quai, sortant de la brume de la vie avec notre valise de lumière à la main et l'on cherche Dieu et ses anges. On espère que là-bas tout sera différent. Qu'il n'y aura pas la petitesse des villages qui empêchent les feux et que les statues auront enfin le droit de dévoiler les secrets.

On vit dans l'espoir, toujours. Il faut l'espoir pour la vie. Il faut l'attente dans les gares.

Il faut des valises et des lumières à emballer. Des billets de train à acheter. Des rêves...

Rêve de partir. D'aimer. De voyages de cœurs et de lumières enchevêtrés. De gares dans la nuit et de réverbères étincelants.

Rêve de départ. La voix dans le haut-parleur. C'est l'heure ! La bonne heure du bonheur.

Leurre sur la vie. Leurrer l'âme. Lui faire croire que le paradis est ici, qu'il entre en gare. Que tout est à refaire.

Mais on ne refait rien ! On repeint.

Un autre rêve, un autre nuage. Un ticket pour le prochain voyage. Une fumée sort de la

brume. Une locomotive brillante se découpe des ténèbres, enfin ! Enfin le feu ! Enfin la chaleur de l'acier sur la gravelle, les rails lustrés sous les pluies de larmes des voyageurs. Enfin les valises qui se soulèvent de terre. Enfin les bruits de mouvements sur le quai. On part !

Et si c'était à refaire ?

Peut-être que l'on rêverait un peu moins. Peut-être que l'on n'attendrait plus dans les gares. Peut-être que l'on ne peindrait pas des nuages.

Mais voilà...

Nous ne pouvons rien refaire. Nous sommes dans nos sillons profonds, creusés à même nos âmes. Rien ne se peut changer.

Agnès a compris cela en contemplant le mutisme des statues.

On a beau écouter ; encore faut-il être prêt à entendre.

Lorsque le grand silence arrive, c'est que c'est le moment pour le faire.

Il faut entendre la vérité dans le chant des arbres. Dans les flots déchaînés de la mer. Dans le regard des peintres de nuages.

Il faut être prêt à entendre.

Tout est bien là, mais pas comme on croyait. L'amour, les fleurs, les licornes et les anges, tout est là ! Le feu aussi dans les miroirs. Tout ! Mais tout se cache dans la pénombre des gares,

dans les valises des voyageurs, dans la fumée des locomotives. Tout est à l'abri des oreilles indiscrètes. Les mots éternels et les murmures d'anges. Les soupirs des statues et les chants de licornes.

Lorsque le grand silence arrive, il faut être prêt à entendre.

Rien ne vient pour rien.

C'est Dieu qui nous tape sur l'épaule. Qui dit :
« Attends ! Et moi ? »

C'est le vent, messager de l'éternité, qui souffle ses légendes.

C'est l'âme qui ouvre son courrier.

C'est le cœur qui perd ses eaux.

C'est l'être qui devient être.

Alors, Agnès écoute. Elle écoute de tout son cœur. Elle cherche dans le silence, désespérément, le bruit de son existence, le bruit des pas de Dieu dans son jardin.

Mais elle n'entend rien. Rien que le clapotis de l'eau dans la fontaine, comme autrefois, l'eau de la fontaine de l'orphelinat. Rien de plus.

Il faudrait des haut-parleurs comme aux gares.

Des leurres.

Elle peint le bruit, elle peint l'espoir. Elle peint le rien et sa myriade de couleurs, de chaleur, de tendre chaleur ; des grandes tables dressées sous les arbres. Des bouteilles de liqueurs douces, des fruits et des mets fins. Des lits de satin, des

tapis de Perse et des tentures lourdes. Des chats gracieux couchés sur des meubles précieux taillés dans les meilleurs acajous et les archers du roi qui jouent les plus belles mélodies qui furent composées.

Elle signe au bas. Elle vend. Elle vit.

Elle peint le bruit. Elle peint l'espoir. Un chemin de terre et des pas lourds de chagrin qui s'en vont vers les dunes. L'attente dans la gare. Une valise ouverte sur le bord d'un ruisseau. Deux mains enlacées et des couleurs pas encore sèches. Deux mains de peintre...

Elle ne signe pas. Elle ne vit plus.

C'est l'heure du grand silence dans la vie d'Agnès.

Un ange passe.

Elle aura bien versé toutes les larmes de son existence. Elle qui était pourtant si forte autrefois, qui savait bien lutter contre ces ennemies sournoises. Qu'importe ! Elle n'en aura plus besoin après. Après, s'en vient le prince en licorne.

Après, tout ira bien.

Après, Dieu s'en chargera.

Après tout, c'est lui qui a mis l'espoir dans les gares, non ?

Les cloches sonnent le grand silence, l'heure de fermer les cieux. L'heure d'ouvrir le cœur, le

disséquer sur un rocher, le piller, le défaire sur un lit de genêts. Le tailler sur le tranchant du monde, le confondre, le blâmer, le mélanger au reste, le refaire. Le refaire et le taire et le jeter aux fauves. Le jeter en pâture aux ombres des marais, au silence des nuages... Au silence des nuages.

Les cloches sonnent... Bientôt, sur le banc, le genou douloureux, attendri, bleu comme l'âme tremblera un peu. Les mots sur la soutane, la voix sur l'autel, les calices qui glissent et tintent et qu'il faut boire jusqu'à la lie, la vie des fidèles et celle des infidèles aussi. Surtout.

C'est l'heure de tout se dire, de se parler en face, dans le miroir. Regarder, par les vitraux de la conscience, le dedans de la cathédrale. Écouter le sermon et demander pardon. Rentrer en soi, dans le soi de l'éternel, le soi précieux condamné sur l'autel, sacrifié à la vie, à la terre, à l'amour. Le soi capricieux qui voulait voir le monde et qui voulait aimer et mourir.

Le soi perdu dans les chemins de clefs, dans les mots des livres, perdu dans les couleurs des tableaux d'Agnès. Le soi étendu sous les dômes ébréchés des pavillons de l'Acropole.

Saura-t-elle ?

Non ! Elle n'entre pas. C'est trop sombre, et déjà le vent s'est levé. Il y a trop de nuages. Il y a cette brèche dans le mur de l'orphelinat d'où s'envolent des milliers de lucioles scintillantes.

Des milliers de rêves. Des milliers d'anges. C'est là qu'elle est. Là qu'elle va. Là qu'elle est née et qu'elle va mourir. Qu'importe le monde et ses sermons ! Qu'importe les genoux sur les bancs de cathédrale ! Le sien ne plie que devant l'éternel et l'éternel est accroché dans ses pinceaux en bandoulière. L'éternel lui brûle le cœur à chaque souffle de son âme. Elle ne veut rien changer et puis, elle n'en a pas la force.

Et puis, elle n'en a pas le cœur.

Elle a peur.

Il y a des lueurs dans le miroir. Des ombres noires qui glissent et se faufilent entre les reflets. Des clowns tristes, des pantins de pacotille, des fantômes gantés avec des chapeaux de paille. Des anges déchus, des diabolins malins qui ricanent et dansent. Des poupées de porcelaine brisées et sans regard.

Ils jouent avec ses cheveux, s'accrochent à ses épaules, soufflent dans son cou des rumeurs fétides et bribes de la folie !

Sombrer à leurs avances semble parfois si tentant...

Se laisser glisser contre eux. Entrer dans leur danse. Entrer dans le miroir. Prendre ces petites mains qui se tendent et les laisser l'emporter.

Il lui arrive parfois de vaciller. Elle s'éveille alors en hurlant.

Elle marche à l'ombre de sa vie.

À l'ombre de son ombre.

Il ne reste rien de jadis, rien de demain. Rien du tout. C'est comme si tout s'était arrêté là.

Charles danse. Il danse à l'opéra comme il l'a toujours fait et comme il le fera toujours, et son père lit son journal. Agnès peint et tout continue comme si rien ne s'était passé.

Comme si Agnès était encore Agnès.

Un jour, les gens se quittent et personne autour ne s'en rend compte. Ils ne sont plus dans eux, plus derrière leur regard, plus dans leur cœur. Ils ne portent plus leurs peines, leurs douleurs, leurs espoirs. Ils sont partis d'eux. Ils se sont quittés comme ça.

Parfois, c'est la folie qui est venue les chercher. Parfois encore, c'est l'attente, l'ombre de la mort, la désespérance ou la résignation. Parfois encore, c'est le grand silence.

Le père de Charles l'a bien connu, le grand silence. Il n'a jamais réussi à s'en sortir, d'ailleurs. Il est dedans depuis longtemps et c'est très bien comme ça.

Il ne dira plus à son fils tout le bien qu'il pense de son métier de danseur.

Il ne dira plus à Agnès tout ce qu'il ne pense plus...

Il se regarde vieillir dans le miroir du silence. Il se regarde mourir dans celui de l'absence. Il se regarde partir de ce qui reste de lui.

Après tout, le plus sûr moyen de ne manquer

de rien est encore de se contenter de tout.

Et tout contente le père de Charles.

Un fauteuil et son journal pour attendre la mort et il est content.

Quand un éclair d'envie s'allume dans son œil, il le ferme aussitôt. Il cligne deux ou trois petits coups et hop ! Ça disparaît. Au plus, une petite larme vient emporter et laver le tout et c'est à nouveau comme avant : glacé. Vide. Silencieux et parfait.

Clin d'œil au diable.

On ne tente point celui qui ne veut rien !

Pas de feu dans le néant. Pas de poussière à brûler, pas de reflet d'anges, de passions ardentes, pas de souffle de Dieu, d'étreintes de miroirs. Pas de cœurs de cristal ni de baisers embrasés, rien ! Que le silence du silence, là où même l'écho ne se risque plus.

Un espace entre Dieu et le diable où l'on n'a pas encore trouvé de faille. Où les licornes viennent boire à la nuit tombée avant de repartir vers les grandes contrées éphémères.

Un espace entre le feu et le miroir où les âmes meurtries vont en cure pour se refaire le cœur.

Le père de Charles meurt. Il meurt jour après jour comme nous le faisons tous, mais à la différence près que lui se tait pour mieux entendre le bruit des pas de la mort lorsqu'elle arrivera dans le grand escalier. Il n'aime pas les surprises. Pas depuis l'histoire...

Il meurt dans sa chaise longue, sous le pommier. Il aura eu sa tombe de son vivant et celle de sa mort. Un journal, un linceul, qu'importe ! Il ne lit pas de toute façon.

Pourtant jadis, il lisait beaucoup. Les livres avec les images et puis les autres. Les gros. Ceux qui sont pleins de rêves d'adultes. Ceux qui volent au-dessus des lits des enfants toutes les nuits et les promettent aux plus grandes destinées...

Le père de Charles voulait être autre chose que le père de Charles, c'est pour cela qu'il a fait le séminaire. Il voulait être curé.

Comme le père d'Agnès, finalement. Un marin à sa façon : l'un va au Père et l'autre à la mer.

Oui... Le père de Charles a lu bien des livres. Mais l'amour a eu raison de lui et il est retombé dans les profondeurs de ses lectures.

Des mots sur les lèvres de la belle... Des mots plus forts que tout. Des mots qui allument le cœur et tout y reste. On arrache les pages pour s'en faire des draps. On déchire la couverture pour s'en faire un mur et voilà que le mal est fait. Voilà que tout est fini. On a tracé la route devant et celle derrière aussi. On devient le père de Charles. Le mari d'Agnès et plus tard l'amant, celui par qui le scandale arrive.

Le père de Charles a sept ans. Il est recroquevillé dans son fauteuil et se tait. Il attend

que maman pardonne la bêtise. Que maman lui apporte un gâteau et un baiser. Il attend de devenir grand. Grand, il ne fera plus de bêtises, il saura comment bien vivre et maman verra comme il est intelligent, comme il est brillant. Et alors, maman l'aimera plus qu'elle aime papa.

Après tout, il faut bien faire des bêtises si l'on veut se faire pardonner.

Il est si doux de se faire pardonner.

Être pardonné, n'est-ce point là la plus grande preuve d'amour qui soit ?

Pardonner est si difficile !

Il ne suffit pas de savoir bien aimer pour savoir bien pardonner. Pour bien pardonner, il faut savoir bien s'aimer soi-même.

Aimer est si difficile !

Alors, le père de Charles a pardonné à Agnès. Elle n'a jamais bien su aimer. Elle n'a jamais bien su pardonner. La bêtise est restée là, dans l'entrée de la maison, comme une statue de chat en majolique. On fait un détour quand on rentre. Un autre quand on sort.

Et Charles danse.

Il danse sur la tombe de son petit frère.

Il oublie l'inoubliable sur la scène du grand opéra et son père ne le regarde pas faire.

Lorsque le grand silence arrive, il faut être prêt à entendre.

Tous les mots qu'on n'a pas dits. Tous les

gestes, les rêves, les soupirs qu'on a éteints. Il faut être prêt à tout sortir, tout mettre sur la table.

C'est une seconde chance de devenir adulte.

Une seconde chance d'avoir onze ans. Après, tout est fini. Après, c'est l'hiver qui tombe sur le salon. Tout se transforme en glace, tout se fige : les expressions sur les visages, les ombres sur le mur, les plis des rideaux et des âmes.

Après, c'est trop tard.

Mais Agnès soupire. Elle ne sait pas si elle veut vraiment éviter cela. Elle hésite tellement...

Après tout, à dix ans, tout devient dangereux. Les morts font mal, les adieux déchirent, les amours brûlent les cœurs. À onze ans, il faut être fort, cesser de pleurer et répondre à la fameuse question : qu'est-ce que tu veux faire plus tard ?

À onze ans, il faut vivre.

La vie lui a toujours fait si peur !

Les flots de la mer, les tourbillons de la rivière, le vol des lucioles et celui des âmes sur l'autel des cathédrales. Le froissement des tissus de soutane dans l'allée du couvent, les mots des morts sur le marbre éteint et ces étoiles filantes accrochées aux pinceaux du peintre de nuages. Non ! Elle ne saura pas. Elle a bien trop peur de perdre le silence du vent, le bruit des pas de son père aux abords de l'orphelinat, le doux chuchotement du néant près du lac où

vont boire les licornes. Elle veut avoir dix ans encore, toujours, jusqu'au bout. Dix ans et le chagrin éphémère autant que la clarté de l'aube, que la rosée sur les fleurs avant que le soleil ne paraisse. Dix ans et la légèreté des nuages sur les champs de labours et les boulevards gelés. Dix ans et la gravité des cœurs et des flèches dans les cahiers secrets.

— Va faire un beau dessin pour ton papa ! a dit la voix.

Agnès peint. Elle peint pour lui, pour sa mère aussi, même si elle n'est plus là. Elle enterre ensuite son œuvre.

— Il y a des petites souris qui viennent la nuit et emportent les messages pour ceux qui sont au ciel, disait la voix. Enterre ton dessin au pied du grand chêne et cette nuit, elles viendront le chercher.

Si c'était à refaire...

Si c'était à refaire...

Elle aurait peut-être aimé ne pas venir.

Elle regarde le ciel bien souvent et se demande si ce n'est pas ça, la solution : entrer dans sa toile. Entrer dans les nuages de son peintre. Entrer dans le cœur de son Dieu.

Elle regarde derrière elle et ne voit rien. Ses pas sur le sable ne laissent pas d'empreintes.

L'essentiel, elle le sait, elle ne l'a jamais vu. Là-haut, peut-être...

Mais Agnès a dix ans et à dix ans, on ne peut pas partir. Demain, il y aura une biche qui traversera le jardin, un oiseau blessé sur le bord de la rivière, un trésor à enterrer près du grand chêne ou une étoile filante dans le tableau de son peintre. Elle doit attendre...

Si c'était à refaire, elle referait tout parce qu'au fond, elle a tout aimé. Même les ténèbres profondes dans le miroir, même les tempêtes de silence et celles des amours défaites. Tout était bon à prendre, car tout l'emmenait ici : à ce rendez-vous avec elle.

Elle sait aujourd'hui qu'il faut allumer une chandelle devant la fenêtre de ses yeux et attendre. Qu'il viendra bien un soir où un promeneur solitaire frappera aux carreaux.

— Pardon de vous déranger dans votre grand silence, Madame, mais je crains de m'être égaré. Il fait sombre dans ma vie, trop sombre pour que je puisse m'y retrouver. J'ai besoin d'un moment de répit, d'un peu d'eau et de pain et demain, je m'en irai.

— Entrez, je vous en prie. Je vous attendais.

La vie, c'est ça, finalement. C'est l'attente. L'espoir que demain l'on frappe aux carreaux. L'espoir que le bonheur, l'amour, ou Dieu sait quoi encore, attiré par la flamme de la chandelle à nos yeux, ne s'approche et ne se brûle les ailes. L'attente de l'autre qui vient pour nous. L'attente de l'autre en nous. L'attente de la mère

qui revient de son absence, l'attente du père et du fils enterrés sous le grand chêne. L'attente que les mots sortent des toiles, les mots en papier dont on a besoin pour sécher nos cœurs larmoyants.

La vie n'est finalement que l'attente de la victoire sur le mal.

Alors, l'espoir est tout. L'espoir fait tout. L'espoir, c'est la petite flamme dans la fenêtre qui attire les passants perdus. L'espoir peint les toiles. L'espoir fait le monde, le bien et le mal. L'espoir tue, révolte les peuples et fait les héros. L'espoir fait l'amour, la haine, le rire. Il fait les enfants, les morts dans les cimetières et les autres. L'espoir fait Dieu.

Perdus parmi les perdus, on cherche. On cherche dans les contraires puisqu'il y a un contraire à tout, un soleil aux ténèbres les pires, un ciel à l'enfer le plus pur, une ombre à la lumière du midi, un espoir au désespoir, un peu d'herbe sur les tombes, un frère qui danse pour l'autre qui ne danse plus.

Agnès cherche parmi le silence de son cœur. Elle cherche l'espoir, elle cherche la vie. Elle cherche son rôle dans le grand scénario de sa naissance. Elle cherche ses dix ans parmi la foule de coupables qui déambulent dans son jardin. Elle cherche un monde pour y poser ses pinces. Un monde pour y aimer le peintre de nuages. Un monde pour l'y détester.

Et elle ne trouve pas. Voilà tout son drame. Elle ne trouve plus rien à trouver. Plus rien à peindre. Plus rien à comprendre. Plus de contraires non plus.

On lui parle du présent, de la fin des recherches, de son âge. On lui dit que le bonheur n'est pas derrière la fenêtre, qu'il faut le dessiner soi-même, que c'est un fauteuil plein et un journal qu'on ne lit pas. Que rien d'autre ne viendra jamais.

Elle s'endort.

Elle meurt un peu.

Elle vit aussi, parfois.

Rien ne viendra jamais ? Même pas la licorne près du lac ? Même pas le père à l'orphelinat ? Tout est ridicule, alors ! Dieu a menti ; il ne lui paiera pas ce qui lui est dû ?

Ce qui devait arriver est arrivé. Agnès a brisé ses pinceaux. Elle ne voit plus rien dans les branches, plus rien dans le ciel, plus rien dans l'horizon.

La mer n'est plus que la mer, pas le flux de la vie. Pas les bourrasques du cœur, le déchaînement de l'âme.

Le ciel n'est plus que le ciel. Pas le palais d'or des anges ni l'océan de Dieu.

L'horizon n'est plus que l'horizon. Pas la ligne entre aimer et toujours, pas le fil entre elle et le peintre, pas la ligne de vie tracée par les statues

des cathédrales.

Plus rien n'est rien. Elle a perdu la vue. Perdu la vie au pied du grand chêne. Perdu la couleur des choses et le noir d'hirondelle avec le petit cœur tout blanc.

— Tu ne peins plus ? lui a demandé le père de Charles.

— Il fait trop sombre..., a répondu Agnès sans le regarder.

Il s'est bien douté que quelque chose n'allait pas, mais il n'a rien dit. Il a fait comme d'habitude, car d'habitude, son silence avait réussi là où ses paroles avaient échoué. D'habitude, tout se passait tout seul. Les douleurs, les rancoeurs, les regrets finissaient en regards que l'on baisse et c'était bien ainsi.

Agnès a cessé de peindre et Charles a cessé de danser. Tout s'est arrêté ce jour, car à un moment, il faut bien que cela s'arrête.

Il y a eu un accident sur la route, en ville. Agnès a pris le journal sur le fauteuil. C'est Silas ! Il n'a eu aucune chance. La route était glissante sous trop de larmes. Le camion venait en sens inverse et ne l'a pas vu... Il ne pouvait pas le voir. Dieu l'avait caché derrière lui.

Agnès baisse les yeux. Elle aurait dû être l'accident de Silas ; un motel en bord de mer... Du vent dans les rideaux, du rideau bon marché que l'on ne ferme pas, dans la hâte. Et puis, il

n'y a jamais de vis-à-vis aux motels. Que la mer et la passion. Que le ciel qui reste bleu malgré le mal, malgré les alliances qui tournent sur les doigts fébriles.

Agnès aurait dû être sa nouvelle vie. Son escapade. Sa récréation.

Agnès aurait dû être sa blessure. Sa folie et cette part du ciel que Dieu lui avait cachée.

Charles parle. Il est venu annoncer ses onze ans, le rebord de son grand silence.

— Je pars en Afrique. Une mission humanitaire. Je dois faire quelque chose pour le monde et danser n'est rien. Je ne veux pas mourir comme ça. Vous comprenez, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

Les gens partent souvent sans vraiment le savoir.

Les départs et les arrivées se mélangent et l'on ne sait plus trop qui est là et qui ne l'est pas. Il faudrait écouter la voix dans le haut-parleur, mais il y a déjà trop de bruit autour...

Dans l'absence, il y a tant de frontières et à dix ans, il est bien difficile de comprendre cela. Quel que soit l'âge, d'ailleurs.

Avec ou sans l'adieu, le mal est lourd. Il s'infiltre partout dans les interstices de l'existence. Surtout de la nuit. Il est pernicieux, âpre, acerbe. Il esquinte tout ce qu'il touche. C'est un peintre à sa manière ; il repeint tout

en brumeux. Tout en glauque. Tout en poisseux.
Même le dedans de l'âme.

Agnès n'ira pas au cimetière puisqu'elle n'est
pas allée au motel. On pourrait la voir.

Elle n'emmènera pas Charles à l'aéroport
puisque'elle est sortie de l'hôpital sans sa mère.
On pourrait la voir.

IX

Charles cherche en Afrique les yeux de son père. Il les a perdus autrefois, quelque part en quittant son berceau sur la pointe des pieds.

Et Agnès cherche les couleurs...

Agnès cherche à se libérer des liens qui l'attachent au peintre de nuages et des remords qui la lient à la mort de Silas. Elle cherche la liberté.

Tant de liens nous retiennent dans les ports et nous empêchent de bien partir. De bien voyager.

Il faudrait pouvoir s'envoler par-dessus les ruines, les écueils, les fautes. Voler par-dessus le ciel et ne plus se retourner. S'en aller au-delà de la conscience, au-delà de l'éternel comme le fait si bien la mer qui efface, sur les dunes, les pas de l'homme.

Il faudrait pouvoir vivre aujourd'hui. Vivre cette seconde-là comme si elle nous voyait naître comme le fit si bien sa mère qui emportait sa vie par-delà celle de son enfant.

Il faudrait pouvoir peindre l'horizon avec du noir d'hirondelle et faire un cœur tout blanc, un

soleil au loin qui ne fait pas de reflets, pas de rayons sur les nuages, pas d'ombre à rien d'en bas.

Il faudrait pouvoir tout repeindre, tout reprendre, tout espérer encore, comme si tout se pouvait. Comme si tout restait à faire ; des couleurs éternelles comme sur les toiles. Des nuages de peintre et des cœurs de soleil qui s'embrasent. Des licornes qui ont bu et des princes qui savent comment écrire aux morts couchés sous le grand chêne.

Il faudrait pouvoir entendre le souffle du vent sans chercher d'où il vient ni ce qu'il apporte avec lui. Pouvoir lui donner notre âme et mêler à son souffle, notre souffle de pauvre humain. D'être simple. Prisonnier.

Il faudrait pouvoir voir Dieu, l'entendre dire que tout est bien, que tout est ainsi pour le meilleur. Même le pire. Que tout va bien ainsi.

Mais voilà... Dans le doute, on ne vit qu'à moitié. On vit pour demain, pour hier, pour lui ou pour l'autre. Pour celui qui est parti sans un adieu, pour celui qui a laissé une lettre, pour celui qui a laissé un baiser et pour ceux-là aussi dont plus rien ne subsiste. Même pas un souvenir tangible, même pas une médaille dans une boîte. Même pas une empreinte de pas près de l'église, là-haut sur la butte.

On vit pour leur sourire, leur espoir, le bruit de leur pas sur le chemin qui mène à l'orphelinat.

Pour un mot que l'on a reçu il y a fort longtemps sur le seuil d'une porte et pour ceux qui se sont étouffés dans nos gorges.

On vit pour le ciel et pour l'amour des statues dans les cathédrales. Pour le souffle des spectres sur les jardins tranquilles et celui de notre âme qui se retient de hurler sa douleur.

On vit pour vivre la vie jusqu'à la lie comme faire se doit.

Longeaient les murs du couvent, les longues robes de bure des religieuses... Les cordons épais autour se balançaient, sonnaient à l'airain l'angélus précieux. La finitude. L'accomplissement du feu. Les mains sur les mains avec Dieu enfermé dans le milieu. Le silence, l'éternel silence des robes le long du mur. Là où les murmures des statues se mélangent aux doux cantiques des anges. Là où l'instant peut être présent dans tout. Là où tout prend sa place. Là où tout est encore entier. Là où l'amour des hommes et la course des étoiles ne sont pas encore entrés. Un jardin du ciel sur la terre où l'on regarde pousser le bien.

Mais autour, autour il y a la vie, et la vie comme la mer roule le long des jambes, l'écume monte à la bouche, la tête glisse et le sable se dérobe. On s'enfonce spontanément, profondément dans le fond, on exulte, on ébat nos bras autour des flots capricieux, on râle, on faillit se noyer parfois même et c'est là... L'ivresse des profondeurs,

déjà ! On voit Neptune et ses sirènes. Des anges, des fées, des licornes et des princes... le mal et puis le bien. Ce n'est rien de plus. Un petit voyage au bout de Dieu et du diable.

— Vis, Agnès ! Vis ! Tout ce qu'on t'a dit était faux... d'ailleurs que t'a-t-on dit ? À peine rien, quelques murmures inintelligibles, quelques bredouillements, rien ! Rien ! Le bois des bancs craquait, tu ne te souviens pas bien des mots... Au reste, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, bien ou mal ? Regarde le monde, Agnès ! Regarde le monde ! Regarde le monde !

Mais Agnès, justement, ne le voit plus. Elle aimerait pouvoir encore regarder par-dessus le mur. Pouvoir rire de la folie des roses qui poussent hirsutes chez les voisins. Pouvoir s'offusquer de l'effronterie des grands chênes qui se colorent à l'automne. Mais elle ne voit plus rien. Elle n'a plus de couleur pour ses pinceaux brisés. Plus d'automnes à sa vie. Plus de feu pour son âme. Plus de noir d'hirondelle pour les nuages du peintre. Plus que la toile blanche et le petit cœur tout blanc qui a disparu quelque part au milieu...

Oh ! Bien sûr, ce n'est pas grave. Ce n'est rien par rapport à tout ce sang que les hommes déversent dans les coins sombres des boulevards.

Ce n'est rien qu'un fétu de paille dans son œil, une aiguille dans la meule du temps, un instant dans l'éternité.

Et puis, l'humanité ne manque pas de ce qui n'existe pas. C'est là toute la grande liberté de l'art. Tout ce qui fait son charme. Il peut aussi bien ne jamais venir que nul n'en souffrira.

Les toiles d'Agnès, si elle ne les peint pas, ne manqueront à personne hormis peut-être à Dieu, et encore... Il les fera faire par un autre peintre.

Agnès donc ne se sent plus obligée.

Que faire alors de tout ce temps ?

Juste attendre dans le port ?

Non ! Il doit y avoir autre chose.

Elle avait regardé Charles partir sur la pointe des pieds et son père qui avait baissé les yeux. Son père qui s'était détourné pour pleurer.

Elle avait entendu le frôlement des soutanes le long du mur ; le grand silence qui s'étend encore. La lourdeur des allées des églises après la messe. Le portail grince et puis claque. Le fils avait disparu au bout de la rue. Un dernier signe de la main... La petite main du nourrisson sur le sein de la mère et celle que l'on croquera sur le corps du mort.

C'est ainsi qu'on les perd.

Lorsque l'enfant part, nul ne sait s'il reviendra jamais. D'ailleurs... Reviennent-ils jamais ?

Les bouteilles que la mer rejette au sortir des tempêtes n'ont bien souvent d'intact que le

message qu'elles contiennent, et encore...

Ils auraient pu lui dire que danser menait à Dieu. Que le ciel ne faisait pas de différence sur la façon de le bien servir. Ils auraient pu le garder s'il avait fallu. Ils ne l'ont pas fait.

Et puis, Charles n'entend pas bien de toute façon. Il n'a jamais bien entendu. Ce n'est pas qu'il soit sourd, mais il a trop de musique dans la tête. Trop de chants et de mélodies qui l'emportent. Les mots n'ont pour lui que bien peu de portée. Les mots ne se dansent pas.

D'ailleurs, il ne s'en sert que très rarement.

Avec Agnès, c'était facile parce qu'elle ne lui en demandait pas. Ils restaient là, ensemble, et cela leur suffisait. Dans un regard, un sourire, tout était dit.

Cela d'ailleurs insupportait grandement le père de Charles quand, arrivant dans la pièce où ils se trouvaient, il recevait deux regards tranquilles. Deux regards qui retournaient aussitôt à leur commun néant dans lequel il n'avait jamais de place.

Il lui semblait entrer sous un kiosque de cristal évanescant dans lequel dansaient des myriades de lucioles fantomatiques et lui, l'intrus, perdait aussitôt toute contenance. Il était aussitôt vidé de toute sa sève de père.

Sa femme et son fils avaient cette tranquillité froissée des artistes. Cette lueur au fond du cœur qui les anéantissait. Qui les éloignait de toute la

vie terrestre qu'on lisait dans le journal.

— Pauvres d'eux ! se disait-il souvent. Comme cela doit faire mal de toujours courir après le vent. Comme cela doit être douloureux d'ouvrir des fenêtres sur le vague de l'horizon sans ne jamais en voir la ligne, sans ne jamais en voir le fond. Comme cela doit être dur de se lever un jour sans ne plus jamais pouvoir se coucher. Ne plus jamais trouver le sommeil de l'être, la plénitude du silence, le bonheur de l'air simple sur le jardin. Toujours chercher le feu, le noir d'hirondelle, le petit pas sur la pointe du pied, le bout de soi. Le bout du ciel. Comme cela doit être épuisant de toujours chercher Dieu !

Le père de Charles ne cherchait plus rien et, heureux homme, il l'avait trouvé depuis peu. Il était heureux selon ce qu'il est possible d'être heureux lorsque l'on a cessé de chercher. Heureux selon que le bonheur est vide de sens à qui sait en bien user, à qui sait le bien vivre. Lui, il savait. Après « l'histoire », il avait trouvé.

Il avait vu qu'au bout de l'amour, il n'y avait que la douleur. Qu'au bout du cœur, il n'y avait que la brûlure. Qu'au bout du ciel, il n'y avait que le ciel encore et son silence. Son grand silence !

Pas de jardin d'Éden, pas d'oasis, pas de coupole d'or. Tout n'était que mirage pour que l'homme avance bien. Pour que l'homme mène bien sa vie d'homme. C'est là qu'il avait trouvé son bonheur. Il n'avait eu qu'à se pencher pour

le ramasser.

À trop chercher loin, il arrive d'aventure que le regard se perde sur les hauteurs et alors, le bonheur passe inaperçu, parfois même, on le foule aux pieds.

Heureusement, le père de Charles avait, dans un instant d'inattention, baissé les yeux.

Bien sûr, on l'avait traité de lâche, mais qu'importait alors ?

Il est quelquefois bien courageux d'être lâche.

Une carte de l'Afrique. Le danseur danse sur les étoiles. Danse dans les marécages éteints et jette son élan aux méandres des savanes. Il découvre qu'il n'a jamais dansé. Il l'écrit à son père.

— Non, je n'ai jamais dansé ! J'ai tournoyé sur le cristal évanescent des kiosques à musique. Sur le dessus d'une boîte à musique. Sur le cœur d'Agnès. Mais je n'ai jamais dansé. Je voulais te le dire. Il ne faut pas toujours écouter la musique.

Et dire que Silas dort sous le grand chêne !

Quelqu'un aurait dû lui dire.

Un lit de fortune sur le bord d'un chemin... Pas de draps de satin ni de mains qui caressent. Tout s'en va, s'en retourne à la terre. La passion, le désir, le frisson et la vue sur la mer. Les rideaux bon marché que l'on ne ferme qu'à moitié et la hâte. La hâte aussi disparaît en définitive.

Silas est parti sans elle. Sans son regard

imprimé dans le devant de l'âme. Sans le son de sa voix qui murmure sur sa peau. Sans sa peau parfumée sous la paume de sa main. Sans sa main...

Il est parti comme ça, sans étreinte, sans retard, sans signe de la main.

Agnès est allée au cimetière lui porter un baiser dans une bouffée du vent de l'aube.

Le seul qu'il aura jamais eu d'elle.

Le meilleur.

Il y avait des hirondelles tout autour qui jouaient avec leur toute nouvelle vie. Essayant leurs ailes, leurs chants, leur lumière... Ignoraient-elles ?

Il y avait des anges assis sur l'albâtre des épitaphes. Ils riaient des passants et les pointaient du doigt. Ignoraient-ils ?

Rien de plus qu'un cheveu qui tombe, qu'un pétale de rose qui s'embroche à l'épine, qu'un cil qui se perd au fond d'un regard... Juste une vie sur six milliards.

Une goutte d'eau dans l'océan.

Vu des nuages, c'est bien peu de chose ; invisible dans son individualité, mais contribuant cependant à la magnificence du tout. Se mouvant avec le flot afin que celui-ci fasse son travail de flot et emporte bien les navires et les bouteilles.

Vu des nuages, tout n'est qu'infinitude, continuité du bleu perpétuel. Reflet de ciel et de gouttes d'eau si bien confondus que l'on ne sait

plus qui donne sa couleur à qui. Il faudrait un peintre pour y voir et encore... Il pourrait bien s'y perdre.

Vu des nuages, l'immortalité évidente se perd dans ses abîmes et Dieu, le peintre, accroche sa toile sur l'albâtre des épitaphes.

Dieu accroche sa toile sur le visage de Silas.

La mort, comme la vie, n'est que leurre. Comme les pas sur le sable, comme le soleil sur les kiosques de cristal. Il faut mettre des noms sur les choses : des roses. Des baisers. Des morts.

Il faut des couleurs sur les toiles pour que l'être puisse bien distinguer. Séparer. Classifier. Il faut des dates sur l'albâtre des épitaphes. Des noms.

Chaque goutte de chaque océan au centre du monde. Unique devant Dieu. Avec son nom sur l'épitaphe.

Vu des nuages, qui y songerait ?

Ça doit être pour cela que le peintre de nuages peint des nuages. Il a compris. Il a choisi. Il ne voit qu'au-dessus, l'Unique qui possède un nom. Il ne veut que Lui. Ne croit rien du mirage d'en dessous.

Il doit Le chercher. L'attendre. Il n'a pas de feu pour Agnès.

Pas de feu pour elle.

X

Il est étrange de constater comment la mort peut attirer. Comment l'être est friand de son étalage. Comment il se précipite pour voir partir ceux qu'elle vient de frapper.

Le mourant fait sensation. On le scrute, on veut tout savoir, on guette sur son visage une trace de ce prochain départ. On a un peu hâte de voir ce qui va arriver. On est un peu fébrile. On en parle comme si l'on annonçait une grande nouvelle : « Il va mourir, vous savez ! » et l'on guette l'éclair dans la prunelle de l'interlocuteur.

Pourtant, combien d'entre les êtres croient vraiment qu'ils vont mourir un jour ? Mourir dans son terme total, dans tout ce qu'il veut dire, dans sa globalité ? Mourir complètement avec plus rien pour ressentir l'amour, plus rien pour être là, près de ceux que l'on aime ? Mourir prétendument à jamais ?

Au fond, on le sait tous : ça aussi, c'est un leurre. Croire à la mort serait ne pas croire en soi et ne pas croire en soi serait ne pas croire

en Dieu.

Mourir n'est qu'un mot, un synonyme de passer le seuil de la maison, traverser la frontière la plus au nord, aller danser sur la pointe des pieds en Afrique, effacer les pas pris dans le sable.

Tout revient toujours aussi sûrement que la mer sur les dunes. Aussi sûrement que la goutte d'eau prise à l'étrave du navire.

Personne ne meurt, c'est là la triste réalité. Agnès en est convaincue. C'est pour cela qu'elle voudrait réussir à trouver la lumière entre la toile et le mur. La couleur secrète de l'existence.

C'est cela qu'elle voudrait véritablement peindre : l'âme de la réalité, le mystère des choses, le secret enfermé dans la pierre, le cristal, le grand chêne du jardin. Tout le reste n'a plus de charme. Tout le reste n'est que supercherie, et elle ne trouve plus de couleur sur sa palette pour peindre cela ; au reste, en trouverait-elle qu'elle n'aurait plus le cœur de l'étaler.

Les grands peintres, eux, l'avaient certainement découvert. C'est pour cela que lorsqu'elle contemple leurs oeuvres, elle y voit l'invisible, le transcendant, le miraculeux. Elle y tremble, elle y pleure, elle y sombre. Tout est là, devant, sur la toile. Ils ont tout compris, tout trouvé.

Eux, sans doute, ont-ils pu mourir sans se

retourner. Ils sont allés s'étendre dans leurs toiles, paisibles, achevés, libérés.

Libérés.

Alors, c'est ça, la liberté ? se demande-t-elle.

Les mois coulent tels un peu d'eau dans le creux de sa main. Le ronronnement de la routine sur le coin du radiateur. Un peu de mouvement dans les tentures chères. La manifestation de la vie qui reste.

— Tu ne peins plus ? demande encore le père de Charles.

— Non... non.

Qu'aurait-elle bien pu répondre d'autre ? « Je pense encore à lui... je me mens à moi-même et je mens à Dieu aussi... »

Qu'aurait-elle bien pu répondre ?

Il y a, dans les mots que l'on donne aux autres, des abîmes insondables qui ne nous appartiennent pas. Des profondeurs insoupçonnées de larmes et de cris que l'on a noyés, autrefois. Des codes enchevêtrés, des clefs de cœur, des sources infinies d'eau claire d'orphelinat que seul l'amour peut parfois capter.

Il y a, dans les mots que l'on donne, des ombres entre la toile et le mur qui ne sortent qu'à la nuit tombée, dans le noir silence des regards. On les entend, dans le vague des soupirs, dans la dérive des sentiments, s'échouer sur les berges

de l'âme.

Là, parfois, l'autre frissonne. Il découvre tout dans le rien. Il ne découvre rien dans le tout et, sans trop savoir pourquoi, il est profondément heureux.

C'est l'amour tout entier qui frissonne.

Ce non aurait aussi bien pu être un oui qu'il aurait été en tout point semblable : une ligne de plus au bas du journal que l'on n'aura pas pu lire. Quand le cœur s'est éteint, on ne lit plus les mots de l'autre en bas, dans son journal.

Quand le cœur s'est éteint, l'âme s'endort et l'amour se retire.

C'est la grande marée de l'homme.

Elle se dit que le peintre de nuages aurait compris.

C'est ça, les artistes ; entre eux, ils se reconnaissent au rêve qu'ils ont d'affiché dans l'œil.

Agnès guette le surgissement dans le réel de l'immensité latente de l'existence spirituelle, l'avènement de la réalité parallèle, de la folie intemporelle dont seul un rai de lumière perce d'en travers de la brèche du mur.

S'en viendra alors de l'invisible, le tremblement de taire le seul mot du monde. La fin des hurlements du grand silence.

Oui, c'est ça, la vérité ultime ; personne ne meurt. D'ailleurs, au fond d'eux, les hommes le savent, le sentent. La vie est aussi infinie que

l'infini du ciel. Il n'y a pas de fin, tout tourne sur lui-même et se mord la queue. Tout continue éternellement.

Une autre toile, une autre teinte, un autre temps, un autre miroir et un autre feu... Un autre nom : rose ou étoile. Un autre peintre.

Un autre peintre.

Agnès ne sait plus si elle l'aime. Elle ne se souvient d'ailleurs pas d'avoir jamais réussi à aimer quelqu'un. Elle a ce sourire compatissant envers tout ce qui existe et un couteau dans l'autre main.

Agnès aime comme les enfants le soir de Noël. Comme les vieux le dimanche lorsqu'arrive la visite.

Elle aime comme la flamme qui s'attache à la peau, à l'essence, au miroir...

Elle aime comme le ciel qui offre son bleu à la mer sur les toiles des peintres de nuages. Elle aime comme elle aimait jadis les pas du père dans le chemin qui revient du port. Le souffle de la mère sur ses nuits sans berceau. Comme elle aimait jadis le rire de son fils quand sa voix n'avait pas encore mué.

Des bouts de ciel. Des éclats de temps. Des taches de peinture.

Rien après.

Il suffit que la nuit tombe, que la rosée s'empare du jardin, que le vent emporte quelques feuilles sur le calendrier et puis tout est éteint. Même les morts sous le chêne.

Parfois, elle se retourne dans le miroir. Elle y voit le regard du monde. Ses haussements

d'épaules...

Qui voudrait lui en vouloir ? Après tout, elle cherche ! Elle visite les châteaux dans les nuages dès que le soir se pose. Elle attend les papillons entre les gratte-ciels des grands boulevards et parfois même, sa main s'attarde sur le tranchant de l'épée de Durandal. Elle fait tout son possible. Elle guette, dans l'infini, le babillage des lucioles et le battement de son cœur dans son berceau.

Il faut se taire si souvent que l'on finit par ne plus savoir les mots. Sans doute est-ce là tout le drame de la vie... Les mots s'incrustent dans la chair comme des teignes. Il faut souvent bien des tisons brûlants pour pouvoir les retirer, les sortir de là, les libérer.

« Papa... Adieu et mourir. Mère. Fils. Pardonner. Je t'aime. Pardon... »

Ensuite, on les écrase.

Il ne faut pas laisser de trace.

On les écrase sous le poids de l'action. Sous le travail, l'urgence de vivre, d'oublier. Sous le verre de scotch, la bouchée de dessert, le fil du funambule tourné sur le cœur du clown.

Il faut faire vite.

Après le grand cri, vient le silence terrible. C'est le silence du père de Charles dans le jardin. Celui d'Agnès devant sa toile. Celui du peintre de nuages dans son absence. Celui de Charles au bout du monde.

Et dans les cahiers d'école, pourtant, les enfants connaissent tous les mots. Ils les ont

tous appris. Ils les ont répétés par cœur. Partir. Grandir. Mourir. C'est facile.

De la maternelle à l'hospice, on a bien essayé. On a tout bien écrit par cœur.

La nuit tombe.

Une autre nuit encore.

Une autre vie. Rose ou étoile. Agnès ou Anne. Qu'importe ! C'est la vie qui se mord la queue.

La nuit tombe et Agnès contemple le ciel. Il semble que le soleil ait bien du mal à quitter son habitacle temporaire. Il s'attarde sur la cime des grands arbres et se dore, se colore de rouge et de mauve, d'or et de miracle. Ce soir, même le ciel semble son complice. Ils jouent à se séduire comme si rien de mal n'était arrivé dessous. Ils brillent de tous leurs feux pour le monde. Pour les tombes et les berceaux d'albâtre et de bois tendre. Pour les silences des vivants et des autres. Pour les petits pas des danseurs étoiles et les étoiles dans les yeux d'Agnès.

Il pourrait alors bien arriver n'importe quoi, elle a senti le bonheur ce soir-là. Il est entré dans sa chair comme un spectre avide. Elle a tressailli.

Ce soir, elle a entrevu Dieu.

Ce soir, elle a su que tout était encore possible. Qu'il fallait continuer à chercher. Continuer à peindre les couleurs du ciel pour ceux qui ne les voient pas. Continuer à vivre pour ceux qui dorment sous les arbres.

— Aurions-nous plus aimé Charles s'il n'avait

pas fait ce qu'il a fait ? lui a demandé ce soir, le père de Charles.

Elle a posé ses yeux sur lui. Il était frêle, vide, froissé. L'on eut dit un vieillard l'espace d'un instant.

Il est toujours étrange de voir l'ombre qui se déforme au son de certaines questions.

Elle hésita à répondre. Après tout, ce n'est pas d'une réponse dont il avait besoin, mais d'un silence ou d'une claque. Elle opta pour le premier.

— Je me le suis toujours demandé, tu sais...
On ne peut pas savoir, dit-il encore.

Et comme elle baissait la tête, il reprit :

— Où allais-tu ?

— J'allais peindre.

— Mais il fait si sombre !

— Pas tant que cela, Henri. Pas tant que cela...

XI

Agnès a peint l'ombre de la licorne sur le lac... Il n'y a que des ombres ! Tout s'effrite sous le dôme ; les êtres se brisent comme des miroirs alors qu'on les croyait entièrement à nous. Ils sont aussi fragiles que des souffles de verre, des ombres sous les nuages. Agnès est seule, totalement seule, comme nous le sommes tous. Pas de famille, d'amis, d'amour, de fils et de père. Pas de licorne. Il n'y a rien que des boulevards de béton sans rien derrière les immeubles, sans rien au bout de la route. Un leurre, un décor de film, une peinture. Tout est là, dedans; derrière, c'est le néant.

Elle voudrait sauter dans la toile. Tout laisser derrière. Prouver qu'elle sait qu'il n'y a plus rien à attendre.

Elle marche sur la longue route déserte avec son baluchon sur le dos, la musique de son âme joue une chanson banale... Il faut continuer pour les autres. Pour ceux qui demandent toujours tout. Pour ceux qui ne peuvent rien pardonner jamais. Pour ceux qui croient que tout est là, que

tout est important. Que la vie ne saurait bouger sans eux. Sans leur accord. Pauvres fous ! Tout tombe. Tout finit par tomber un jour. Tout se mord la queue.

Elle marche le long de la route. C'est tout. Pas de sourires. Pas de larmes. Rien ne sert, finalement.

Ce matin, elle a vu le peintre de nuages sur ses toiles. Elle ne veut plus l'aimer. Elle marche juste sur la longue route. Elle ne veut plus croire aux autres. Ils ont réussi à la vider de la vie. À la vider de l'amour.

Elle tombe de haut, de là où elle les avait mis. Très haut sous le dôme et tout s'est brisé. Elle a juste tendu la main et ils se sont fracassés tout autour. Ils criaient :

— Fais ceci, Agnès ! Fais cela pour moi ! C'est normal, c'est ainsi ! Viens ! Pars ! Aime-moi ! Oublie-toi !

Il n'y en avait que pour eux et elle n'avait rien vu.

Lorsque l'on quitte le fauteuil de l'enfant, on ne se rend pas toujours compte que l'on n'a plus de place pour s'asseoir désormais.

On pense naïvement que tout est encore pareil.

Un matin, finalement, on se retrouve à peindre des ombres de licorne. Des éclats de dôme. Des soupirs sur les vitres.

Il fait gris. Il ne fera probablement plus jamais

beau chez elle. Elle a peur du soleil qui fait tout voir en couleur. Ensuite, tout fait si mal... Lorsqu'il se couche, tout est si sombre. L'œil rompu à la clarté n'y voit plus. N'emporte plus le corps sur le bon chemin... On se cogne aux mauvaises portes. On se blesse.

Elle ne sait plus où elle va. Elle ne sait plus où aller ailleurs qu'au bout du jardin. Elle a peur de ses rêves, peur qu'ils ne la trahissent encore. Peur qu'ils ne l'exhortent à faire et à faire encore des toiles dans le sombre du soir. Des toiles pour le silence.

Il est dur de vivre sans être aimé.

Il faut bien mille ans pour le comprendre. Mille ans à tourner autour du fauteuil dans lequel on n'entre plus. Mille ans à en rechercher un autre. Mille ans à rêver encore.

Le silence est habile. Il se déguise. Il leurre.

Les corps éperdus, sans soutien, se jettent les uns contre les autres. Hurlent, se bousculent, s'ébattent, se servent d'amour, se mirent dans l'autre, se donnent à eux-mêmes, se brisent et se déchirent.

Les corps éperdus s'arrachent tout de l'âme pour trouver, dessous, le cœur qui ne bat plus. Ils attendent dans les couloirs des hôpitaux, sur les civières, sous les cathédrales, sous les dômes brisés. Ils attendent le long des murs des couvents. Ils sombrent.

Ils peignent des ombres de licornes, donnent

la vie ou la mort. Ils essayent encore d'avoir un pouvoir. De laisser une trace.

De la tombe au berceau, les corps dans les écrins. Les corps dans la soie rouge de l'amour. Il faut bien une lueur entre le noir et le néant.

Mais pourquoi ?

Pourquoi, grand Dieu ?

Agnès regarde le père de Charles. Lui, il n'a jamais su vivre avec lui-même. Il est de ceux qui se perdent dans le bruit des autres pour ne pas s'entendre.

Il est tombé dans la vie et s'y est noyé directement. Il n'a même pas cherché à se débattre, sinon un peu dans son journal et encore...

Elle baisse les yeux. Il ne reste plus aucun mot pour lui faire comprendre. Il a déjà tout perdu et il le sait.

Elle peint. C'est tout ce qui lui reste, tout ce qui la relie au leurre. Elle a trop peur du néant. De la toile blanche. Elle veut rester dans le tableau, dans la couleur, elle peint jour et nuit. Elle cherche le bruit du silence, le bruit du néant. Le bruit de l'âme de Dieu.

À force de peindre, peut-être parviendra-t-elle à se leurrer elle-même, à perdre la raison, à se croire vraiment dans la peinture : un être de lumière, confus au milieu de la toile mauve, dans le sombre d'un nuage, juste au-dessus de

l'océan. Oui ! Juste au-dessus des vagues et des mains liées. Peut-être même un bout de cœur dans l'écrin rouge de l'amour. N'importe quoi finalement ! Une poussière sur la manche du promeneur suffira bien.

Juste être dans la toile.

Elle peint jusqu'à en être dégoûtée. Elle s'épuise. Se fane. La nuit tombe.

L'être a tant de rêves ! Ils deviennent son licou. L'attachent près du lac. Il ne peut rien faire librement.

Et puis, quelqu'un a peint le bonheur ! Ce devait être un fou, mais tout le monde l'a pris pour Dieu.

Il fallait bien quelque chose de grand pour créer le manque. C'est avec ça qu'on tient l'homme à la gorge. Sans cela, il aurait été trop libre, trop oisif.

On l'a emprisonné à l'extérieur pour qu'il n'y voie rien et on a mis la prison dedans.

Ainsi, il se croit libre. Il croit. Il crée. Il croît. Le voici, Dieu tout-puissant. Le voici fort. Il bâtit, il change le monde et puis, quand il a bien tout fini, on le lâche et, comme il est aussi fragile que du verre, il se brise sous le dôme et voit s'abattre sur lui l'ombre du grand silence du monde. L'ombre du grand chêne là-haut, sur la butte.

On peut juste prendre un rayon du soleil, un baiser sur le front, le frôlement de ses doigts sur le dessus de notre main. Un sourire. Un instant d'amour aussi fugace qu'un vol d'hirondelles.

C'est l'éternité qui fait le rêve qui fait le manque.

On peut juste prendre le goût du whisky sur le bout de verre brisé, le petit pas du fils dans le fond du jardin, le soupir sur le rebord du lit froissé du motel.

Pour le reste, il y a des pinceaux, de la peinture à l'huile et du silence.

Et pour ceux qui résistent, il y a les civières dans les couloirs des hôpitaux.

Alors, Agnès peint d'entre ses larmes.

Elle peint des siècles de souffrances, des siècles de civières, de batailles, de rêves sous les dômes que l'on achève à la pointe de l'épée. Elle peint le fou qui a peint le bonheur et son âme exsangue dans le fond d'un berceau. Elle peint l'orage qui la dévore encore au sortir de son lit et les anges misérables qui lui apportent des nuages de peinture.

Elle ne veut plus croire. Au reste, elle ne voit même plus son reflet dans le miroir. Des ténèbres l'entourent petit à petit, qu'elle tente de cacher en fermant un peu les yeux. Le père de Charles ne supporte pas tout ce qui est sombre. Enfant, déjà, il lui fallait de la lumière dans sa chambre, la nuit.

Agnès a peint la plus haute des falaises qu'elle ait jamais connue. Elle y a mis le vent et les goélands. Tout est parfait. Cette nuit, elle fera jouer la musique de son âme le plus fort qu'il soit possible et se mettra à courir et à courir et, sur le dernier cent mètres, elle se mettra à hurler de toutes les forces dont elle dispose encore et se jettera dans le vide.

Hop ! Dans les bras de Dieu ! Hop ! Fini, le jeu ! Fini, le leurre ! Fini ! Fini !

Voilà !

Agnès s'en va. Enfin... Dans sa toile.

Elle est encore morte un peu.

Un peu plus.

C'est pour ça que, parfois sur les photographies, on ne se reconnaît plus.

Qui est-il, celui-là qui reste ?

Un passant arrêté sur le boulevard, dans un aéroport, une urgence d'hôpital, un cimetière. Quelqu'un qui attend. Quelqu'un qui cherche. Qui s'est perdu...

Quelqu'un qui a réalisé qu'il était tout seul depuis trente ou quarante ans.

Mais Agnès se souvient qu'elle a dix ans et à dix ans, on ne peut pas partir. Demain, il y aura une biche qui traversera le jardin, un oiseau blessé sur le bord de la rivière, un trésor à enterrer près du grand chêne ou une étoile filante dans le tableau de son peintre. Elle doit attendre...

XII

L'amour, c'est comme Dieu ; chacun a le sien.
C'est pour cela qu'il y a tant de guerres.

On cherche l'autre désespérément, celui dans
l'œil de qui l'on croit un instant reconnaître la
même lueur. Le même besoin d'absolu.

Une étincelle suffit tellement qu'on le veut.
Un rayon de lune, un éclair, un reflet dans les
vitraux... Alors, toute la beauté de son cœur
s'éclaire. Brille comme de l'or. On le veut. On
va mourir s'il disparaît.

On l'aime.

Puis, le soir tombe et, à la lueur des chandelles,
on voit un inconnu.

Un autre amour, un autre Dieu. Rien de ce
qu'il avait promis dans la clarté.

Alors, on ne l'aime plus.

Alors, on est perdu. Seul au monde. On se
fâche contre nous, contre le sort. On ne sait plus
quoi attendre. On ne sait plus quoi espérer...

Agnès a peur de cela. Terriblement peur !

Avec les années passées là, à attendre dans
le jardin, elle a eu le temps de penser, le temps

d'écouter les messes basses des statues. Le temps de regarder faner ses espoirs au pied de la palissade.

Le feu des miroirs ne saurait s'allumer que dans l'absolu du cœur. Aucun rêve, si grand soit-il, n'y suffirait.

Le feu sur les peintures ne peut brûler de cathédrale.

N'est-il alors que le témoin d'un rêve ?

Est-ce une création de la mémoire collective ?

L'amour, c'est comme Dieu ; il faut y croire pour le voir.

Et encore... Il apparaît sur les toiles des peintres parfois. Il laisse un espoir dans le bleu du ciel. Il faut bien savoir regarder. Ensuite, il faut fermer les yeux pour ne plus en perdre la teinte exacte.

L'amour, c'est comme Dieu ; ça se tient dans une étincelle de l'âme, là où on ne le cherche pas. Là où il est si difficile de se glisser.

Alors, bien souvent, il faut que l'être accepte de mourir sans l'avoir trouvé, et ce n'est pas de gâté de cœur.

Agnès veut éviter cela à tout prix. Elle voudrait y croire, mais sans la douleur que crée le manque, sans le pourrissement de tout ce qui reste derrière, sans l'amer du présent. Elle voudrait espérer, mais l'espoir a ceci de pernicieux qu'il cache, sous sa large cape, la tranchante guillotine de la désillusion à laquelle elle n'offrira certes

plus son cou.

Elle voudrait se lancer à l'assaut du monde, là où se trouve peut-être ce qu'elle cherche, mais le monde au-dehors lui fait peur. Au reste, lorsqu'elle s'approche du portail, les statues hurlent dans son dos. Les arbres s'agitent et déchainent leurs vents. Plus rien ne va. Elle ne peut pas. Il faudra que Dieu vienne à la porte. Qu'il frappe. Alors, elle lui ouvrira bien.

Elle l'attend comme elle attendait son père dans le jardin de l'orphelinat. Elle guette au loin, près du port, si un bateau se pointe à l'horizon. Elle porte des bouquets de violettes à la brèche du mur et enterre des poèmes, et le père de Charles la regarde vaquer à ces occupations derrière son journal.

— Ne t'inquiète pas, maman, la vie nous envoie ce dont nous avons besoin pour devenir ce qu'il faut que l'on devienne. C'est pourquoi il ne faut pas résister à la vie, lui a dit son fils avant de partir.

— Mais alors nos rêves ? a-t-elle répliqué.

— Que distingues-tu du rêve ou de la vie ? Il n'y a rien de vrai. Du moment que tout se danse, que tout se peint, il n'y a rien de vrai.

Un chemin dans le noir avec des escaliers qui descendent. La cathédrale brûle et Agnès crie pour qu'on appelle des secours, mais personne ne l'entend. Elle descend dans le noir. Elle connaît le chemin. Elle sort du tunnel. Il y a un

lac clair et des passants qui passent. Il fait beau. Il n'y a rien de vrai. Rien de vrai !

Le peintre de nuages est dans son grand silence, mais a-t-il seulement jamais existé ? A-t-il seulement déjà pensé à elle ? Que voulait-il dire lorsqu'il lui a dit : « Prenez soin de vous ! » ?

L'aurait-il aimé ?

Agnès a dans le cœur une brèche avec sur le bord, un bouquet de violettes. Une larme peinte sur le visage d'un clown. Une paillette d'or sur un lit de premières neiges. Quelque chose qui brille dans le noir. Quelque chose qu'elle n'oublie pas longtemps.

L'amour, c'est comme Dieu : c'est un miroir aux alouettes. Chacun voit en lui ce qu'il veut.

Agnès y voit le paradis. Agnès y voit la douceur de deux cœurs identiques, noyés dans la peinture, dans le rouge carmin et le bleu Majorelle. Agnès y voit le peintre de nuages lové contre son cœur et l'absolu surtout. Le morceau qui fermera la brèche et lui offrira enfin un grand mur bien lisse sur lequel elle pourra peindre enfin sa toile. La toile de sa vie.

La brèche, en véritable trou noir, aspire tout ; d'ailleurs, c'est pour cela qu'elle peint. Une seule toile aurait bien pu suffire, mais elle a été emportée, alors il a bien fallu qu'elle continue. Une autre et puis encore une autre. Et tout y est passé, finalement. Les toiles et les voiles

des bateaux et la mère sous le berceau de bois tendre.

Et le peintre de nuages, que voit-il dans le miroir ? Le feu ?

Le peintre voit-il le feu dans le miroir ?

Sans les brèches, les fils sauraient mieux aimer. Sans les brèches, point de feu, de cathédrales, d'escaliers dans le noir. Pas de palissades autour des jardins. Pas de rêves pour que s'y mirent les alouettes.

L'amour, c'est comme Dieu : on le supplie de nous sauver, puis quand c'est fait, on oublie sa présence.

C'est pour cela que certains disent qu'il n'existe pas. Parce qu'ils n'ont pas été capables de le garder ou parce qu'ils ne l'ont pas reconnu quand il est passé à leur côté.

Agnès saura ! Enfin... c'est ce qu'elle prétendit ce matin-là et elle prit même Dieu à témoin.

Elle s'en revenait du cimetière. Elle était allée voir les siens. Ceux qui étaient de l'autre côté de la palissade. Ses parents, Silas et puis Joshua.

Le frère de Charles s'était appelé Joshua du temps de son vivant. Depuis, on ne l'appelait plus ; son prénom était, depuis le drame, le couteau qui traversait la poitrine de Charles, alors bien sûr, on ne voulait pas le retourner dans la plaie.

Agnès l'appelait « Chéri » ou bien « Mon trésor », même si la plupart du temps, elle ne disait rien du tout. Lui parler était encore douloureux. Le silence convenait mieux.

Après tout, les morts s'y complaisent. Ils n'ont que faire de notre peine. Ils se taisent. C'est leur vengeance pour être morts sans nous.

Les mots, les prénoms, tout cela, c'est pour les vivants.

Un peu de peinture sur le mur n'aurait-il pas pu suffire ?

Quand on meurt, on s'ajoute... On s'incorpore dans ceux qui nous pleurent.

XIII

L'être humain est mal fait : il s'attache.

On devrait pouvoir se croiser, s'aimer, se perdre, s'éloigner sans regrets. Les sentiments gâchent tout, obligent, condamnent. Mais pour avoir le grand de l'amour, il fallait ça. Avec la peur de perdre, de souffrir, de manquer, l'amour prend des forces. Il s'alimente. Cette peur, c'est son poumon, son muscle. Alors, les mères attendent et espèrent une visite, un appel, un signe. Et les mères pleurent dès le départ du fils. Les mères donnent la vie et puis les mères attendent et les pères, de leur fauteuil, les regardent en silence.

Agnès n'avait pas de mère, alors elle ne savait rien de cette condition. Elle avait rêvé seulement. Elle avait imaginé la symbiose éternelle. Elle n'avait pas vu le flux de la vie qui emporte les jeunes loin des bras aimants, alors elle n'avait pas de références, pas de repères, rien pour l'aider à comprendre le drame.

Et le fils est comme tous les fils depuis la nuit des temps. Il part. Il aime, mais il part. Il vit, il

vole hors du nid, il essaye ses ailes, il essaye sa vie, son cœur sur les autres cœurs autour.

Il fait finalement son devoir et se multiplie.

Le fils devient grand et cherche son chemin et sa croix à porter. Il cherche un guide, puis devient guide à son tour. Il aime et aime encore, comme il se doit et oublie de donner de ses nouvelles enfin... n'en donne pas assez.

C'est là tout le paradoxe : aimer assez pour regarder partir.

Donner son fils en pâture à d'étranges créatures aux longs cheveux tout droit sorties de quelconques légendes sataniques. Donner son fils au monde pour qu'il le sauve. Pour qu'il le traverse et y trouve autant de distances pour se séparer d'elle.

L'Afrique est parfois à l'autre bout de la rue, dans le quartier voisin.

Agnès n'a jamais très bien compris les règles du jeu. On aime, on n'aime pas. Tout cela est confus.

Les pas du père sur le sable. Les longs dimanches à l'attendre. Le silence de l'abandon et puis soudain, mille ans d'amour dans quelques heures.

À dix ans, une après-midi par mois semble une semaine. On se rappelle chaque détail : les longs cils sur les larmes, le bruit de la chaîne de la balançoire sur le métal, la mer qui scintille en bas et la poupée toute neuve dans nos bras.

À dix ans, tout s'incrute, même l'inutile. Surtout l'inutile. Et puis, il se transforme en précieux. Une pierre blanche polie par le remous, une plume de goéland, un bout de coquillage...

Le cœur d'Agnès n'a pas tout compris. Il a bien appris. Il fonctionnait bien. Cela dit, on apprend ce qu'il y a sur le tableau noir. Si c'est faux, c'est pareil.

Et puis, il arrive parfois que, dans sa hâte, Dieu écrive mal, alors on se trompe en recopiant. On retient des choses erronées. Ce n'est pas notre faute après tout !

Ainsi, il y a des millions, des milliards d'amours différentes. Celui des brèches des orphelinats. Celui des gratte-ciels des grands boulevards et tant d'autres...

Au début, on se bat contre les autres pour prouver que c'est le nôtre, le bon et finalement, notre image s'efface lentement dans le miroir. On se fond dans le néant. On remet tout à zéro. On voit le père, le silence, le fils. Tout. On voit la mort au bout qui rigole.

Il faut pourtant regarder. On n'a pas le choix.

C'est lorsque l'on devient invisible que l'on peut bien se regarder.

Lorsque le regard des autres ne nous endort plus, on se réveille à soi-même.

Agnès avait été, en effet, une bien jolie femme. Ce qui lui avait été très profitable jadis pour se soustraire à elle-même ; ivre de regards

de convoitise, de fleurs et de baisers, elle titubait dans la vie et dormait sur des bancs de satin.

Mais aujourd'hui, hormis le peintre de nuages, rares étaient les hommes à lever les yeux sur elle. Plus rien ne venait réchauffer le jardin. Plus aucun soleil ne passait par la brèche du mur. Il faisait gris et froid et tout avait figé. Même le temps ne passait plus par ici.

— Alors, c'est ça, le mystère de l'amour ? Comment peut-on aimer quelqu'un que personne n'aime ? On n'est pas plus fort que les autres ! se disait-elle.

Elle a peint des miroirs, des regards, mais rien n'y fit. Elle demeurait invisible. Plus rien, même pas l'eau du lac où elle allait attendre la licorne, ne lui renvoyait son image. Agnès avait disparu du monde d'un coup sec. Hop ! Plus rien !

C'était quoi ? Les rides au coin de son cœur ? L'empâtement de sa jeunesse ? La gravité de la vie dans son œil ? Quoi ?

Parce qu'au fond, elle n'avait rien senti changer. Au fond, c'était toujours elle.

Le peintre de nuages, c'était différent ; lui, il voyait son âme au premier regard.

Cela avait fait une clarté divine.

Ils s'étaient approchés l'un de l'autre et tout s'était alors illuminé d'une grande lumière blanche. Le soleil tout entier était entré dans la brèche.

Depuis, chacune de leurs rencontres avait été

fulgurante.

Elle ne comprenait pas cela. Elle ne l'avait jamais ressenti avant. C'était quelque chose de... Voilà ! Il n'y avait tout simplement pas de mot pour le décrire.

Elle pensa, ce matin-là, ce qui suit :

— Peut-être est-ce pour cela que je suis invisible ? Trop de nuages, trop de lumière autour. Tellement que cela rend les autres aveugles.

Mais ce n'était pas cela. Cela ne pouvait pas être cela. Le père de Charles s'en serait aperçu par-dessus son journal.

Alors, Agnès a baissé les yeux.

— Voilà ! C'est l'heure ! Il faut accepter ou souffrir.

C'est comme le départ du fils, comme celui de son père, jadis. On croit qu'on accepte, mais au fond il reste toujours quelque chose et, si cela ne fait plus mal, c'est juste parce que l'âme s'habitue à la douleur.

Agnès est allée en cure et sur la plage, elle a baissé les yeux.

Elle est rentrée chez elle et sur le chemin, elle a baissé les yeux et puis... elle a revu le peintre de nuages.

XIV

Il n'existe des prisons que pour ceux qui sont mal au-dehors. Bien sûr, ils sont mal dedans aussi, puisque la cause est en eux, mais ne le sachant pas, ils se retrouvent enfermés dans les deux côtés d'eux-mêmes. À l'envers comme à l'endroit.

La prison d'Agnès, c'est le père de Charles. Elle a voulu cela. Ce n'est pas lui qui l'a enfermée... quoique peut-être un peu, mais ce n'est pas là ce qui nous importe.

Il n'existe de prisons que pour celles qui sont mal au-dehors.

Le père de Charles a dressé des barreaux aussi hauts qu'elle en avait besoin, mais en réalité, ils ne sont que pure illusion.

Agnès guette la lumière au-dessus des miradors. Elle frôle le mur de ses doigts fiévreux, écoute le grincement des clefs dans la porte.

Il faudrait sortir... mais pour aller où ?

Elle a trop peur pour cela. Trop peur du dehors.

Quand on a été trop longtemps enfermée,

c'est la liberté qui devient la prison.

La nuit, parfois, elle tend les mains vers le ciel et le père les lui prend.

Ça la rassure.

Ça ne suffit pas.

C'est juste un dix minutes de dimanche d'orphelinat. Une visite au parloir du ciel.

Joshua est mort un jeudi.

Il portait son petit pull rouge à rayures.

Cela n'a aucun lien, il est vrai, bien que pour Agnès, tout ait rapport à Joshua. Le petit jour, le même soleil qui se lève encore depuis le jeudi. La même lumière qui entre et se dépose et s'étire lentement sur les meubles de la maison. La même ombre qui s'en détache. Un bruit même, un craquement du plancher sous un pas, une cuillère heurtant la porcelaine, le couvercle de la boîte à biscuits qu'on n'arrive pas à refermer, et tout revient.

Des bruits comme ça, il y en a cent mille. Un enfant de quatre ans a eu le temps d'en faire beaucoup dans le cœur de sa mère. Il ne lui reste plus grand silences pour oublier.

Et des aubes, des petits jours, il y en aura aussi. Il y en aura encore avec leurs ombres et leurs lumières. Il y en a beaucoup sur les tableaux des peintres et dans les œuvres.

Ils en font l'âme.

L'art, c'est l'âme de Dieu.

L'œuvre est dans son souffle, dans sa main, dans son regard parfois.

D'un trait de plume, d'un jet de fusain, d'un chant d'oiseau, d'un entrechat de Charles, il se meut, se révèle, se retient.

L'art est comme l'amour : il tient l'homme debout, le fait avancer, le fait attendre et espérer, le fait rêver d'éternité.

Dieu aussi peut faire cela, mais tous les hommes ne sont pas disposés à l'écouter, alors pour ceux-là, il y a l'art et l'amour.

Dans l'art, il y a l'excès d'amour, le manque de lui, ses plaies, les larmes...

Que seraient-ils l'un sans l'autre ?

Ne sont-ils point symbiotiques ? Intimement, secrètement liés ?

Enfin pour Agnès, ils le sont.

Sans le peintre de nuages, que peindrait-elle ? Le silence du père de Charles ? Le silence de Charles ou le sien ?

Le silence n'a pas d'âme à exposer. Il se glisse là, entre la croix et les survivants et demeure.

Le silence du peintre de nuages est, en revanche, très bruyant. D'après elle, ce n'est qu'un faux silence ; il se tait pour ne pas lui dire. Il se tait pour ne rien brûler. Un mot de lui et tout s'enflammerait.

Il le sait.

Ils le savent tous les deux.

Ils disent : « Bonjour ! », et l'année suivante : « Est-ce que vous allez bien ? ». Entre deux, il y a le rêve : des toiles, des mots dans le cœur, des hurlements dans l'âme et de la braise. Beaucoup de braise.

Agnès a tout essayé pour l'oublier, mais allez chasser votre destinée avec un pinceau ! Ce n'est pas tâche facile !

Quand elle pense que tout est enfin terminé, qu'elle est guérie, le destin le lui remet sur sa route et tout recommence, et plus fort encore.

Le destin est omnipotent.

Il a noué autour d'eux un ruban rouge et c'est irrémédiable. Il attend. Il attend le moment où cela prendra.

Quoi ?

Des feux. Des silences, des danses d'anges... n'importe quoi de grand.

Elle sort dans le jardin le soir et s'étire le cou pour voir à l'autre bout de la propriété, le Chemin de novembre. C'est un tout petit sentier, entre les platanes, les hêtres et les buissons de roses sauvages, qui mène à sa demeure.

Faible espace entre leurs deux corps et pas le moindre interstice entre leurs deux âmes.

Et peut-être pour toujours la mer entre eux et son grand silence et aucun navire en partance. Aucune barque, aucun radeau.

Aucune toile.

Nous sommes tous des prisonniers.

Prisonniers de nos silences, de nos solitudes.

Des villes pleines de prisonniers.

Prisonniers de nos secrets, de nos tourments,
de nos maux.

Alors, comment se rencontrer ?

On ne sait plus. Tout est trop loin, trop dur,
trop enfermé. La peur emporte tout comme le
vent d'hiver. Nous ne sommes guère plus lourds
dans la balance que les feuilles mortes.

Prisonniers avec autour plein d'autres gens
étranges. On aime, on déteste, on ignore, mais
on a peur.

Peur d'être aimé, détesté, repoussé, battu,
découvert. On se tient, on se domine, on se
cache. On joue mille rôles, mais jamais le bon.

On guette, derrière les barreaux, l'heure de la
promenade ; six mois de passion ou juste l'heure
des visites, le dimanche de la fête des Mères.

Ce dimanche, Agnès ne verra pas Charles.
C'est la première fois.

Elle ne sait plus si elle a mal, si c'est normal.
Elle relit la carte de l'Afrique. Il dit qu'il est
heureux.

Alors, s'il est heureux...

On est tous des prisonniers.

La peur nous enferme à double tour dans son
donjon. Peur d'avoir peur, peur de rester, peur
de partir...

Tout le monde a peur, peur de son silence, de sa folie, de ces choses que l'on pense... de celles que l'on ne pense pas, de tout ce qui n'est pas dans les cahiers de Dieu. De tout ce qui nous échappe, de tout ce qui est nous aussi, mais dans la zone d'ombre. Tout ce que l'on ne voit pas bien. Tout ce que l'on n'ose pas regarder. Tout ce que l'on ne voit que dans l'œil du voisin.

Des poutres !

Des prisons dorées, des clefs dans les poches du diable, des cellules froides, glacées, où le gardien ne vient pas si l'on crie.

La peur gagne sur nous tous et chacun s'en sert pour gagner sur l'autre. À celui qui aura peur le plus !

Et dans la cité de Dieu, que des anges et des demi-dieux, des êtres doux et sages, parfaits. C'est ainsi que l'on attend l'éternel avec notre fanal à la main.

Plus de peur !

Le voilà, le bonheur.

Tout faire, aller partout, tout en autant que cela soit dans le dessein du créateur, que cela n'entrave en rien la moralité, et n'en recevoir que l'identique réplique.

Plus de peur ! Que le sourire sincère sur le visage de l'inconnu que l'on croise au cœur de la nuit. Que le cœur pur des demi-dieux, anciens mortels ayant livrés leurs pelisses de chair et d'or. Anciens pêcheurs repentis. Lavés avec la

brosse divine.

Sous les tombes, les os et les défauts, la haine du père dans le fauteuil, la rancœur pour les petits pas du fils à l'opéra, pour avoir laissé l'autre mourir. Celui qui ne dansait pas. Sous les tombes, la chair et la colère. Celle d'Agnès pour la mer qui a repris son père et pour le Père qui a repris sa mère et son fils. Sous les tombes, le mal emprisonné et, au-delà, l'âme libérée. L'être enfin livré à son dû. Ce fameux bonheur que l'on a tant cherché. Ce qui, par son absence, nous a pourri la vie.

Mais voilà ! Ça non plus, ce n'est pas une promesse. C'est aussi et essentiellement de cela dont nous avons peur. Ce n'est pas la mort en soi. Ça encore, on pourrait s'en accommoder, se faire à l'idée. Mais c'est l'inconnu. La peur de la finitude, la perte, la mortification totale et irrémédiable de tout ce qui fit notre être et, peut-être, Dieu et son grand tribunal et, plus fort que tout, l'impuissance dans toute son horreur.

On nous donne tout, puis on nous reprend tout. C'est le jeu.

Il faudrait pouvoir n'y point penser. C'est sans doute à ceux qui y pensent le plus que la vie pèse le plus lourd.

Par peur de mourir, on vit doucement. On pense tellement à mourir que l'on en oublie de vivre. Il faudrait se limiter à penser dans l'instant, à la seconde.

Il faudrait ne rien savoir. N'être même pas au courant que la mort existe.

Mais Agnès a vu les corps sous la terre et dans les cercueils, à l'église. C'est trop tard. Elle a vu la guerre dans les yeux de son père.

Incidemment, si la peur emprisonne, c'est parfois par souci de sécurité.

On met toujours des barrières au bord des plus hautes falaises. Sans cela, combien de chutes inutiles ? Combien de passants dans la pénombre feraient un mauvais pas ? Un pas de trop ?

Un belvédère en avant de la descente aux enfers.

L'homme, dans le flou de sa perplexité, contemple son œuvre parfois. Le temps qu'un ange passe. Le temps d'une page de journal que l'on tourne. Le temps d'une larme pour Joshua au cœur de l'Afrique.

« Le paradis, c'est la liberté dans son réalisme le plus pur. L'absence totale de peur dans la moralité, libre des autres et de leur folie. Libérés enfin de la zone d'ombre. Libérés de la quête interminable et vaine du bonheur ! » écrivait Charles sur sa carte d'Afrique.

Alors, Agnès a voulu peindre le paradis, mais n'en a jamais trouvé les couleurs.

Pour Charles, le lourd de la vie, c'est le poids de la conscience. Le poids de l'obligation qui

nous lie envers les autres. Être présent pour les autres au nom de la famille, au nom de l'amitié. Au nom d'on ne sait plus vraiment quoi.

Et si l'on a le malheur de s'éloigner un peu, c'est le drame !

On dirait que l'on ne peut pas s'aimer libres. On dirait que le manque ne nous appartient pas. Que c'est forcément la faute de l'autre.

Alors, bien pire : on nous accuse de notre silence comme si notre plénitude, notre autonomie, notre bonheur solitaire était un horrible défaut.

Alors, bien pire encore : on nous condamne à la culpabilité, on nous accable. On nous étouffe.

Pour Charles, le lourd de la vie, ce sont ces personnes qui, bien qu'elles n'en soient pas responsables, mettent sur nous tout le possible de leur bonheur. Leur prison fait de nous des geôliers malgré nous. Esclaves de l'esclave. Enchaînés à son boulet.

La légèreté de la vie, c'est d'être ensemble, libres. Deux oiseaux sur le même fil. On s'envole, on revient et le fil ne bouge pas. L'autre continue de chanter. L'autre revient quand le vent le ramène. Pas d'esclave ni de maître, juste la légèreté des chants d'oiseaux dans le vent. Le fil de l'authenticité des sentiments. Entre les êtres, il ne devrait y avoir que cela.

C'est pour cela aussi que Charles est en Afrique. Parce que sur les toiles d'Agnès, il a bien vu tous les fils entrelacés. Il y en avait trop. Ce n'était plus possible de s'y poser. C'était une vraie toile d'araignée. Un filet. Un piège.

Quand les mères sourient au départ du fils,

c'est rarement sincère. Il y a au-dedans, un cri qu'elles retiennent. Un torrent de larmes qui coule à l'envers d'elles, là où il est permis de pleurer l'enfant qui part. Là où il est permis de libérer l'amour sans faire de coupables. Sans que personne ne soit obligé d'aller prendre la place libre dans la geôle fraîchement vidée.

Charles a souvent rêvé de liberté entière ; plus personne qui l'attend. Personne qui juge ses actes ni ne l'invite pour Noël. Seul dans le monde sans avoir à parler, juste pour voir comment cela fait. Mais encore là, il rencontrerait d'autres voyageurs de la vie, des passants de solitude.

L'homme est inexorablement attiré par l'homme. On ne sait pas pourquoi. C'est magique. Magnétique. L'homme est l'aimant de l'homme, dans tous les sens du terme.

Dieu a placé cela dans son cœur de sorte qu'il ne puisse plus l'en retirer. Enfin, sauf peut-être lorsque celui-ci est sec, et encore...

Charles rêve d'une île comme celles que peint sa mère. L'eau, le ciel et le silence de

Dieu ; le vent dans les roses et le chuchotement des ruisseaux.

Un endroit où l'on entend encore les chants de l'âme.

Un endroit où les heures s'animent sur les averses de l'aube et s'accrochent, paresseuses, aux aiguilles des clochers de pierre de taille.

Un endroit où l'attente n'a cours que dans les tombeaux, et encore... Pas dans tous.

Un endroit où la douceur d'aimer se noie dans la clarté du soir qui glisse sur les lourdes tentures, qui quitte la table par encore desservie. Deux tasses, des assiettes vides et des cœurs

pleins et, dehors, là, posés sur un frêle fil, deux hirondelles toutes noires avec un peu de blanc sur le ventre.

Un petit cœur tout blanc.

Charles a hérité de la brèche dans le mur d'Agnès, mais il ne sait rien du mur, rien de la brèche. Il croit que c'est le vent du soir. Le vent du large. Il n'a que ce courant d'air, mais ne sait pas d'où il vient.

Il pense que c'est Joshua qui souffle dans son cou.

— Je n'ai pas ri de toi, tu sais. C'est les autres. Moi, que tu dances ou non, je m'en fiche bien. Je n'ai pas ri. Chaque saccade d'un rire, c'est comme un coup de marteau sur l'inconscient et là-bas, c'est difficile à aller soigner. Non, Charles, je n'ai pas ri.

Charles ressent soudain la force de sa liberté. « Si je le voulais, se dit-il, je n'aurais qu'un geste à faire et je serais libre, fort, indépendant, ce serait magique ! »

Le vent lui fouette le visage comme s'il avait été convié pour renforcer la puissance de ce moment. Alors, il goûte à la liberté du bout lèvres pour un instant furtif. Ça lui rentre dans les entrailles et le secoue. C'est un choc. Il sent à côté de quoi il est passé. Il sent toute sa vie comme une lourde peau rêche lui peser sur le dos. Il sent que tout a toujours été faux. C'est comme s'il avait mis ses doigts dans la prise de

la vérité fondamentale.

La liberté, la solitude, la plénitude de Dieu qui est en nous. La légèreté de l'oiseau sur le fil.

L'âme. Rien que cela.

Mais un bruit du monde le débranche, le ramène à la vie.

Il y a la mère, la femme, les enfants et le père et son silence qu'il va falloir briser et puis, les fleurs à jeter sur les cercueils de bois précieux.

L'homme est l'aimant de l'homme. Charles est prisonnier. Prisonnier de son cœur. Prisonnier des hommes et de leurs regards. Prisonnier de lui-même comme nous le sommes tous.

XV

Lorsqu'Agnès a revu le peintre de nuages, elle a cru que son cœur s'était arrêté, alors elle s'est détournée rapidement et l'a remonté à grands coups de souffle. Elle a glissé le long du chemin et lui, il a baissé les yeux.

Tout le monde autour a dû voir la clarté dramatique, mais personne n'a osé comprendre. Surtout pas le père de Charles.

Le cœur, c'est comme une horloge mécanique : ça nous dit si l'on est en retard sur notre vie, s'il faut se dépêcher, si c'est le bon train qui entre en gare. Ça nous sonne dans les oreilles l'arrivée ponctuelle du destin et quand ça s'arrête, alors le temps se fige. Le moment se grave dans l'être. Tout autour disparaît dans un nuage de peintre.

Et puis, on remonte.

C'est ça qui est bien avec les horloges mécaniques, c'est comme les cœurs ; c'est toujours mieux quand ça marche sans pile et puis au moins, on l'entend battre.

Le temps qui passe dans le silence, ce n'est pas bon pour le cœur.

Les battements du temps sont réglés sur le tic-tac du cœur et, quand l'un s'arrête, l'autre ne tarde pas à suivre.

Elle l'aime encore.

Elle l'aimera toujours ou du moins, tant que le feu n'aura pas brûlé. Ensuite, il faudra voir ce qu'il y a d'écrit dans les cendres.

Et lui... lui !

Qui sait ce qu'il y a entre ces deux-là ? Peut-être même pas de l'amour ou alors, quelque chose de si grandiose que l'on n'arrive pas à le voir distinctement. Quelque chose au-delà de l'amour. Un lien céleste, mystique, noué dans tout ce qui les entoure.

Pour Agnès, c'est un peu comme les toiles de Michelangelo : c'est une révélation. C'est quelque chose de plus brillant que le reste. Un peu comme si le monde était recouvert d'un voile d'une opacité profonde et que l'on y ait posé, en plein milieu, un gros diamant brut scintillant de mille feux.

C'est là. On ne voit que cela. C'est incontournable. C'est le soleil du monde d'Agnès. L'astre secret de son âme.

Dessous, il y a Joshua. Sous le linceul de ses jours.

La mort d'un enfant, c'est tout l'inverse. C'est la noirceur sur tout. La glace sombre et dense qui s'empare de toutes choses, qui condamne tout. C'est une rose noire dans un champ de neige et

des anges autour qui pleurent. Des anges autour qui meurent. Ce n'est plus vraiment la vie. Ce qui reste, c'est la vie à l'ombre. C'est pour cela que le diamant brille si fort.

Les cœurs attendris sont plus enclins à aimer. Ils sont encore, déjà ouverts. Ils ont une brèche où la clarté dramatique peut se glisser.

Ce jour, Agnès a voulu raconter son histoire à sa meilleure amie. La clarté dramatique, les horloges de sa vie arrêtée par ce lien céleste et tout le reste... Ce feu qui menace. Ce magma dans ses entrailles.

L'autre a ri. Là où Agnès a vu le monde, l'autre a vu un grain de sable.

— Il n'y a rien. Ce n'est que du vent, des éclats de rêves, un pas ou deux dans le sable avant la remontée de la mer.

Toutes les horloges se sont alors mises à carillonner. C'était un vrai tintamarre. Les mots du peintre, les rares qu'il lui offrit jadis, venaient s'y mêler : « Prenez soin de vous... soin de vous... ».

C'était un horrible brouhaha. De ceux qui font tomber les coins de la bouche vers le bas.

— Encore une histoire banale, pas de feu là-dedans. Que du vent, ma vieille ! Que du vent !

En effet, un vent glacé s'était levé dans son âme. Elle tremblait.

Ensuite, son amie lui parla de Dieu qui n'existe

pas. De la vie qui n'a qu'une seule dimension. Rien entre les choses ni derrière les toiles. Juste ce qui est là, devant, un peu de peinture et après, le néant. La non-existence dans toute sa grandiloquence.

Un instant, Agnès s'est laissé dériver sur les flots tranquilles de son amitié. Un instant seulement, car ensuite Dieu est revenu.

Dieu revient toujours puisque le cœur est sa maison.

Elle a ramassé un à un les éclats de son rêve, puis les a recollés méticuleusement.

Lui, rien ne l'enlèvera. Il est le seul à pouvoir le faire.

Lui, le peintre de nuages, peint sur son âme tous les silences du monde. Il y met du bleu Majorelle pour les ailes des anges. Du bleu à cause du reflet sur le trop blanc et du jaune, de l'or pour le soleil, pour l'astre secret, pour allumer le ciel d'Agnès.

Il peint sur ses yeux des étoiles endormies que le ciel se plaît à rêver chaque nuit.

Il peint des abîmes, des forêts, des lacs et des licornes où Agnès tombe et court et se noie et contemple.

Il peint des liens éphémères sur des bouts d'horizons. Des images d'un monde où seul Dieu peut aller. Des soupirs sur le temps pour vêtir les aiguilles des horloges et des ombres de neige sur les roses fragiles.

Il peint sur la mer des navires en partance qu'Agnès prend chaque soir. Des océans fatals où navigueront leurs attentes. Des torrents infernaux où leurs espoirs périclent après chaque rencontre...

Le peintre de nuages, tonaliste passionnel, peint des nuages pour le ciel d'une femme dont il ne sait rien. Rien que les couleurs de son univers. C'est peut-être bien tout dans le fond. Il n'y a peut-être plus rien à savoir au-delà.

Elle aime à penser qu'à eux deux, si le ciel voulait, ils pourraient en unissant leurs pinceaux, peindre la plus belle toile de leur existence et l'offrir à l'éternel.

Mais le ciel voudra-t-il ? A-t-il écrit cela dans ses cahiers ?

Ce jour, elle le Lui a demandé.

Nous n'avons qu'un seul amour dans la vie. Tous les autres ne sont que des chemins qui nous mènent à lui.

Un seul amour avec lequel on passe sa vie.

Parfois, il est au fond de notre lit. Plus souvent, au fond de notre cœur. Il arrive même qu'il soit endormi sous un chêne ou dans quelque tiroir à regrets.

Agnès est donc heureuse. Dans l'attente, dans l'espoir, le bonheur est adolescent.

Le père de Charles, lui, regrette.

Il regarde Agnès peindre tandis qu'une larme

coule le long de son âme. Ce jour, il se sent seul, il se demande si c'est par sa faute que sa femme est partie derrière ses peintures. S'il aurait pu changer les choses... Mais ce n'est jamais la faute des autres si l'on part. Les autres sont les autres ; ils sont là, eux-mêmes, ceux que nous avons choisis au temps où nous avons besoin d'eux. Besoin de miroirs pour nous montrer le vrai visage de la personne à affronter. Ils étaient là avec tous les côtés acerbes de leurs cœurs pour trancher le nôtre. Pas de coupables là-dedans.

Cette larme, c'est tout ce qu'il réussit à libérer de ces fleuves de désespoir qui coulent en son travers. Ces remous corrosifs de remords et de résignation lui grugent l'âme petit à petit sans qu'il en ait conscience.

Henri a raté la route. Il s'est trompé au carrefour. Il n'a pas su aimer. Il n'a pas su vivre. Il ne saura pas même mourir.

C'est toujours comme ça : quand on ne comprend pas l'amour, on ne comprend pas la mort.

Pour bien mourir, il faut avoir bien su aimer.

Pour bien s'éteindre, il faut avoir vu la lumière. C'est la condition claire.

Une vie sans amour, c'est comme la pierre sans le lierre.

Ensemble, on ne les remarque plus tant ils sont parfaitement unis. Les colonnes à l'entrée

de la propriété seraient demain dépouillées de leur verte couverture qu'immédiatement nous en serions outrés, consternés.

Et puis, les brèches en dessous se dissimulent si bien !

Le lierre arrive doucement, au rythme de Dieu. Il s'accroche, il grimpe, s'étend, rend beau, rend confortable, apporte de l'âme à l'immobile, du tendre au solide, de la couleur au gris. Les oiseaux y viennent plus volontiers.

Il se nourrit de chaque pluie et de soleil : celles sur les joues juste après le grand soir.

Celui qui se lève sur les toiles d'un peintre.

« Je meurs où je m'attache »

C'est sa devise.

On pourrait tout aussi bien, dans le fond, enlever l'accent grave sur le où.

Il entre par une brèche, gagne du terrain, se faufile jusqu'au cœur, puis ressort par les yeux, par la bouche, par le pinceau et finalement, recouvre tout si bien que, si d'aventure la pierre finit en ruine (et c'est souvent ce qui arrive), il faut emporter le lierre avec.

Agnès se demande ce que devient l'amour après...

Sommes-nous chargés d'en recueillir le plus possible pour ensuite aller le déverser dans la source divine pour qu'ainsi, un jour, le trou béant soit enfin comblé et que l'univers entier puisse s'y baigner ?

Oui. C'est sans doute ce qui arrive... Il faut beaucoup d'amour à emporter au-dessus. De celui que nous recevons, de celui que nous donnons. Toutes remplir les outres célestes pour outre-tombe avant de partir.

Agnès n'a eu qu'un seul amour jusqu'à ce jour et c'est le seul qu'elle n'a pas voulu. Qu'elle n'a pas cherché. Un bout de lierre a poussé sur la pierre de son jardin à son insu... Ensuite, elle n'a rien pu faire pour l'enlever.

Il lui écrit : un vernissage. Elle pourrait en profiter pour exposer une toile ou deux. Rien de bien urgent, mais sa présence serait appréciée.

Bien sûr, elle y va.

Bien sûr, il n'est pas seul. Elle non plus.

On se cache un peu dans le détour des regards. On ne sait pas si l'on doit sourire, s'embrasser...

« Bonsoir ! Comment allez-vous ? » Leurs mains se touchent et le ciel frémit. La voici tout entourée de nuages et de clarté. Elle ne voit plus rien. Il sourit. Elle perd le nord. Elle perd son âme. Il baisse les yeux et sa main lâche la sienne, mais c'est très lent... On dirait qu'il n'y tient pas. Leurs peaux, fraîches, frôlées s'éloignent alors.

Des pas. On ne se retourne pas... enfin, pas lui.

C'est tout.

D'autres jours à attendre. D'autres nuits de

silence et tellement de ciel. Tellement de rêves. Tellement d'eux.

Tout autour a si peu d'importance, finalement. On pourrait bien s'en passer. Il suffirait de ne pas en parler.

Ce soir, l'horizon d'Agnès, c'est la ligne entre aimer et toujours, le fil invisible entre elle et le peintre, la ligne de vie tracée par les statues des cathédrales.

Ce soir, Agnès aime libre. Elle aime sans attendre. Elle aime parce qu'elle aime. Elle ne sait pas si un jour elle aura davantage que le frôlement de leurs mains entre les visiteurs de la galerie, mais qu'importe finalement ; elle aura eu ça. Son cœur aura ressenti toute la chaleur du feu. Il s'y sera réchauffé un instant.

L'espoir, ça fait tellement mal. Le mieux est de s'en débarrasser ; attendre le bateau sans valise, sans penser à partir. Attendre le bateau loin du port.

S'il vient, on en parlera au village.

S'il vient, il y aura des signes avant-coureurs : des oiseaux. Du vent. Des vagues... des voyageurs en retard qui passeront en courant et dont le bruit de bottes résonnera sur les pavés mouillés.

Si l'amour vient, il y aura des nuages.

XVI

Une esquisse au fusain.

Quelques traits de ce visage tant aimé. Dans le fond, elle ne sait pas. Elle ne l'a jamais vraiment bien regardé. Elle connaît surtout son âme.

Lorsqu'elle le rencontre, il y a trop de lumière, elle ne peut pas bien voir ses traits, alors c'est dit : elle peindra donc son âme.

Une âme d'artiste comme il en existe plein : du rouge et du noir. De l'ombre d'où jaillit la lumière et dans le clair, tout le sombre du monde. Une âme identique à la sienne à ce qu'il lui semble.

Elle dessine le tumulte dans le ciel. L'orage et les oiseaux et la mer infinie et l'amour qui arrive au loin. Les anges et les démons qui attendent sur le quai. Les passantes endormies sur les bancs. Les valises mal fermées, les clefs dans les poches et les ratures au bas de la page. Elle dessine l'esquisse de son sourire aux bouches des chérubins du parc. Le faisceau de lune sur son corps nu, étendu sur un nuage. Elle dessine la mort qui rit sur le rebord des tombes

de ceux qu'elle n'aura pas. De ceux-là, comme Michelangelo, qui ont tendu la main vers Dieu.

Elle dessine des dessins d'un peintre éperdument ; ses mots éteints sur le sable des plages, ses fresques déchirées sur les murs de sa chambre, ses larmes aux jours de pluie qu'elle n'a pas pu sécher. Elle dessine l'être pur, l'au-delà du miroir, l'âme éprise de l'âme qu'elle espère. L'âme ivre sous les soleils du ciel. L'âme rouge sur la toile noir hirondelle.

Agnès fait un croquis de l'amour.

Si elle le réussit, elle l'exposera et alors il se reconnaîtra.

Et alors, il se reconnaîtra...

Elle sort, elle vit dans cette lumière, elle existe, avec au cœur, le bonheur d'aimer et tout est pris. Tout dehors a les couleurs du peintre sur lui. Tout est dans son monde. Tout est refait comme s'il avait, de sa palette, repeint tout l'univers d'Agnès. Les fleurs de l'automne, les feuilles emportées par le vent, les promeneurs aussi sur le bord du fleuve. Tout est pris dedans.

On dirait qu'il a dessiné des étoiles d'or au milieu de ses pupilles. Elle ne voit plus rien, elle l'attend. Dans tout ce qu'elle fait, elle l'attend. Dans chacun de ses mots, de ses gestes, dans chacune de ses pensées, il y a l'attente de lui. Elle est partout, même dans son ombre. Elle glisse le long des plis de sa robe, de ses soupirs, de ses

draps, de ses silences.

Tout devient l'ancre du peintre de nuages et elle y vit à demeure. Elle est prisonnière de son rêve et elle en est fort heureuse.

Dans l'attente, tout existe : le bonheur presque intégral.

Dans l'attente, on a droit à tout. Ensuite, il se peut que tout se gâte. Que l'amour ne soit pas le bon. Qu'il n'y ait pas d'amour...

Mais dans l'attente, tout tient. Même Dieu. Même l'éternité. Même le bonheur... et la mort aussi.

Agnès peint l'attente : le silence des ormes, le vent de l'automne sur la table de jardin et beaucoup de feuilles pour les mots des statues. Des feuilles en tourbillons sur les jardins qui s'endorment. Des feuilles pleines de feu avant leur mort. Pleines du rouge flamme et du carmin céleste.

Le pourpre de l'amour qu'on mettra dans les livres de légendes, entre deux pages blanches, juste avant l'hiver.

Agnès sort, elle vit dans cette lumière, elle existe avec au cœur le bonheur d'aimer pur. Celui qui n'a besoin de rien pour être grand. Celui qui se comble dans l'attente, dans le rêve. Celui qui se remplit de lui-même, qui grandit d'exister. Celui qui s'ingère à tout par sa beauté, qui n'a pas besoin de regards, de mots, de baisers pour

frémir. Celui qui, par sa chaleur, réchauffe tout de l'âme directement.

Son bonheur, elle l'étreint passionnément. Dans les silences du peintre de nuages se trouvent toutes les promesses, toutes les brûlures, tous les embrasements auxquels elle aspire. Elle s'y réfugie entre leurs brèves rencontres. Elle s'arrange pour lui laisser un sourire en points de suspension... Il baisse les yeux. Il sourit. Il se détourne et s'en va avec ce qu'il sait, alors tout recommence pour quelques jours, quelques années encore.

Charles est revenu. Agnès a entendu le grincement du portail de l'entrée. À sa fréquence, elle a reconnu la façon de son fils.

Elle n'a pas trouvé de mots. Elle a juste mis sa main sur le bras du père de Charles pour qu'il lève la tête et regarde vers le jardin.

Alors, il s'est levé, il a lâché son journal et puis son sourire a vite tourné les talons sur le coin de la rue dans laquelle Joshua était parti.

— Danseur ! a-t-il marmonné entre ses dents. Puis, il a repris son visage de défunt.

Et quand Charles est entré, ils ont vu dans ses yeux qu'il espérait autre chose. Il avait été au loin pour cela : pour trouver l'apaisement. La libération. Le pardon.

Une seconde lui a suffi pour comprendre que rien ne s'était passé. Qu'il lui faudrait faire

encore tout le chemin...

— La détention a assez duré. J'ai fait mon temps ! lança-t-il en travers du salon.

— Personne ne te retient ! rétorqua Henri.

— Ah ! Ça ! Mais regarde-toi ! Il n'y a pas un millimètre de ton être qui ne soit pas un barreau de ma prison !

Son père s'est détourné. Il ne voulait pas que son fils s'aperçoive qu'il était, lui aussi, enfermé dans cette forteresse.

Alors, nul ne sait qui des deux fit le pas. Qui des deux prit le bras de l'autre. Qui des deux guida l'autre dans le jardin.

Deux êtres de dos, sous les branches, sous les feuilles et des mots qui s'envolent, virevoltent. À quoi bon les entendre ? Ils ne sont après tout que les mots du monde, les mots juste avant l'hiver que le vent emporte dans ses abîmes secrets. Des mots comme ceux des statues, tout au plus quelques murmures d'âme, des soupirs de licornes près du lac ; ceux qu'il aurait fallu dire. Ceux que l'on n'aura pas écrit tout en bas du contrat avec Dieu. Ceux que le cœur n'aura pas pu préparer, peser...

Les voilà qui s'enlacent, et Agnès qui sourit de derrière la fenêtre. Et comme ce sont des hommes, ils se tournent ensuite pour voir si elle a vu. Et comme c'est une femme, elle s'esquive de la fenêtre et Joshua, du coin de la rue, chante avec les anges.

XVII

Ils se quittent. Elle sort de la clarté pour l'ombre de son absence. Avant c'était une souffrance, mais aujourd'hui, elle s'est habituée à passer de l'une à l'autre. Elle sait qu'elle retourne à ses pensées, à son attente. Elle l'aime tout autant là-dedans. D'ailleurs, elle s'est même surprise à penser qu'elle préférerait presque ne pas le voir. Là, au moins, le peintre de nuages était tout à elle. Là au moins, il n'y avait personne entre eux deux. Ni vent, ni non-regards, ni esquives.

Agnès a dépassé le mal. Elle est allée à l'autre bout, là où l'amour fait son arc-en-ciel. Là où le monde est enfin à sa portée. Là où tout se comprend et peut se dessiner sur la toile.

Et lui, il s'est approché tout à coup sans qu'elle ne s'y attende. Il est venu plus près pour voir un peu les flammes dans ses yeux. Il a voulu juste en sentir la chaleur sans pourtant s'y brûler. Ensuite, tout s'est passé très vite... Il y a eu la neige qui s'est mise à tomber et son silence. À nouveau, une vague les a emportés loin l'un de l'autre. Comme si l'univers jouait avec eux...

Des querelles à la galerie, des peintres colorés qui se disputent l'espace et la lumière... et pas assez de ciel pour qu'y brillent toutes les toiles filantes ! Elle a dit des mots qui sont sortis trop vite. Ils avaient la brutalité des passions, le clinquant des étoiles. Et il a eu peur, et il est parti. Elle l'a vu partir au bout de la galerie, tête basse. C'est tout ce dont elle se souvient : son dos, sa nuque et quelque chose qui la déchirait de toute part.

Elle est restée là, immobile, avec une hallebarde plantée en plein milieu de son corps. Elle l'avait perdu. Malgré tout ce qu'elle avait pu dire ou faire, malgré toutes les forces qu'elle avait déployées, il était parti sans un regard.

Alors, elle est allée marcher dans le jardin, sous les flocons de neige, sous le cristal glacé de sa vie, sous les éclats de son cœur qui recouvraient la toile de son amour. Du blanc sur le noir...

Le silence, le vent, elle pouvait encore vivre avec. C'était son bonheur. Dedans, il y avait encore ses sourires, ses quelques paroles, la chaleur de son corps lorsqu'il s'approchait et qu'elle en profitait pour regarder un peu son âme de plus près. Dedans, il y avait l'espoir éternel et ce lien invisible qui faisait de sa vie un paradis.

Le silence, elle s'y était habituée, mais la glace, elle ne s'y ferait pas. La glace épaisse qui commençait à saisir le jardin et les feuilles à peine

mortes sans qu'elle n'en comprenne le sens, ça non ! Au reste, la glace ne se peint pas. Ça n'est jamais assez clair ou foncé. On n'y croit pas. La glace, d'ailleurs, elle n'en avait jamais peint. La glace empêche tout de vivre, les oiseaux, les plantes, les cœurs qui s'aiment et les autres. La glace n'a même pas le clair de la vitrine de la galerie ; rien ne filtre au travers. Pas la moindre fleur. Pas le moindre petit cœur blanc.

Le peintre de nuages a quitté la pièce sans se retourner.

Il a laissé Agnès dans le bruit de ses pas. Il savait bien qu'aussitôt la glace envahirait tout, mais il n'a rien fait contre.

« Il avait trop mal, sans doute ! » s'était dit Agnès.

Agnès avait toujours des excuses pour le peintre de nuages.

Il avait beau ne pas faire et ne pas dire, elle savait toujours comment mettre des couleurs sur son gris et l'embellir. Au fond de son âme, Agnès ne savait qu'une seule chose : ils étaient destinés l'un à l'autre. C'est tout.

Alors, il avait beau faire et beau dire, il avait beau quitter la galerie sans un regard. Il avait beau la laisser dans la glace du jardin. Il était à elle autant qu'elle était à lui.

C'est seulement que l'univers n'avait pas encore décidé de leur donner un arc-en-ciel.

C'est seulement que, pour grandir encore et

devenir aussi grand qu'il le voulait, aussi grand qu'il fallait qu'il soit pour les garder dans son antre, l'amour devait rester éprouvé encore par le mauvais temps du jardin.

Aux peintres qui voient le monde de millions de couleurs... Aux peintres qui refont tout à la mesure de leur passion, qui changent l'or et le feu et le bleu du ciel pour les anges, l'amour qui se pose sur le coin de la bouche comme un brin de paille porté par le vent ne saurait suffire.

Agnès a vu l'amour par l'autre bout. Elle sait rêver en silence. Elle sait transformer le néant, le souffle d'infini en blizzard de finitude, de plénitude. Elle sait recouvrir tout autour de son cœur d'un grand mur pour qu'il ne sente plus la douleur. Comme le bruit de la boîte de biscuits. Comme le craquement du parquet... les petits pas de Joshua derrière elle. Le souffle du vent, comme le souffle du vent dans ses cheveux blonds. Le peu qui reste, les peintres peuvent le transformer en amour total. En amour plein. En amour qui ne fait pas mal. Les peintres, ceux qui peignent et ceux qui ne peignent pas. Ceux qui font des nuages... Et puis les autres, tous les autres aussi. Tous ceux qui sont allés au bout du chemin pour chercher l'arc-en-ciel.

Mais ce jour, il y a une brèche dans le mur. Ce jour, elle croit l'avoir perdu. Ce jour, elle supplie Dieu.

Il n'y a rien d'assez solide.

C'est juste ça qu'il fallait comprendre en venant ici, et Dieu ne le dit pas quand on arrive. Il nous laisse aller.

On a beau lire sur le mode d'emploi de la vie que nous sommes des poussières de poussières d'étoiles ou de nuages, on n'y croit pas. On amasse. On promet. On se bat comme des immortels et on crève plus sûrement que des mots dans un livre.

On crève avec nos pauvres amours.

On crève avec nos crimes et nos guerres. Avec le sang sur nos mains. On crève avec nos boucles blondes et nos dentiers. On crève comme les chiens, les excuses et les mauvaises farces. On crève au coin d'une rue comme le vent qui rencontre une cathédrale. Comme la statue sous les fientes des pigeons. On crève comme des hommes qui ont vécu et qui ne le savaient pas. Qui ont passé leur vie à chercher un arc-en-ciel au milieu des nuages... Et après ?

« Peindre, écrire, danser..., c'est le seul moyen de retenir la vie qui passe ! » disait Charles ce matin.

Et mourir aussi.

Et mourir, certainement !

XVIII

Il n'y a guère de temps pour regretter. Guère de temps pour vivre. Tout glisse entre nos mains : les visages des amants, des enfants, des vieillards et des morts. Les larmes qu'on essuie et celles que l'on verse et les poignées de poussières sur les boîtes qui nous emportent.

Le corps de Joshua était si petit... Si petit dans les bras d'Agnès. Si petit qu'elle était certaine qu'elle pourrait le réveiller. Que sa vie dépendait d'elle uniquement. Elle avait oublié Dieu...

Le père de Joshua était là, lui aussi. Et des voisins. D'autres aussi qu'on ne connaissait pas. Ils avaient couru pour voir et Agnès avait volé. Les ailes d'un ange lui avaient sans doute été prêtées pour cet instant.

Durant son vol, là, le temps s'était déployé comme par magie... Elle avait pu tout voir au ralenti : la naissance, le ciel qui s'ouvre, le premier cri et le premier pas dans le jardin. Le premier dessin. Elle avait senti l'amour tout entier, comme au premier jour, la défaire et la refaire.

C'est, dans le fond, tout cela ensemble qui a hurlé.

La pierre tranchante sous sa tête, le sang, la mort. La statue dans le fond qui sourit encore. Dieu en haut qui ne bouge pas. C'est juste la vie...

Un chevreuil est mort ce matin-là aussi, juste en contrebas, près du lac.

— Je l'ai poussé... Je voulais pas ! Il riait de moi avec ses copains. Il riait de ma danse ! Il m'a traité de...

— Tais-toi, Charles ! Tais-toi !

Henri avait parlé entre ses dents. Elles étaient aussi serrées que ses doigts autour du bras de son fils.

Puis, les gens étaient retournés à leur vie. Ils avaient même soupé ce soir-là et même regardé un film et ri quand c'était drôle.

C'était juste la vie.

Juste la vie...

Agnès aussi avait ri depuis ce jeudi-là. Pas souvent, il est vrai, mais elle avait ri et comme chaque fois, elle s'en était aussitôt voulu. Le souvenir de Joshua, tel un soupir de spectre, venait toujours éteindre les rires avant la nuit.

Depuis longtemps déjà, Agnès se demande qui de Joshua ou de Charles est mort ce matin de printemps ? Il ne faut pas toujours se fier aux noms sur les épitaphes...

Le peintre est revenu.

Elle le savait. Ce matin-là, elle s'est levée en sentant qu'il allait revenir.

Le peintre fait partie d'elle sans qu'elle n'en comprenne la raison. Elle se demande même s'il ne serait pas par hasard un être peint de sa main. Un personnage imaginaire. Au reste, peut-être que tout n'est que peinture... Le sang sur la pierre, la brèche dans le mur et les nuages sur son âme, qui sait ?

Il lui a donné quelques mots. Peu, il est vrai, mais le lien demeure et son ciel se rallume.

Maintenant qu'il est revenu, tout peut arriver, elle n'en a cure. Elle sait qu'elle saura faire. Elle sait qu'elle tiendra encore un peu...

Le peintre de nuages est revenu.

Il marche dans sa vie comme le passant sur le bord du fleuve avec son grand manteau qui se confond aux ténèbres. Il marche dans son cœur comme le promeneur dans la lande qui cherche une lanterne sur le bord d'une fenêtre.

Ni lui ni elle ne savent trop quoi dire... Y a-t-il seulement quelque chose à dire ?

Il y a trop de givre sur les roses ; elles craquent et fendent comme des cœurs. Comme des bouts d'horizon sur les étoiles des anges.

Des petits pas se sont imprimés dans la matière glacée. Comme ceux de Silas, de Joshua... Des oiseaux, des anges fatigués de voler, des étoiles somnambules. La vie est passée sous les statues.

La vie passe toujours.

Agnès peint des petits pas dans la neige. La première neige et déjà des petits pas dedans.

À quatre ans, on ne meurt pas. À quatre ans, on fait des petites traces dans la première neige. Les oiseaux, les anges et les étoiles font bien de leur mieux, mais Agnès n'est pas dupe.

Elle cherche...

La vie est une quête. On se rend malades pour se guérir. On se jette sous les lames des épées pour apprendre encore et encore la fameuse botte qui nous a tués, on fait cent fois, mille fois le même chemin à contrecœur, à contrevent, on cherche nos peurs dans la nuit, on les débusque pour les combattre encore inlassablement.

Il faut que l'âme trouve, alors elle cherche. Elle cherche dans les entrailles des cadavres, dans les lits froissés des hôpitaux, dans les amours impossibles, les combats, les cathédrales... Et quand elle trouve, si rare que cela soit, elle a fait son temps. Elle rentre. Elle repart. Elle retourne à Dieu.

Il est vrai qu'il y a « rire » dans mourir...

La vie, ce n'est jamais bien davantage que deux ou trois phrases...

« Je reviendrai dimanche »

« Prenez soin de vous »

« Je te demande pardon »

« Maman, je peux avoir un biscuit ? »

« Je t'aime »

Elles résonnent comme les cloches des heures ou celles de la messe. Chaque jour ou juste le dimanche. Juste au printemps ou juste la nuit. Ça dépend. On ne sait pas trop ce que fait le bedeau ni à quoi il se fie pour sonner.

Ce jour, il a tout sonné, et l'angélus avec. Agnès a les oreilles qui sifflent. Elle n'entend plus son cœur ni le bruit qu'y faisait le peintre de nuages. Elle a vu son ombre sur la toile tandis qu'elle levait le pinceau vers la lumière... Il ne s'est pas retourné. Il s'est dissimulé dans un repli du silence pour ne pas être pris et elle l'a laissé aller.

Et puis, comme chaque fois où elle a renoncé, il est revenu. Le peintre de nuages revient toujours. Depuis ce fameux jour de mai où il a peint un gros nuage pour le ciel d'Agnès. Depuis que tout dans son cœur est à l'ombre de son âme.

« Je peindrai cette toile pour le monde et je la peindrai pour vous... », écrit-il, et c'est autant que s'il lui avait promis l'éternité. « Pour vous ! » C'est fou après quoi le cœur peut bien s'accrocher. Pourtant, ce n'est rien de bien grave, mais elle suppose qu'il pèse chacun de ses mots avant de les déposer sur le papier, qu'il prend le temps de les bien regarder. Il doit bien savoir ce que ces mots ont fait sur elle. Il doit bien savoir

toute leur portée. Il a certainement attendu de voir dans le ciel s'allumer des milliers d'étoiles ce jour-là.

Le lendemain, ce fut un jour comme les autres, pourtant celui-ci fut plus douloureux. On aurait dit que l'amour s'était réveillé malade, qu'il avait mal au cœur, à l'âme, mal partout. Il tremblait, battait de travers, donnait chaud, et froid l'instant d'après. Elle aurait voulu crier, l'appeler, alors elle a peint. Elle a peint à s'en rendre malade pour ne plus entendre son cœur, mais rien ! Rien ne l'apaisait.

« Je déteste vous aimer ! » a-t-elle hurlé dans son dos, mais il n'a pas entendu. Elle a pensé trop bas. Il était trop loin déjà.

« Je pourrais bien mourir que l'on vous verrait encore dans mon regard ! » lui dit-elle encore tandis qu'il s'éloignait de la galerie. Elle se voyait courant derrière lui, laissant le père de Charles sur le trottoir et criant : « Je vous aime ! », et ça la faisait sourire. Elle le voyait là, médusé, le cœur ouvert prêt à l'accueillir dedans.

Dans le rêve, tant de couleurs... Tant d'amour.

Dans le rêve, l'amour prend enfin toute sa dimension et elle s'accroche à cette image-là. La chanson le dit : Dieu réunit ceux qui s'aiment.

Il faut qu'il voie bien l'image.

Les rêves sont les images dont Dieu a besoin pour nous bien servir. Des photographies qu'on

lui envoie pour passer nos commandes.

Noël approche. Agnès ne fait pas de sapin depuis Joshua. Pas de guirlandes, de lumières, pas trop de couleurs dans la maison.

Pour Agnès, Joshua est parti avec le père Noël. Il a emporté Noël de la Terre. Les autres continuent de fêter sans le savoir. Elle, elle ne fêtera plus jamais ou alors... Dans les images pour Dieu, peut-être.

— L'espoir, c'est le pressentiment du beau. Dans le fond, nous n'espérons rien, nous ne faisons que pressentir ce qui nous attend, lui disait Charles ce matin.

Agnès a tout avoué à Charles. Il a compris. Il savait depuis toujours de toute façon, il jouait le jeu comme il fallait le jouer.

Charles est son meilleur ami, même s'il a tué son fils. D'ailleurs, c'est peut-être pour cela.

— Crois ! C'est tout ce qu'il y a à faire, Agnès ! a-t-il dit encore avant de refermer le portail de métal glacé.

C'était facile.

Elle avait oublié.

Elle regarde par-dessus les grands sapins... Un traîneau, un renne, quelque chose qui devrait apparaître. Quelque chose qui devrait percer les nuages... Elle essuie les poussières de Dieu au coin de ses yeux. Un peu de vent dans le cœur.

Durant toute une heure, elle a réussi à ne plus penser à lui. Elle en revient comme une grande

rescapée. Elle le retrouve avec un grand choc, se jette sur lui, sur la glace de son souvenir. Son visage n'est pas net, il n'y a que des parties qui reviennent parfois. Sa lèvre qui se plisse, le gris dans ses favoris, sa main sur sa nuque qui replace quelques cheveux rebelles. Son œil, qui cherche le sien, aussi noir que les fonds marins. Aussi profond que l'abysse infernal dans lequel elle est aspirée jour et nuit.

Elle se jette sur lui et l'étreint.

Toute une heure sans penser à lui. Comment a-t-elle pu ? Elle avait ouvert une fenêtre dans son être et la brise est rentrée un instant, a tout emporté. Les papiers sur la commode, les notes avec son prénom. Les esquisses et les croquis. Tout est au milieu du boudoir. Elle s'agenouille et pose ses mains. Tout goûte le nuage, tout est dans l'ombre, tout lui ressemble.

Une valse et les rêves dansent et elle danse avec eux. Le peintre l'enlace et l'embrasse et elle vit. Elle passe tout entière dans la brèche du mur et n'attend même plus de voir monter son père sur la colline qui surplombe l'orphelinat. Plus rien ne vient de la mer, même plus le vent du large.

Agnès danse avec le peintre dans le boudoir d'un songe. Dans l'antichambre de l'amour. Elle danse avec lui pour l'éternité et Dieu les regarde. Dieu ne peut pas ne pas les voir. Ils sont le gras de l'amour, la ligne qui souligne le cœur, qui

enrobe l'âme. Ils sont comme le souffle de vent dans le parfum de la rose. Comme le pli fragile dans la première robe de dentelle blanche. Comme le froissement du linceul sur le corps endormi.

Ils sont ce qu'ils ont toujours voulu être.

Un ange a pris leurs mains et les a déposées sur son cœur. Ils sont entrés dans la toile. Ils ont touché le soleil pour y faire un petit cœur de feu. Un petit cœur de miroir pour refléter au ciel.

Elle danse avec lui pour l'éternité et le monde s'efface. Plus rien ne peut exister en dehors de ses bras. Plus rien ne voudrait vivre hors de cette étreinte. Le ciel est enfermé dedans.

Puis, elle choit.

Au sortir d'un songe, il y a toujours une marche un peu trop grande qu'on a tendance à manquer.

La réalité est toujours très en dessous... loin, en bas. On se cogne le cœur. On s'égratigne toujours un peu au sang. Alors, on panse. Alors, on pense...

Il faudrait pouvoir dire. Pouvoir avouer l'amour à l'autre, lui lancer la balle. Lui lancer la torche vive. Qu'il se brûle lui aussi. Cela soulagerait tellement !

Mais elle passe près de lui bien souvent à la galerie et même les grands miroirs du fond ne voient rien, alors lui, vous pensez !

Pourtant, l'amour se promène de long en

large, il fait les cent pas entre eux deux. Il leur fait signe. Il se glisse entre les portes et les tables. Il se dépose sur le rebord des toiles et des bouches closes. Il s'accroche à un sourire, à un œil baissé, à un soupir et sur les pas qui résonnent sur le bois, sur le seuil, sur tous les trottoirs de l'univers.

Les rues, les campagnes pittoresques, les rivières gelées, les routes aux bords enneigés, la vie qui avance, qui passe, qui part et tout autour qui se fige dans ces instants de lui. Il n'y a plus que lui dans la vie d'Agnès. Elle est en train de mourir tout autour. De mourir à sa vie. De mourir à son silence. Elle habite dans un petit chemin avec, au fond, un cœur et un soleil miroir. Un tout petit chemin où il n'y a qu'un petit pavillon et deux chaises sous les arbres. Un kiosque à musique, une chambre pleine de fenêtres et de rideaux pour faire danser le vent. Un peintre et ses nuages et l'amour pour tout meuble.

Elle habite le cœur du peintre et il ne le sait peut-être même pas. Il y a trop de lumière. Trop d'ombre. Trop de silence.

Elle habite le cœur du peintre et y accroche ses tableaux. Ses couleurs. Des licornes qui vont boire près du lac et le prince avec ses yeux noirs d'abysse.

Elle voudrait mourir. Disparaître rien que pour lui faire mal, mais elle a peur qu'il n'en ait cure, alors elle vit. Elle voudrait l'arracher de son cœur, l'enlever de ses ailes, le sortir des reflets du miroir. Elle voudrait hurler au père de Charles tout ce qu'elle a entendu dans le murmure de la mer.

Elle ne peut plus vivre. Plus vivre sans lui. Plus vivre sans son amour.

Le corps de Joshua était si petit... Si petit dans ses bras.

XIX

La lumière des hommes est à Dieu ses étoiles
au plus fort des nuits d'hiver.

Si les mots sur le papier demeurent davantage
que les pas dans la neige, c'est parce que l'homme
lit moins vite que Dieu.

Cette nuit, Agnès a vu sa mère. Elle était dans
un champ de glace. Le givre avait tout recouvert
et sa mère était magnifique. Tout entière
recouverte de givre blanc, luisante au soleil.
Agnès courut chercher une toile, des pinceaux.
Ensuite, elle embarqua sur un navire qui filait
comme le vent sur une mer de glace.

La neige a tout recouvert. La rue qui mène
chez lui et celle de la galerie aussi...

Et Dieu a fait la neige de la blancheur du
papier afin que l'âme puisse y laisser un mot,
une peinture...

Et Dieu lit les mots d'Agnès sur la neige tendre.
Les pas lourds sous le fardeau de l'amour et des

larmes de son âme. Il laisse le temps passer entre eux comme s'il fallait cela pour comprendre, pour mieux aimer, pour mieux mourir.

Le peintre quitte la galerie. Il part sous les flocons, sous le silence après le sourire.

Lorsqu'elle est arrivée, il était seul. Il peignait au fond. Il a levé les yeux sur elle et elle sur lui, et le temps s'est brisé d'un coup. Tout le ciel s'est déversé sur eux, enfin... c'est ce qu'il lui a semblé. Elle devait avoir la tempête de décembre sur le visage.

Il s'est approché, a levé sa main pour prendre son bras par-dessus le manteau et l'a embrassée doucement, comme on embrasse une amie. Comme on embrasse une joue qu'on ne nous a pas donnée.

Elle a eu le temps de bien le voir tandis qu'il parlait au père de Charles. Elle a mesuré tous ses traits avec le fusain de son âme. Elle a tout redessiné sur son cœur : le tour de ses sourires pour elle, de ses regards étranges, de la tristesse qu'il a emportée dehors, lorsqu'il s'en est allé. Elle a redessiné aussi ses soupirs et sa voix quand il a eu fini de parler de celle qui lui avait donné ses joues. Ensuite, elle est partie avec son tableau et l'a regardé pendant des nuits... Elle en a fait le tour pour essayer de trouver la brèche, ce qui faisait que son cœur gagnait sur sa raison, ce qui faisait qu'elle aimait un

homme dont elle ignorait tout. Où était cachée la clef ? Qu'y avait-il derrière cette toile ? Était-ce un ange ou un démon, un spectre tout droit sorti d'une autre vie ? Quoi ? Qui osait ainsi se moquer d'elle ?

Elle a eu beau aller brûler le tableau dans le jardin, sous le regard outré des statues, rien n'y a fait. Elle a continué de l'aimer.

Le cœur est idiot, il n'écoute que lui-même, il reste insensible à la tempête, au vent, aux oiseaux qui meurent sous les arbres.

Si sa mère était là, sans doute aurait-elle pu arrêter ça. Une mère sait toujours comment arrêter le cœur de son enfant lorsqu'il part vers la forêt dramatique... « Il y a des loups, tu sais. Des loups méchants et des ombres pour les cacher. Viens ! Ne reste pas là ! »

Si sa mère était là... Car son père, lui, n'aurait pas su lui dire. Son père ne savait rien des hommes. Il ne voyait que le joli des choses, c'est ça qu'il disait à la petite : « Tu vois la mer ? Les vagues et les navires ? Tu vois le ciel ? Eh bien ! Tout est là. Tout est beau comme ça et le cœur des hommes avec. Le cœur des hommes a Dieu à l'intérieur, au fond, c'est toujours cela qui prime. C'est toujours avec l'amour qu'il fait les choses, même les choses les pires.

Tu vois la mer, les vagues et les navires ? Tout bouge pour Dieu. Tout est Dieu. Alors, n'aie pas peur, mon ange ! N'aie jamais peur ! »

Alors, dans les choses les pires, Agnès a vu Dieu. Sur les bancs de l'église après les coups et dans les chambres closes de l'orphelinat, elle a vu Dieu. Le Dieu dont avait parlé son père.

Alors, elle n'a rien dit.

Ça doit être pour cela qu'elle aime le peintre de nuages. Parce qu'entre eux, ils se reconnaissent. Parce qu'il a dû voir Dieu lui aussi. Parce qu'il a la même couleur d'âme. Parce qu'il pose sur elle un regard qui entre directement par la brèche. Parce que son cœur doit battre au même rythme que la mer, les vagues et les navires.

Tout bouge pour Dieu.

Et l'amour des légendes aussi. L'amour qui vit entre deux toiles, entre deux feux, entre deux mondes. L'amour qui ne sort pas du cœur, qui ne se rend pas jusqu'aux lèvres, l'amour qui brûle d'en dedans. Là où il est le plus fort. Là où Dieu peut le voir le mieux.

Alors, elle ne dit rien.

D'ailleurs, que pourrait-elle dire ? Je vous aime ? Je vous attends ? À quoi bon, il sait tout cela. Il le voit dans ses toiles, dans les toiles, l'étoile de ses yeux, dans chacun de ses mots. Il sait.

Il y a ces moments dans la vie où tout semble se tourner contre nous. Le ciel s'abat. Les anges se taisent. On se souvient de la texture des petites robes de nos huit ans. Celle en tissu

crème surtout, doux, avec une sorte de petite dentelle verte en bas. Les doigts sur les rebords suivaient les courbes. On peut presque les sentir encore.

Il y a aussi l'odeur âcre du métal de lit et de celle du parfum de la mère dans son coffre à trésor. C'est ainsi qu'Agnès appelait le vieux coffre de bois que son père lui avait confié et qui contenait tout ce qui restait de sa mère. Quelques vêtements, quelques lettres, quelques photos, quelques larmes et du parfum pour les cacher.

L'amour bien souvent survit dans les vieux coffres. Il se terre, se conserve, s'endort, se cache du dehors, se cache du réel dans lequel il perd toute sa superbe.

L'amour bien souvent grandit dans les vieux coffres. Il s'allume, se rêve, se danse, se déguise. Il profite du silence et du sombre pour exploser.

Si bien que, dans le réel, il serait comme le navire sur la grève. Comme le ciel sous les abîmes de Neptune. Comme le vent sans les anges.

L'amour dans les coffres de bois est comme ces médaillons d'or rouge que l'on n'osera jamais porter de peur de les perdre. Ils ont après eux toute l'histoire de la tante Beth et tous les secrets du chapelain de Valmorgia. Ils ont après eux l'ombre de l'autre qui se cache dans la nôtre par les jours de grand soleil.

L'amour dans les coffres de bois fait les légendes et les plus grandes déchirures. Il fait les brèches.

Et même s'il est capable de faire les plus grandes brèches aux murs des petites filles, il ne peut néanmoins s'y glisser pour disparaître. Il reste là, accroché, spectateur du drame. Il attend. Il guette un signe, un geste. Il attend quoi ? Dieu, peut-être ? Un autre amour ? Un peintre de nuages ?

Agnès se meurt d'aimer. Elle court les jambes liées, et le père de Charles lui offre son bras pour ne pas tomber. Elle va dans une maison en construction et ouvre sa boîte aux lettres. Il n'y a rien, mais ce n'est pas grave. Cela viendra.

Elle part voir sa mère. Il fait beau. Il fait même chaud. Il fait toujours beau dans ses rêves.

Agnès se meurt d'aimer. Elle le quitte et, le lendemain, se jette à son cou sans qu'il n'en sache rien.

Elle a cru voir ce soir une étoile filante dans sa dernière toile. Elle a cru voir l'amour des coffres de bois quand il a baissé les yeux.

Il est parti comme ça, sans dire un mot, il a glissé contre le silence dans un froissement de tissu beige avec un liseré vert. Agnès l'a bien remarqué... Il a eu peur de s'approcher.

Mais il reviendra.

Le peintre de nuages revient toujours.

L'amour dans les coffres de bois comme ces

cadeaux sous le sapin : la splendeur, l'espoir...
Le monde est dedans. Tout l'or du monde. Tout
l'or du cœur. On ne veut pas les ouvrir. On ne
veut pas laisser sortir les anges et les étoiles. On
ne veut pas voir Noël arriver.

Mais tout passe.

Un jour, il faut bien ouvrir les boîtes et
regarder. Alors, tout se fane ; les étoiles, soudain
prises dans la lumière, se flétrissent. Les anges
effarouchés se jettent sur les fenêtres closes. Les
petits Jésus et les rois-mages se congratulent, se
bisent, se blottissent et puis retournent à leur
journal qui salit les doigts et à leurs peintures, à
leurs danses.

Le peintre sera là aussi, dans les reflets
chatoyants des coupes de cristal, dans le grave
de la fin de soirée, dans les nuages que fait le
champagne à l'esprit des vivants. Alors, elle
baissera les yeux. Alors, elle se tournera vers
la fenêtre et cherchera une lueur au loin...
Quelque chose qu'il pourrait voir aussi.

Tout passe comme la vie, comme l'hiver...
Un jour, il faudra bien ouvrir la boîte et regarder.
Un jour, l'étoile devra bien s'éteindre dans la
lumière de Dieu. Un jour, il ne restera rien de
tout cela, rien de cet amour, rien de ce silence,
rien de ces nuages !

— Maman ! Je voudrais une étoile, juste une
pour moi, le Bon Dieu ne le verrait pas si on en

prenait juste une ! disait Joshua à son dernier Noël.

Mais les jardins du ciel sont comme les miroirs ; ils ont l'âme fragile des statues du jardin. Ils ont tout l'univers accroché à leurs nuits. Ils montrent de leurs rêves à tous ceux qui en cherchent et sombrent volontiers dans un caprice du temps.

— Mais Dieu t'a déjà offert une étoile, mon chéri. Elle est là, juste là, sous ton chandail.

— Dans mon cœur ?

— Oui.

— Mais là, je ne peux pas la voir ni la prendre...

— Comme tout ce qui est précieux. Comme l'amour. Comme les reflets dans les miroirs, comme l'ombre des roses.

— C'est pour ça que tu peintures ?

— Peut-être bien... oui, peut-être bien...

Elle avait souri. L'avait serré dans ses bras. Il avait déjà tout compris.

— Maman, quand je serai grand, moi je serai gardien d'étoiles !

Alors, elle se tourne vers la fenêtre et cherche une lueur au loin... une étoile qu'il pourrait voir aussi.

L'art pour refaire le monde. Pour refaire le ciel. Pour toujours tout essayer de refaire. On

ne refait rien, finalement... Même pas les mots des enfants ni ceux des peintres de nuages. On colorie.

On trace.

On souligne le beau et le laid.

Le peintre est parti encore. Il s'est enfui derrière Noël et l'église allumée. Là même où il l'attendait. Là même où il lui avait donné rendez-vous.

Elle y était allée sans attente ou peut-être en avait-elle trop. Elle avait eu juste le temps de le voir tourner sur le coin et disparaître. Elle avait vu ses traces hésitantes dans les premiers flocons...

Depuis, plus rien. Depuis, c'étaient les nuages de neige sur l'âme des roses. Les nuages de glace sur les joues des statues du parc. Le son cristallin des cloches à la messe de minuit, comme celui du cœur qui s'étouffe dans le mal. Dans le rêve...

Elle lui trouve des excuses, elle trouve des excuses au destin, à la vie et à Dieu lui-même. C'est encore par amour. C'est toujours par amour. Toujours trop d'amour.

On meurt, on vit, on tourne sur le coin des églises... Toujours trop d'amour. On baisse les yeux, on les ferme, on les détourne... Ah ! Agnès ! Peintre de chimères et de cœurs enchevêtrés. Peintre de licornes et de lacs magiques. Peintre d'âmes. Peintre de brèches...

La voilà, à la table du réveillon, qui cherche à

retirer le précieux du champagne.

Il suffit, pour retirer le précieux, de se bien pencher. De regarder de plus près avec les yeux des grands. Alors, c'est surprenant comme la magie sort. Tout le beau, tout le rêve sort d'un coup. Il ne reste plus qu'un peu de vin dans une bouteille plus grosse que les autres.

Même le goût s'altère.

Quand on regarde avec ces yeux-là, tout s'étiole dans le vaste du monde gris des vieux. Il suffirait qu'elle regarde ainsi son peintre, mais ça, elle en est incapable. Ça, ça ne marche pas. Il y a trop de lumière enfermée autour de son cœur. Trop d'or et de bulles. Trop de magique et de précieux. Même quand le gris arrive lentement pour empierrier son âme, pour pétrifier son cœur et ses rêves, le feu reprend par l'autre bout et rallume tout. Il lui semble que c'est impossible, que cette flamme a été allumée par Dieu et que lui seul peut l'éteindre.

Elle tient le magique dans le creux des nuits de Noël.

Dans le feu des matins d'une nouvelle année qui s'en vient, dans ceux des chemins glacés du jardin des anges, au fond des cours des cloîtres du temps, sur les toiles interdites des Saints, deux mains s'entrelacent. Deux mains sont enfermées l'une sur l'autre pour l'éternité et c'est Dieu lui-même qui les a peintes, enfin... elle ose le croire. Elle ne peut ressentir autre

chose que cette marque, que cette brûlure. Tout, des mantelines qu'elle porte, des villes qu'elle traverse, des chansons qu'elle écoute. Tout, du monde qu'elle regarde de son balcon, des gens qu'elle rencontre, des tombes qu'elle fleurit, des sourires qu'elle efface de son visage. Tout tire, lance, frissonne, rappelle à l'ordre. Tout renvoie à cette petite douleur qui empèse le cœur et assombrit l'œil d'une petite teinte de gris et de feu. Tout dévoile le brasier étouffé. Le feu qui couve sous le silence. La lumière endormie sous des courtils d'ombre profonde.

Tout !

Tout comme la mort qui lance la vie éternellement. C'est l'or de toutes les choses qui ne veut pas briller. Qui attend son heure. Qui attend son Dieu.

L'or dedans les bulles du champagne, comme les étoiles qui dansent pour les enfants. Toutes ces choses que l'on ne peut pas boire ou cueillir. Toutes ces choses que l'on ne sait plus regarder. Que l'on ne sait plus peindre. Que l'on ne sait plus aimer.

Tout ce qui ne peut plus passer par le trou de la brèche.

Agnès est comme les enfants, elle attend.

Elle a toujours attendu, d'ailleurs.

Il n'y a que les enfants qui attendent parce qu'ils n'ont pas encore eu peur de perdre. Parce qu'ils ne pensent jamais à perdre. Parce que la

perte n'entre pas encore dans leur perspective. Parce qu'ils ont beau y penser, la magie est plus forte, le feu plus dense. Que peut faire la raison contre le magique ? Que peut faire le vent contre le feu ?

À force de fixer la mer, c'est sûr ! On voit le bateau arriver.

Agnès le sait mieux que quiconque, elle qui a attendu toute sa vie un navire qui n'est pas encore revenu.

— Il y a eu un naufrage au large de Nouméa. On n'a rien retrouvé. Pas de corps, mais dans ces eaux-là, il y a bien du mouvement, vous savez... c'est dommage pour la petite, hein ? Vous lui expliquerez ça en douceur, je vous fais confiance. Son père, c'était pas un mauvais gars, ça non ! Il avait trop de cœur, ouais... bien trop de cœur.

Puis, la voix s'était éteinte en même temps que l'âme de l'enfant. Elle avait couru jusque sur la plage pour insulter Dieu. Elle s'était jetée à l'eau et avait nagé aussi loin qu'elle avait pu. À cet âge-là, on pense que nager jusqu'à Nouméa est chose facile.

Elle s'était réveillée quelques heures plus tard dans son lit et le jour d'après, elle avait cinquante ans.

XX

La vieillesse est arrivée chez Agnès un beau matin. Elle ne lui a pas ouvert la porte, bien entendu. Alors, la visiteuse est restée là. Elle s'est assise sur le perron et elle attend d'être accueillie et invitée à s'asseoir avec eux à la table des repas.

La vieillesse a tout son temps. Elle est patiente. On a beau ne pas vouloir la recevoir, on sait bien que, tôt ou tard, il faudra qu'elle entre. Tôt ou tard, l'hiver sera là et on aura pitié. On ouvrira la porte.

Ensuite, tout ira très vite.

Tout ce qu'elle touchera se flétrira. Tel un soleil de l'Afrique sur les champs déjà trop secs, elle fera aller ses rayons et sur l'amour aussi. Même sur l'amour...

Tel le givre sur les statues du jardin déjà trop endormies, elle fera glisser sa grande cape de glace et sur les toiles aussi. Même sur les toiles...

Mais pas pour Agnès. Agnès a dix ans et il est bien trop tôt. Il faut encore le prince près du lac

et les licornes qui s'abreuvent aux petites heures de la nuit. Il faut encore le temps d'aimer. Le temps de vivre. Le temps d'entrer dans le tableau du peintre et d'y dormir sur les nuages...

Il faut encore qu'un navire entre dans le port et qu'il ramène le père. Un matin, elle sait qu'il arrivera. C'est pour cela qu'elle avait fait acheter au père de Charles cette maison sur la mer. Pour pouvoir passer des heures à surveiller l'horizon.

Charles est passé ce matin. Il était seul et blême, comme le sont souvent ceux qui sortent de chez l'avocat.

— C'est ce voyage en Afrique... elle a rencontré la vie sans moi et elle en est tombée amoureuse, tu vois. Alors, j'étais chez l'avocat, je l'entendais parler de nous comme si j'avais été mort depuis longtemps. Je l'entendais parler d'une vie dans laquelle je n'ai jamais été et d'un homme que je n'ai jamais été non plus. Je pense que je suis mort aussi ce jour-là, maman... je suis sous terre et je ne le sais pas. Sous le chêne, au fond. Allons fleurir ma tombe, viens !

— Tu es fou !

— Viens ! Après ce sera trop tard. Après, je serai décomposé, putréfié. Après le temps aura tout repris, la chair, le regard, l'odeur, la rage. Tout ! Un peu de pluie, quelques larmes, il ne reste plus que le souvenir. Et encore ça... qui pourra bien le peindre, sinon Dieu ? Viens,

Agnès ! Ne me laisse pas tout seul sous le grand chêne. Pas moi ! Moi, je ne saurais pas mourir si tu ne m'aides pas.

Ils étaient devant la baie vitrée du salon. Henri était sorti. Charles avait les yeux rougis par le désespoir lorsqu'il les ferma sur les genoux de sa mère.

— Rien ne meurt, Charles ! Ne te retourne pas sur ceux qui s'en vont ni sur les étoiles éteintes ! Ne te retourne pas sur le temps qui s'écoule ni sur les vagues arrachées aux étraves. Ne te retourne pas sur les ombres derrière les miroirs. Tout est là, dans ce seul instant : Dieu et son âme dans le soupir d'un homme. Dans le souffle d'un enfant. Dans les larmes d'une mère. Ne te retourne pas sur toi. Nous n'avons guère le temps ici-bas, tu sais.

— Où prends-tu ta force ?

— Dans le feu des miroirs.

Charles habitait au second.

On ne l'entendait pas. On n'entendait pas même ses silences. Il fallait lui laisser le temps de se réhabituer à lui-même et cela peut parfois être long.

Un navire est arrivé au port ce matin. C'était un grand navire tout blanc qui revenait de très loin et Henri en est descendu.

Charles a retrouvé son père.

Charles a retrouvé le chemin qui mène nulle

part. Là où nous devons aller.

Et Agnès a retrouvé le peintre de nuages.

Elle est allée à la galerie. Elle n'a pas pu se retenir.

Alors, il vint s'asseoir près d'elle. Tout près. Assez près qu'un nuage aurait eu peine à s'y glisser. Assez près que leurs corps n'auraient eu qu'à le vouloir pour se frôler.

Elle regarda longuement, dix secondes au moins, sa nuque, sa main, celle qu'elle pouvait voir de là où elle se trouvait. Puis, elle baissa les yeux lorsqu'il attarda trop les siens sur elle.

Pas un mot.

Juste du vent et de l'eau dans l'oasis entre eux. Les glaçons dans les verres, fondus. Des cuillères sur le côté pour ceux qui n'en auraient pas voulu. Un peu de napperons déchirés. Quelques croquis griffonnés que l'on a emportés. Un bruit de talons sur le carrelage beige et la porte de la galerie qui s'ouvre et se ferme, laissant entrer le frimas par paquets jusque près des visiteurs tardifs.

Il est surprenant d'étudier l'instant d'amour pur. L'instant où l'univers semble s'être enfin approché de nous. Alors, on se sent trop heureux pour parvenir à croire que cela pourrait cesser, mais pourtant, tout en nous hurle que cela est sur le point d'arriver. Partagés entre ces deux sensations, on n'ose bouger. On n'ose parler. On est tout remplis de cet instant. On vibre. On

est comme la corde du violon sur sa note la plus aiguë, la plus grave à la fin d'un concert. On se tend comme la corde sous l'archer. On palpite. On triomphe de tout ce qui nous emportera un jour. De tout ce qui fait de nous de petits hommes simples. Éphémères. Temporaires.

Des bribes de conversation... déjà on l'emporte au loin. On lui arrache de la proximité. Il se lève et s'éloigne et elle sent la résistance. Cela vient des deux, c'est certain. C'est trop fort.

Tout ce qui arrive ensuite n'a plus guère d'intérêt. On lui parle, on la regarde, on lui sourit. Elle souffre comme l'aube sur le champ de lavande lorsque le vent empêche tout l'univers de s'éveiller à son parfum. Elle souffre comme l'ange pris aux visages interdits des chérubins de cathédrale. Elle souffre comme les morts sous le chêne qui n'ont pas de sépulcres aux lits d'éternités.

Et lui, il rit...

Il embrasse des filles et serre des mains au fond de la galerie.

Puis, il se tourne encore et la regarde. Elle tremble. Elle vibre. Elle le déteste !

Quel droit a-t-il, s'il ne l'aime pas, de la regarder ainsi ? D'autant plus qu'il sait ce qu'elle ressent.

S'il ne l'aime pas, alors c'est l'homme le plus cruel qu'Agnès ait jamais connu.

Elle rentre chez elle. Elle serre sur son cœur ces précieux nouveaux souvenirs. Elle les rangera cette nuit, après les avoir longuement admirés dans leurs moindres détails, dans un des tiroirs de son secrétaire de marbre. Là où se trouvent déjà toutes ses lettres, les courtes et les plus longues, toutes celles qu'elle a brûlées.

Elle prendra, au passage, leur première rencontre entre ses mains, en humera le doux parfum... Un jour de mai, grand soleil qui entre dans le cœur tout à coup. Qui défonce le cœur avec fracas. Qui le cambriole, le pénètre avec violence, le vide de tout d'un seul trait...

Alors depuis, bien sûr, il y a le silence. Le silence d'après le drame. Il est là, avec les autres choses, dans le tiroir. Dans le grand tiroir de son âme.

Charles et son père regardent un match à la télévision. Ils crient fort. Ils explosent comme si, de ce jeu, dépendait la survie de l'espèce. Ils ont apporté la bière et les chips.

Agnès s'est assise avec eux. Elle a apporté les nuages et le ciel.

Deux mondes sous le même luminaire de cristal. Entre les tapisseries fleuries. Sur le plancher de bois franc. Une vraie famille, finalement. On crie les buts, on crie le silence, on crie l'arbitre et l'espérance. On crie le monde et la mort.

Et puis, la nuit s'étend sur les champs de lavande, sur la mer qui garde les bateaux, sur l'envie de vivre sans amour.

Depuis quatre ans, elle écrit une lettre. Une lettre qu'elle ne termine jamais. Qu'elle n'enverra jamais.

Pas de plume, pas de papier. Le cœur et son sang suffisent pour ce faire. Elle écrit sur son âme, le prénom du peintre et puis des mots sans lettres. Sans interstices. Sans virgules. Sans points. Surtout pas de points !

Elle y parle de son silence. De l'accident de mai. De tout ce qu'il a emporté qu'elle n'a jamais pu remplacer. Elle trace des lignes pour surligner le destin qui, elle le croit du moins, se joue d'elle. L'empêche d'échapper à ce massacre de l'être. Elle enveloppe, enrubanne, cache et déchire et recommence encore et encore inlassablement le même manège. Elle peint des scènes où il est, où il aime, où il ose... Même où elle meurt pour mieux le conquérir, sur les toiles invisibles de ses nuits opaques et non dormies.

Elle pense qu'il va finir par sentir la peinture fraîche, le sang qui s'échappe de la brèche, le silence de l'interstice. Elle croit qu'il va finir par comprendre.

Il y a des couloirs dérobés dans l'univers que l'âme, si tant est qu'elle soit toute remplie d'amour pur, peut emprunter.

Pas un miracle, non, pas un passage secret !
Juste le code qu'il fallait connaître ou la volonté
du ciel... Qui peut le dire d'entre les vivants ?
D'entre ceux qui s'aiment ?

Oui ! Agnès en est sûre ; leurs deux âmes, si
eux ne le sont encore, sont unies en dessous des
fortifications et des grandes guerres.

Depuis quatre ans, elle écrit un livre sans
mots, une histoire d'amour qui n'existe que dans
le filigrane des pages.

Pas de chapitres, de paragraphes, d'épilogue.
Que le récit silencieux d'une passion attendue.
Une histoire comme celles qu'on lui contait
jadis, dans les grandes salles de l'orphelinat, le
dimanche. C'était toujours le dimanche qu'il y
avait des histoires. Les princes et les princesses
et les licornes près du lac...

Une histoire rien que pour elle.

S'il pouvait deviner le monde qu'il ouvre
lorsqu'il attarde son regard sur elle davantage
que le temps réglementaire pour un regard...

C'est trop de lumière pour la brèche. Trop
d'étoiles et de feu !

Agnès est incapable de combattre.

Agnès est d'un autre monde. D'un autre ciel.
Fille d'une brèche au milieu de la mer et d'un
éclat de miroir aveugle, alors forcément...

Le monde, les hommes et les trains dans les

gares... Les morts, les mots jonchent le sol, les pages, les départs et la nuit au fond... Lorsqu'on est ainsi, on ne va qu'à l'amour. On ne veut que l'amour. Tout le reste s'effondre autour. On tourne en rond, en rond serré. Le tour de la Terre, ronde comme le cœur et l'âme et les tourelles des châteaux où les princesses dorment encore. On tourne comme des monstres aveugles et assoiffés et on se cogne aux pierres, aux ronces et aux roses. On se cogne aux baisers brûlants dans les rêves les pires et aux barreaux des lits que l'on aurait dû fuir. On se détruit et on crève comme des chiens qu'on a fini d'aimer. Comme le bois du chêne qu'on a coupé et qui brûle dans les poêles par les jours de grand froid. Alors, la terre étouffe et l'homme s'en va.

Ce n'était qu'un rêve.

Qu'importe tout quand on aime !

Même Dieu, on ne l'écouterait plus, alors le cœur, vous pensez !

Après tout, n'est-ce pas lui qui nous a faits ainsi ?

La fille de la brèche au milieu de la mer aime le peintre de nuages. C'est tout ce qu'il faut dire et le monde tourne autour de cela. Tout tourne autour de cela : un monde de particules et d'organismes, de comètes et de trous noirs, de cyclones et d'étoiles filantes avec Dieu au-dedans des mains jointes...

Cela ne peut être banal. C'est toute l'histoire

du monde comme tout ce qui est merveilleux. Comme tout ce qui allume le cœur d'amour pur et fait couler ses larmes.

C'est parce que la douleur est belle qu'Agnès ne peut lâcher.

Dès qu'il y a un bout de rêve, un éclat d'étoile, un brin de lavande, alors l'amour peut encore s'accrocher. Dès lors, il peut faire tout le mal qu'il a à faire.

Dans le monde silencieux d'Agnès, il y a des morts et des vivants qui se taisent. Des morts qui n'ont pas laissé de mots. Des vivants qui n'en prononcent plus guère.

Un jour, elle les aime et l'autre, elle les déteste. Le silence, ça fait toujours ça.

Ça détient une étoile dans une main et un javelot dans l'autre.

Échoué au large de Nouméa... On n'a rien retrouvé.

XXI

L'unique de la toile des peintres est comme l'amour. On a beau faire et refaire, chaque œuvre est unique. Ça peut se ressembler, avoir les mêmes couleurs, les mêmes formes, mais il y aura toujours quelque chose qui diffère.

Agnès est heureuse depuis qu'elle a découvert cela : l'histoire de son amour pour le peintre de nuages est unique.

Elle a peut-être bien des défauts, des ratures, des silences et des bleus trop outremer, mais c'est une véritable histoire d'amour.

Unique.

Une fenêtre sur la vie que l'on n'ouvre pas de peur de la briser.

Elle voudrait lui écrire. Elle essaye. Elle en a tant besoin, mais elle n'a pas de mots. Leur histoire n'en a pas encore. C'est une histoire sans paroles, sans sous-titres. Une histoire de silence, de peinture, de passion. Une histoire que l'auteur n'a pas encore commencé d'écrire.

Elle regarde le père de Charles par-delà son

journal. Elle s'en veut. Elle lui en veut de rester là, dans son marasme. Dans le milieu des sables mouvants de leur couple, accroché à son fauteuil et à son journal.

Lorsqu'il était parti vers sa quête de jeunesse, au moins faisait-il quelque chose pour s'en sortir. Encore s'il avait eu le courage de ne pas rentrer, alors les choses n'en seraient pas là. Mais il a eu peur. Peur que son âge l'arrête. Peur que maman ne pardonne pas.

Maintenant, il dort dans son lit.

Maintenant, il dort.

Agnès veille sur son sommeil. Elle ne fait pas de bruit avec son cœur. Pas de bruit avec ses larmes. Pas non plus avec ses rêves.

Ils se croisent dans la maison, dans des bouts de phrases. Ils s'accotent, côte à côte sur le balcon lorsque le soleil est un peu plus chaud et regardent dans la cour du voisin...

— Trop de bonheur !

— Ils vont s'étouffer, tu vas voir !

— Oui, et on va bien rire.

— Oui... on rira ensemble...

Et l'un des deux rentre. L'un des deux a froid. L'un des deux baisse la tête et ne rit pas et le monde tourne encore et on y fait des guerres et des orphelins. Et l'on y brise des peuples, des frontières et des murs. Et l'on y chante des cantiques et l'on y verse le sang des soldats...

La fourmière de Dieu et Agnès, même pas

reine, et ses petits soucis. Son grand amour. La passion qui la dévore chaque jour un peu plus. Que va-t-il en rester au bout ?

Une vieillearde sèche dans un coin de la chambre. Un être ratatiné qui n'a plus de larmes. Qui regarde avec insistance la fenêtre fermée derrière laquelle il n'y a plus que du flou. Le flou de quatre-vingts années passées à aimer. Passées à attendre. Passées à fourmiller parmi les êtres de la fourmilière de Dieu.

Un être sur le bord d'un précipice, sans main qui le retient. Pas prêt à partir. Pas prêt à rester. Avec, au fond du cœur, plein de petites lumières blafardes comme des cierges qui arrivent à la fin et dont la flamme vacille sous la respiration d'une bigote agenouillée. Et le petit Jésus de bois tendre au-dessus qui ne bougera pas.

Un être avec une larme qui glissera le long de ses rides et trouvera le chemin sinueux jusqu'à sa main sans bague de fiançailles. Une larme pour le peintre et pour Charles et pour le père de Charles et pour le père à Nouméa et pour tous les autres, sous le chêne. Plus rien qu'une larme pour tous. Une larme pour elle.

On ne pleure jamais que pour soi, finalement...

C'est le vent dans la brèche qui irrite un peu les yeux, parfois.

Assise dans le silence de la chambre et dans le tintamarre de l'âme, de tous ces bruits de voix, de cris, de chants et de murmures d'amour,

elle tentera d'entendre Dieu. Elle tentera de comprendre où menait ce chemin.

Puis, un matin, ses yeux perdront leur couleur.

Le ciel éteindra la lueur. Soufflera sur le cierge d'un coup et alors, les toiles d'Agnès s'allumeront enfin.

Enfin...

Voilà.

Et le peintre se tait.

Elle se dit qu'il est impossible qu'il l'aime autant qu'elle l'aime. Qu'il est impossible qu'il l'attende comme elle l'attend et pourtant, elle le fait bien, elle !

Mais à d'autres moments, elle en est sûre. À d'autres moments, elle le sent dans son âme, prisonnier. Un nuage pris dans une montagne d'espérance ! Et parfois, une goutte qui s'en échappe. Une goutte de lavande. Une larme de clown sur le cœur d'une rose.

La passion, si tant est qu'elle soit réciproque, traverse tout dans l'univers comme l'univers de Dieu. L'homme n'a pas besoin de certitudes, de preuves, de mots. Il sait, c'est tout.

La passion traverse d'une âme à l'autre et marque tout sur son passage. Les lieux, les êtres et les choses. Elle allume des lumières tout autour des élus afin qu'aucune nuit, même la plus profonde, ne les puisse égarer.

Ah ! L'espérance !

Un fanal dans une main, un assommoir dans l'autre !

Elle l'attend et lutte contre les voix grinçantes qui prétendent qu'il ne peint pas de nuages. Qu'il ne peint pas du tout. Qu'il est un autre sans âme et sans couleurs. Qu'il n'a pas de cœur à donner.

Elles arrivent parfois en criant : « Gare ! Tu as tout inventé. Tu n'as fait que peindre. Ton prince n'est qu'un imposteur, un personnage de papier sur une toile, un bout de nuage pris dans le pinceau d'un rêve. Un peu de peinture qui s'écoule dans la brèche d'une toile ! Gare ! Gare ! Gare ! »

Mais Agnès ne veut rien entendre, car entendre serait accepter tout le noir du monde, des chambres d'orphelinats, des arrières de toiles et des tréfonds de brèches. Ce serait accepter que l'on ne puisse pas nager jusqu'à Nouméa ni survivre après la terre du grand chêne. Ce serait mourir à la vie avant même que de l'avoir vécue.

Ce serait renoncer à l'amour, à Dieu et aux promesses des anges et des statues de marbre qui murmurent dans les malégouvernes.

Il faut croire si l'on veut voir. La foi ! C'est ça, les yeux du cœur. Le regard de l'âme. C'est ça qui ouvre les chemins sinueux sur les rides et sur les flots qui vont à Nouméa.

Parce que sinon on ne peindrait pas. On ne jouerait pas. On n'écrit pas. On ne danserait

pas.

Si l'on ne croyait qu'au sombre de l'homme, alors on n'aurait rien envie de lui donner, de lui dédier, de lui laisser.

On cherche la lumière de l'ombre. L'abîme de la vague. Le flot de la larme.

On cherche le hurlement des silences. Le mort de la vie. La survivance sous le chêne. Tout ce qui peut nous rester d'étincelles pour continuer à Le servir.

Tout ce qui peut rester de lumières blafardes aux restants de cierges pour ajouter au flux.

L'amour pur.

Celui que le simple mortel ne touchera pas sans foi. Ce à quoi il ne pourra se brûler sans croire.

Oui, Agnès veut croire. Croire ! Car dans le sublime de la croyance, se trouvent des pouvoirs empruntés au divin, des forces qui transcendent dans l'univers...

Croire afin d'influencer l'univers pour que tout s'aligne dans le tracé de cet amour. Pour que tout, uni dans la demande, fasse un cordon inaltérable vers Dieu, telle l'union mystique des Carmélites.

Mais d'un autre côté, et c'est là toute la dualité de son état, Agnès se retient. Elle doit mettre le holà bien souvent lorsque son cœur s'emballe.

L'amour espéré, si l'on n'y prend pas garde, ça se déverse en cascade, ça inonde tout : les

champs paisibles, les clairières dorées par quelques rayons de lumière glissée entre les ombres, les villages encore endormis.

Ça bouleverse tout dans la routine des oiseaux et des voleurs de grand chemin, des quêteurs et des aiguiseurs de couteaux.

Alors, l'heure d'errer dans les sous-bois, de se réchauffer au soleil après, de voler un cœur et puis de le disséquer ensuite s'en trouverait changée et la routine serait bouleversée.

Le flux passionnel balayerait tout : les hameaux de l'âme, ses refuges, sa quiétude de clairière, ses voyageurs solitaires.

La folie ravagerait tout, et qui sait ce qui pourrait arriver ?

Qui sait ce qu'Agnès pourrait faire ou dire...

Lorsque le flux de l'âme se libère, alors tout peut arriver. Les drames les pires.

Plus rien ne lui résiste, ni les hauts barrages de la raison, ni les digues de grande retenue, ni les palissades de sagesse et d'usage.

Les digues de résignation, incapables de résister, se briseraient en mille éclats de miroir et là, sous la grave inondation, bien des corps à la dérive !

Pas de feu dessous. Rien que des ruines, des vestiges. Des gravats surréalistes de l'amour non maîtrisé avec le désir fondamental comme réplique...

L'amour, c'est la mort avec un habit de clown sur le dos.

C'est une grande mascarade dans Venise engloutie.

C'est une pièce en trois actes dans l'hypogée du Colisée.

L'amour, c'est le spectacle de la vie avec le cœur pour metteur en scène et l'âme pour comédien. Un divertissement pour faire oublier le reste. Trop de lumières, de feux de rampe ; on est aveugles ! Aveuglés, les yeux dans les étoiles, un peu de ciel avant le ciel, de clarté avant la grande noirceur.

L'amour, c'est la clef des champs, des chambres, la clef pour s'enfermer dehors, la clef des jardins de Babylone.

La clef des songes aussi...

C'est comme les anges accrochés aux reflets de la voûte de la chapelle Sixtine : c'est là, c'est sublime, lié au divin par un fil, un souffle, un rien. C'est là, invisible, et pourtant tout en est inspiré, transfiguré par la lumière que ça dégage en brûlant.

L'amour, c'est quoi finalement ?

Deux amoureux passent dans la rue, sous ses fenêtres...

Agnès sait aujourd'hui ce qu'il faut :

C'est un nuage !

Un nuage seul saura refermer la brèche.

Alors, elle l'attend dans la nuit la plus profonde.

Un fanal à la main...

« Le royaume de l'espoir ne connaît pas l'hiver », dit le proverbe...

XXII

Dans le fond, les souvenirs et les rêves ne sont guère différents ; ce sont de faux jumeaux dans le miroir de la conscience.

Beaucoup de souvenirs du peintre ne sont que des rêves, mais ils sont ancrés là, dans le port, comme des bateaux sans passagers, sans destination, sans voyages.

Des vaisseaux fantômes.

Le corps est ainsi fait, et tellement bien fait que, lorsqu'il arrive qu'une douleur lui soit trop insupportable, il secrète automatiquement de l'endorphine...

Le cœur aussi peut faire cela pour un peu que le cerveau s'en mêle et accepte de cesser de s'apitoyer.

Ce matin, un certain 3 février, Agnès a cessé d'espérer. Le givre scintillant a tout recouvert d'un coup.

Quel bonheur ! Quelle liberté que de ne plus attendre l'amour de l'autre.

On peut enfin vivre et déprimer sans aucune raison. Se désespérer de n'avoir rien à espérer.

Le désespoir fait moins mal lorsqu'il n'a pas de prénom. Lorsque ce n'est pas un autre qui en est la cause. Un autre sur lequel on ne peut rien. Lorsque cela vient de soi, alors il reste l'espoir. L'espoir de le maîtriser.

Et Agnès maîtrise.

Elle a des dizaines d'années d'apprentissage en la matière. Elle maîtrise très bien.

Enfin, du moins le pense-t-elle, et parfois il suffit de penser pour ne plus penser. Il suffit de croire que la nuit est là pour que tout devienne sombre. Il suffit de se dire que l'on n'aime plus pour que l'amour se cache derrière un refrain et s'y endorme.

« Je ne l'aime plus ! » se chante-t-elle à longueur de journée.

Ça finit que le cœur l'écoute.

Ça finit qu'il se tait pour écouter.

Ça finit qu'il cesse de s'écouter.

Tout ce qui résiste, c'est finalement dû au silence. La douleur, l'amour, les regrets, les espoirs et toutes les autres fadaïses... On les entend hurler dans le silence, alors on les écoute, on leur porte tout notre intérêt et ils nous rendent sourds, nous cachent le bruit des vagues sous les coques et celui des ballons qui éclatent. Des ballons qui grincent sous les doigts mouillés et de la chanson du vent sur les

ruines... On finit sourds à l'essentiel. On prend toute cette pollution sonore pour l'essentiel. Des cris de sauvages ! Qu'ils aillent au diable et qu'ils n'en reviennent pas !

Il faut faire du bruit, le plus de bruit possible. Un livre, un rêve peut parfois en faire assez. Sinon, une conversation, une chansonnette, une bouteille de vin... Et quand rien ne marche, elle respire un grand coup et le crie :

— Je ne pense plus à lui ! Je ne l'aime plus ! Je suis libre, libre, libre !

Et le bedeau sonne l'angélus. C'est l'heure de croire.

— L'amour, c'est juste regarder la mer et attendre qu'elle rende les absents. C'est se pâmer devant les fleurs qui demain seront fanées. C'est oublier la réalité. Oublier l'autre côté. Ils ont mis de l'or dessus pour nous aveugler, disait la meilleure amie

d'Agnès, ce matin.

Elle, son mari la frappe lorsqu'il ne peut vraiment pas se retenir et la retient lorsqu'il ne peut pas vraiment la frapper et elle, elle reste pour ses deux fils. Pour elle, l'amour est la plus grosse supercherie de l'existence.

Mais chacun voit son calvaire...

Agnès tourne dans son silence, dans les bruits qu'elle fait pour ne plus entendre... Elle entend un vers de Victor Hugo :

« Je vois Dieu en toi, je l'aime en toi, parce que

je ne puis voir et aimer autre chose que toi... Ce n'est pas offenser Dieu que d'adorer un ange»

C'est fou ce qu'un cœur attendri est prêt à croire...

Agnès tourne dans son silence et tombe comme une feuille en automne, tournoie dans le ciel gris et glacé. Rien devant et rien derrière. Un moment de vie sans importance qui ne laissera rien au-delà ; c'est vivre inutilement. Vivre sans dessein... Quelle ironie pour une peintre !

Une goutte d'eau dans l'océan qui ne laissera rien. Qui aurait aussi bien pu s'évaporer dans un nuage...

L'amour : une goutte d'or dans l'océan comme un peu de blanc dans le noir sur la palette du peintre et l'homme en sort tout vêtu de gris et parfumé de lavande.

Une goutte d'or dans l'amer et la lune est de miel et le cœur se laisse prendre.

Agnès tourne et tombe de haut, de là où elle a grandi, de là où elle vient ; une brèche où souffle le vent et où n'entrent pas les oiseaux fragiles. Tout ce qu'elle croyait, ce qu'elle attendait : l'homme de Nouméa, les voyages sur les toiles, les voiles qui emportent les bateaux, les tableaux au-delà de la ligne d'horizon tracée de la main de Dieu. Dieu et son amour. L'amour qui dort dans l'or du soleil... Le petit cœur en blanc dans le

noir d'hirondelle.

Oh ! Dieu ! Il n'y a rien... Rien !

Agnès tombe et tournoie dans le silence, même les mots du peintre n'arrivent plus à chasser le bruit de la mer. Agnès meurt. Son cœur s'éteint. Un ange en a soufflé la chandelle dans un battement d'ailes et, comme lorsqu'elle a vu le père s'en aller en bas de la colline, elle n'a pas pleuré.

Elle n'attend plus, ne cherche plus, ne sait plus peindre. Elle dort. Elle dort nuit et jour et sa vie se mélange à ses rêves, à ses cauchemars. Elle ne sait plus penser, plus tomber, plus rire ou pleurer Joshua.

Elle ne sait plus vivre.

Enfermée dans la cour de sa maison, de ses pensées, de son univers de brèche, elle tourne et tombe et sombre dans sa folie et se croise sur ses toiles. Elle n'a plus d'or et n'ira pas en acheter. Du jaune fera l'affaire, au reste, elle ne peint plus de soleil... Que les ténèbres et leurs enfers, alors... À quoi bon ?

C'est un hiver tranquille. Un naufrage silencieux. Des pas défaits sur la neige fraîche qui s'évanouissent dans le vent léger du soir. C'est rien. Des mots qu'on ne dit pas, des nuages qui se fondent dans l'immensité du ciel. De ces choses qu'on oublie comme ça, sans le vouloir. Un vieux vélo dans le fond d'une cabane. Un bouquet de fleurs séchées sur le dessus d'une

armoire. Un couvercle de boîte à biscuit qui ne fermait pas. Rien qui fasse mal, rien qui brise, rien qui blesse.

C'est la vie ordinaire.

Des perdants tout le long des fossés pour indiquer, et si possible avec le sourire aux lèvres, la route aux gagnants.

Agnès tourne et choit au milieu du néant. La vie sur ses toiles, les amours, les danses et les robes de satin, les chemins dans le sable et les étoiles sur la mer se brouillent. Ses toiles pleurent et les huiles se prennent dans le vague de son âme, la barbouillent de ce mélange sombre et sombrent avec elle aux abîmes de son désespoir. Les personnages se dissolvent. Elle leur jette de l'essence, les défigure, les détruit, les sauve du rien. Du néant, de l'inutilité de vivre.

Et, tandis que le soir la prend à son jeu, la voix de Joshua entre avec les bourrasques du vent.

— Pleure pas, maman. Les fleurs aussi elles meurent, tu sais, et puis elles reviennent au printemps.

Alors, la vie n'est qu'un tour de saisons. Qu'une partie dans le jeu. Qu'une traversée de mer. Qu'une nuit de sommeil. Qu'un des livres de la bibliothèque. Qu'une toile...

Agnès n'est qu'un personnage sur une toile de Dieu que ses anges lui ont peinte.

Ce qu'il manque le plus aux peintres, ce qu'ils doivent sans arrêt aller racheter, c'est le noir et le blanc. Parce que le noir et le blanc font toutes les nuances. Impossible de travailler sans eux. Impossible de vivre. Il y a du noir dans tout, du blanc dans tout. Même là où l'on n'aurait jamais imaginé en voir...

Dieu et le diable, le bien et le mal, le jour et la nuit partout, tout le temps, et le peintre de nuages même là où elle ne le voyait plus.

Il y a encore de lui dans tout.

Un tout petit peu de lui.

Son âme en fait...

Alors, un matin, lorsqu'on est sur le seuil d'un rêve, on entend un oiseau chanter. Le premier...

C'est le messenger du printemps.

On l'imagine sur le fil le plus proche de la maison, tout vibrant sous les premiers rayons de soleil un peu chargés de chaleur. Il chante, enfin plutôt il salue le quartier.

— Sortez ! Il fait beau ! C'est le moment de revivre ! Ouvrez vos tombeaux et venez chanter avec moi !

Dans ses rêves, Agnès est sur la mer avec un homme très séduisant, très amoureux. Elle porte une robe de mariée avec de la dentelle blanche, blanc cassé et il y a des cascades d'eau claire et elle se dit que la vie est magnifique et se demande comment elle faisait pour ne pas le voir. Elle est heureuse. Oui ! Dans ses rêves, elle

est heureuse.

Elle qui croyait être guérie, elle aime le peintre de nuages plus que jamais.

Elle prononce son prénom dans le miroir rien que pour le voir sur ses lèvres...

Les pensées arrivent en vrac dans sa tête, la mort surtout, la mort et cette impression de terreur douce. Et puis, l'amour et son peu d'importance, sa terreur douce.

Le relatif silence des pensées, la liberté de l'esprit de pouvoir tout se dire sans censure que celle de la raison, puis passer outre, car cela arrive. Car il y a des pensées en l'être qui ne devraient jamais survenir, qui lui font peur, honte, qui l'amènent là où il ne veut pas aller et qui semblent ne pas venir de lui.

Même si la plupart du temps il parvient à les chasser, il arrive parfois qu'elles reviennent. On se souvient aussitôt d'elles, on sait qu'elles finiront par s'en aller comme ces ritournelles détestables que l'on prétend ne pas aimer...

Il y a ces pensées d'une autre Agnès, folle et forte et libre et qui danse sur les lacs et qui peint des soleils et du vent. Une autre Agnès qui n'a besoin de personne, qui va au fond des grands boulevards le jour comme la nuit, et qui aime les hommes pour ce qu'ils sont en réalité. Une autre Agnès qui ne voit rien de bon en aucun ou peut-

être bien un seul qu'elle doute de rencontrer un jour. Une autre Agnès qui sait que le temps n'est rien qu'une glissade de plastique bleu pâle dans un jardin d'enfants et qu'il faut bien qu'on y glisse.

Cinquante ans, on arrive en haut, on pose les fesses et on regarde en bas, le chemin qu'il nous reste jusqu'à la terre. On se dit que ce sera facile, rien que du plaisir, on n'aura qu'à se laisser glisser. On a gravi toutes les marches une à une, on a les muscles, on est essoufflés, mais on est forts, on est en haut, le gros du travail est fait, on a réussi l'ascension. Rendus là, on sait quoi faire.

On glisse. On se lance, on se laisse emporter par la vie.

Un dernier petit geste et hop ! tout est fini.

Agnès regarde faire les enfants dans le jardin. Une fois en bas, ils courent et remontent sur la glissade bleu pâle. Ils recommencent. Sans doute est-ce là ce qui nous arrive aussi...

Tout cela a si peu d'importance ! Aimer, ne pas aimer, cueillir une fleur ou la piétiner... du bleu dans l'âme ou du noir avec un petit peu de blanc... Finalement, tout finit.

Elle reste là, assise sur son banc. Elle l'aime et le déteste. Elle ne sait plus. Elle veut partir et rester. Mourir et vivre. Elle ne sait plus rien qu'une seule chose : l'être ne se tient debout

que dans cette quête d'absolu d'âme. Il n'a rien qu'un seul et unique but : devenir complet. C'est là que se trouve son bonheur.

Durant le temps où il monte les barreaux de la glissade, il cherche dans le travail, l'argent, l'amour ou le sexe, et puis un jour, il arrive en haut et s'assoit. Ça y est ! Il a trouvé ! Il s'est ouvert le cœur et il y a vu sa vie. Son absolu d'âme. Son tout.

Il a compris que pour être heureux, il faut être heureux. Enfin... pour ceux qui comprennent...

Alors, il n'a plus qu'à glisser. Plus qu'à profiter du paysage. Sauf que là, tout va très vite.

Agnès ne sait pas encore comment s'ouvrir le cœur.

Le lendemain de lui, il y a encore quelque chose qui flotte partout autour, du vent, des nuages, du parfum de son âme sur la veste d'Agnès. Elle plie ses vêtements et les range dans les tiroirs.

Il les a vus, ils sont précieux.

Hier soir, elle a surpris le regard du peintre de nuages déposé sur sa main. Elle a surpris son regard bien des fois, mais un regard ne veut rien dire selon ses proches, enfin, il y a eu plus d'un regard... Beaucoup à vrai dire. Des regards de nuages... furtifs, profonds, lointains. Ensuite, il l'a rejointe. Ensuite, il ne lui a pas parlé ou presque pas, enfin, pas de ce qu'elle aurait voulu.

De tout sauf de cela. Du vent, des nuages, de tout et de rien. Et surtout de rien.

Le lendemain de lui, c'est toujours un jour spécial. Il y a comme de l'or dans tout ce qu'elle regarde, dans tout ce qu'elle pense. Et puis, ce combat intérieur entre son désir de le fuir et de l'aimer... Combat de titans entre la tête et le cœur. Nul ne peut gagner, mais ça, on le sait toujours dans ce genre de guerre. Elle n'a qu'un seul choix : le lui laisser.

Hier, dans la soirée, elle a entendu la voix de son père...

Elle sortait de la bouche du père de Charles !

Elle était là, sur le seuil de sa chambre, lorsque cela l'a frappé : l'amour n'existe pas !

C'est juste un peu d'or pour le champagne, rien que des bulles, du vent, du rêve, on ne fait que rêver...

Alors, c'est ça ? L'être ne fait que rêver de quelque chose qui n'existe pas, il rêve d'un rêve, il court après du vent ? Du vent de brèche. Et tout tourne autour.

L'amour, c'est un accélérateur de particules, un faiseur de trous noirs, il emporte tout au fond. Il met le mouvement aux choses.

L'amour, c'est quelques fils reliés à une croix de bois. L'amour, c'est la croix de bois dans la main du marionnettiste.

Agnès est encore sur la grève. Elle regarde le

dernier navire qui s'éloigne. Le peintre de nuages est à bord... Il glisse sur la ligne d'horizon comme le pinceau d'Agnès sur la toile blanche. Pas un adieu. Pas un nuage. Rien.

L'amour, c'est un navire qui s'en va vers Nouméa. Un navire dans la brume et qui emporte le ciel.

Au matin de la vie, l'être se croise dans le miroir, il voit le diable et il voit Dieu et il voit le silence des cathédrales, là où tout se tient. Là où tout se cache.

Il voit qu'au fond de lui, les anges et les ombres se terrent, que rien ne viendra jamais le sauver de lui-même sinon que lui-même. Il voit qu'il n'est qu'une boucle infinie qui tourne dans le rond de l'infini.

Au matin de la vie, l'être se redresse, perd l'enfant, perd le père Noël et les fées et les anges gardiens et l'amour avec...

Et l'amour avec !

Cela dure le temps d'un éclair de lune, d'une bourrasque de vent entrée par une fente de fenêtre oubliée, le temps que l'âme tressaille.

Alors, après, lorsque l'on sait, il nous faut faire un choix : on essaye d'oublier ce que l'on a vu ou bien on l'accepte. C'est ça qui est difficile en fait : accepter.

Alors, on cherche du beau, du magique, du magnifique. Au besoin, on est même prêt à se le créer.

Peut-être y a-t-il dans le silence des cathédrales, des chemins secrets, des passages... L'amour dans des cryptes, des grimoires, des fioles, gardé par des lignes d'hirondelles en portée sur les fils. Peut-être...

On croit voir des nuages, des navires encore dans le port, n'importe quoi qui nous emmène là-bas...

Oh ! Eh ! Matelot ! Eh ! Là ! Capitaine ! Quand partez-vous ?

On se déguise, on se dégrade, on fait patte douce, yeux de velours, on force un peu. On met du bleu sur les toiles blanches...

On met du feu dans les miroirs pour mieux voir...

Agnès regarde partir ses rêves. Partir son monde de petite fille. Son château tombe en ruine et elle ne l'avait pas remarqué. Derrière les remparts, les fleurs sont flétries, les gens ont vieilli, ils attendent le grand départ.

Elle n'avait rien vu. Elle avait dix ans.

C'est un choc. Elle ne pleure pas. Elle est grande, maintenant.

L'amour, pourtant, ça doit bien exister. Il n'y a pas de fumée sans feu, n'est-ce pas ? Pas de feu sans miroirs...

XXIII

La vie, c'est une chambre d'hôtel qu'on prend pour sa maison...

Charles est parti aux îles Shetland. Il n'a pas voulu laisser d'adresse. Il veut se couper du monde pour quelque temps. Il veut comprendre. Il veut se laisser. S'abandonner. Se débarrasser de lui-même pour mieux entendre le murmure de la mer.

Les miroirs emportent tout : les lueurs dans les yeux des princesses, les diadèmes et les émeraudes de plastique des petites filles, les premières larmes d'amour, les premières rides.

Ils ont beau réfléchir au temps qui passe, ils n'y comprennent rien.

Les miroirs, c'est l'autoroute de l'âme, le grand boulevard au soleil, ça passe, ça défile, ça s'enfuit. Un peu d'ombre d'automne, de jour de pluie et on croit voir le pire, on croit voir le meilleur...

Plus le corps s'étiole et plus l'esprit s'illumine.

Plus il s'approche du soleil et moins on le voit.

Le père de Charles, lui, reste à l'ombre. L'heure de sa retraite a sonné et il ne sait que faire d'autre. Il reste à l'ombre derrière la fenêtre. Il guette l'arrivée des hirondelles. Il aime les voir en portée sur les fils...

Le père de Charles baisse les yeux dans le miroir. Oh ! Il n'est pas le seul à agir de la sorte. Son fils le fait aussi depuis qu'il est aux Shetland. Il ne se sourit plus.

Bien des hommes ne se plaisent plus lorsqu'ils croient ne plus plaire à l'autre. Ils ne savent pas se plaire tout seuls. On a dû leur dire que c'était mal, jadis, au temps des diadèmes des petites filles.

Alors, ils baissent les yeux et ainsi, bravent les miroirs.

Ce que l'on refuse de voir en face finit toujours par se montrer !

— Il a vieilli, se dit-elle. Il a perdu sa beauté !

Et elle s'en réjouit. Ainsi, elle ne risque plus de l'aimer. Mais il sort d'un interstice de lumière, il sort d'en arrière du soleil, il sort de la toile et elle voit bien qu'elle s'était trompée : le peintre de nuages n'a pas de visage, pas de rides, il est sans âge, sans beauté ni laideur, sans reflets. Elle est même sûre qu'aucun miroir ne doit être capable de soutenir son regard.

Le peintre de nuages n'est qu'une âme plus

luisante qu'un soleil de dimanche sur l'asphalte cruel du boulevard. Plus étincelant que les émeraudes des diadèmes et que les premières larmes d'amour. Il est tout l'or des toiles.

Et tout recommence !

Agnès peint à nouveau chaque nuit.

— À croire que tu peins pour m'éviter ! lance Henri, un matin.

Son mépris l'empêche de se retourner. Il parvient cependant à garder au fond de ses poches, ses deux poings serrés.

— C'est moi que j'évite, Henri !

Alors, il a brisé le silence d'un revers de voix. C'est parti d'un coup, ça a volé en mille éclats, en bribes sur le sol ciré.

Le bruit des mots sur le silence trop lourd, trop vieux est entré dans la maison comme la mer sur le navire échoué, couché là, sur la grève. Des mots, n'importe lesquels comme s'ils pensaient que leur danse, aller-retour, pouvait relever le blessé.

Le sel sur les blessures ne fait qu'ajouter à la souffrance.

Sur le sable, c'est trop tard. Trop tard pour les mots, trop tard pour la mer.

— Je t'aime, Henri, tu sais. C'est bien cela qui est le pire : aimer celui que l'on n'aime plus.

— Oui, a-t-il répondu. Je sais ! Nous avons au moins cela en commun.

L'amour, quand ça meurt, ça ne prévient

pas. Ça reste là, à côté de nous sur le canapé, comme un chat empaillé. Il faut parfois bien des silences de cathédrale pour entendre qu'il ne ronronne plus.

« Je t'aime », ça veut dire quoi, finalement ? Ce n'est rien d'autre qu'une pierre blanche jetée dans l'étang d'un jardin secret.

Agnès peint la nuit et le jour, et le père de Charles reste derrière la fenêtre à attendre, à regarder passer les saisons de sa vie, les saisons de son mariage...

Sur les carreaux usés, il voit les petits visages de ses fils avec des larmes qui coulent.

— Ne pleure pas si tu veux être un homme ! Ne danse pas ! Ne rêve pas ! Ne pleure pas mon fils !

Alors, bien sûr, ils ne sont pas devenus des hommes, enfin pas comme il l'aurait voulu.

Ils sont loin, sur leurs îles, sur leurs ailes, loin de son âme meurtrie de père.

Quand on les met en terre, les âmes ont bien plus de blessures que les corps. Des blessures qui n'ont pas guéri parce que l'âme, il lui faut Dieu comme chirurgien.

Y a-t-il un flux pour cela aussi ? Toutes ces souffrances se déversent-elles ensemble jusqu'à Lui ?

Henri, sous le chêne, un peu à l'ombre de lui-

même, s'en ira un jour s'étendre et l'on dira de lui qu'il a eu une belle vie et l'on aura raison.

Le regard vidé sur le cadre du mariage. La robe blanche et les dentelles sur la cheminée... Tout est parti dans la fumée : les alliances, les amours, les paroles du curé et les photographies professionnelles. Mais ce n'est pas un drame ! Ce n'est rien de plus grave que chez le voisin.

La maison est encore là, seul vestige, mais autour, c'est le néant.

La voiture dans l'air frais du petit matin. Les embouteillages, la voix de l'animateur du poste de radio et le café bouillant et puis l'agence. L'autre vie. L'autre famille.

D'un jour à l'autre, on se quitte. On en rigole. On ne les aimait pas de toute façon. On est bien content, oui ! Bien content ! Enfin la liberté !

Même la rue d'à côté s'est évanouie dans le fond du jardin...

La barrière s'est refermée sur le monde, sur la vie. La barrière a effacé le monde.

Henri ne sait plus l'heure, ne sait plus vivre, ne sait plus dormir du moment qu'il n'a plus à se lever, ne sait plus comment se défaire du temps qui glisse sur sa peau et l'irrite.

À force d'être absent de chez soi, on ne sait plus comment s'habiter.

On perd ses repères, on se sent étranger en sa demeure.

Et puis, Henri est à l'âge de l'hécatombe. Des croix de plus sous le chêne. Des lundis d'enterrements. Tourbillons de feuilles sur les tombes fraîches.

Tout, autour de la maison, s'évanouit.

On embrasse les veuves et les orphelins. On dit que ça ira. On ouvre un vieil album de photos et on se souvient.

On se souvient qu'on est juste à l'hôtel. Que la femme de ménage va bientôt passer pour faire la chambre.

Chambre sur la mer que l'on ne verra pas ou du moins, pas avant.

Pas avant...

Qu'est-ce qu'on y peut de toute façon ? On va juste essayer de bien dormir, de bien rêver, de bien exulter et de ne pas laisser le lit trop défait.

Et puis après...

Autour de la maison, les heures qui tournent, les battements du cœur martèlent l'asphalte des grands boulevards le dimanche. Rien de plus que le bruit de ses pas, la vie qui s'en va, qui passe en bas, dans la rue derrière la maison.

La petite rue qui va au port.

Avec le temps, on cesse d'en vouloir à l'autre de ne plus l'aimer. C'est là qu'arrive l'amour des sages. L'amour des justes. Celui qui tient dans les maisons entourées de néant. Dans les ports sans navires. Dans les silences sans cathédrales.

Et puis, il y a le peintre. Le peintre de nuages et ses nuages dans la tête et le cœur d'Agnès. Ses lèvres bougent, elle n'entend plus les mots... Elle voit les petits plis sur le rebord, il sourit un peu lorsqu'elle s'en va. Il lui dit : « À bientôt ! » d'une voix bien trop douce. Ses yeux noirs se sont plissés et ils sont tendres... Elle en est certaine. Il l'aime aussi. Il l'attend.

Alors, elle souffre.

Elle essaye de se le cacher. Se dit qu'elle profite de l'instant. Qu'elle aime l'aimer, mais il n'en est rien.

On a beau se trouver toutes sortes de raisons, l'espérance d'amour fait mal.

L'espérance d'amour saute à la gorge et ne lâche sa prise qu'une fois qu'elle est morte ou dans les bras du peintre.

Elle compte les jours, les heures, un mois, deux ans encore et quelques minutes. Et depuis quelque temps, elle n'a même plus la clarté passionnelle. Depuis quelque temps, elle voit directement les ténèbres, le néant de l'après.

Un jour, quelques instants de regards et puis un autre mois ou deux de néant.

La vague se retire et il en reste l'écume, le murmure, un peu de soleil pris dedans et puis plus rien. Juste un peu de sable mouillé et il faut attendre encore. Parfois longtemps. Parfois un instant.

C'est comme ça, l'amour : on ne sait jamais

s'il revient, s'il s'en va, s'il va laisser un peu le soleil se prendre dans son écume ou laisser le sable sécher à jamais.

Tout serait si facile si elle pouvait se l'arracher du cœur, fermer la porte de la cathédrale, non ! La claquer ! Regarder s'envoler la portée d'hirondelles dans un vacarme de cris stridents. Regarder le vent s'engouffrer dans la brèche en vorace et tout emporter avec lui : les pages des cahiers d'Agnès, ses toiles et les petits pas de Joshua dans le jardin.

Et puis, le bruit du couvercle de la boîte à biscuits qui ferme mal.

Oui. Ce bruit-là surtout !

Et l'amour du peintre.

Mais elle ne peut pas. Tout le drame vient de là.

Avec l'amour, c'est toujours comme ça : il est le maître, le capitaine, il va et emporte et fait fi des clameurs de ceux qui sont embarqués avec lui. Il fonce droit dans la tempête. Il s'envole vers la lumière et tant pis s'il s'y brûle.

L'amour, c'est la luciole des chandelles de Dieu.

Agnès sent son âme tout entière lui embourber le cœur. Elle sent la chaleur la détruire et la refaire. Elle s'ouvre sur le monde et voit par des fenêtres qu'elle découvre sous les tentures. Elle avance dans le noir des alcôves vers des routes de plumes blanches. Vers des escaliers infinis qui

ne mènent qu'à lui. Elle n'existe plus, elle n'est plus Agnès ni Anne ni personne, elle n'est que celle qui l'aime, que celle qui l'attend, que celle qui souffre d'amour pour un peintre de nuages. Elle n'est qu'une ombre derrière la sienne dans laquelle il n'entre guère...

Agnès ne vit plus, ne marche plus dans le jardin, ne dort plus.

Agnès aime.

— Il suffit bien souvent de toucher aux étoiles pour qu'elles s'éteignent, tu sais... lui avait dit son amie. Derrière la porte des cathédrales, il y a le monde et là-bas, plus rien qui résonne, plus rien qui vibre, plus rien qui scintille dans un rai de lumière entré par un vitrail.

Non ! Non !

Si Dieu existe, alors pourquoi l'amour n'existerait-il pas, lui ? Après tout, il est son œuvre, il est sa toile, sa plus belle création.

Et puisque Dieu n'apparaît point à celui qui doute, pourquoi l'amour le ferait-il ?

C'est ce jour-là qu'Agnès a décidé qu'elle ne douterait plus. Au péril de sa vie, elle allait se jeter dans les nuages du peintre.

C'est cela même qu'elle fit lorsqu'il arriva.

Ce soir-là, elle ne l'attendait pas lorsque quelqu'un lui a dit qu'il allait venir. Elle a blêmi. Toutes les portes de son âme se sont fermées d'un coup dans un fracas du tonnerre.

Lorsqu'il est entré, elle a baissé la tête pour qu'il voie bien que son regard était trop lourd d'amour. Il s'est approché. Trop approché. Si près qu'elle ne le voyait plus. Si près qu'il en était devenu flou. Il lui a parlé, mais à peine les mots sortaient-ils de sa bouche que déjà, elle les oubliait. Elle n'entendait que ceux qu'elle voulait entendre...

Il y avait un symposium de peinture en ville. Elle s'y était rendue seule. Il y avait un match à la télévision qu'Henri ne pouvait pas éviter.

Les gens prenaient place. Il prit la sienne, celle qu'Agnès lui destinait depuis quatre ans : à côté d'elle.

Les chaises étaient proches. Elle pouvait sentir l'hyperthermie de son aura entrant dans la sienne.

Un homme parlait au micro... Son cœur hurlait tandis qu'elle jouait l'indifférence. Il ne bougeait pas, ne disait rien, croisait et décroisait ses longues jambes.

Et puis, il y eut encore des flous. Des regards étranges. Elle sentait tout le bonheur oublié l'envahir totalement. Il était là pour elle, du moins en était-elle convaincue. Il la voulait autant qu'elle. C'était une question d'heures, de jours tout au plus.

Bientôt, le ciel s'ouvrirait, les nuages se déverseraient sur la brèche, les petits cœurs blancs martèleraient les portes des églises,

les portées d'hirondelles s'éparpilleraient, effarouchées par tous ces bruits de cœurs.

C'est alors que, contre toute attente, un trou noir s'est jeté sur le musée.

— Je vais me marier, Agnès... en mai...

Et tout a été aspiré. Le musée, les âmes, les peintures, les nuages autour, le monde et le Dieu d'Agnès.

Ce n'est pas juste la fin d'un amour, la fin d'une passion. C'est la fin d'Agnès. La fin de sa raison, de son règne.

Et lui, il n'a pas vu que, durant les secondes interminables où elle s'est servi un verre d'eau, elle l'a regardé tomber lentement de son piédestal. Il n'a pas entendu les râles sauvages qu'elle s'est adressés à elle-même ni les rires de ses amis.

— Bon ! Tu vois bien ! Je te l'avais dit ! Les hommes, s'ils ne sont pas cruels, du moins sont-ils idiots. Ton peintre, il joue avec ton cœur comme le chat avec la souris. Il va te laisser là, crevant sur les dalles, et il rentrera manger chez lui, dans sa gamelle d'argent et ne saura même pas qu'il t'a blessée à mort.

Sur le chemin du retour, elle se perd dans les sentiers de ronces. Elle s'y écorche le regard. Elle lui cueille encore quelques excuses par habitude, quelques raisons secrètes pour faire

un petit bouquet... Il faut qu'il demeure cet homme mystérieux, énigmatique, amoureux transi, tel qu'elle l'a peint. Tel qu'elle l'aime.

Sa conscience a beau lui montrer le tableau, ses yeux sont trop lacérés pour le voir.

C'est ça, l'amour, et elle le découvre à cet instant même : c'est une toile que le cœur peint lui-même. Dessous, il y a le croquis. L'âme sans couleur, sans fioriture, sans aura. Les êtres tels qu'ils sont en réalité. Glacés. À eux-mêmes. Le cœur blanc sur du blanc.

L'amour, c'est une peinture sur le mur de l'espérance.

Un nuage d'hirondelles déchire le ciel.

Libre.

Nous ne sommes plus jamais libres dès lors que nous avons aimé.

Elle pousse le portail, entre chez elle. Rien n'a changé... Ni le jardin, ni les roses, ni le journal sur le fauteuil du père de Charles. Autour, c'est le chaos, la désolation, mais ici, tout est intact. Dans le fond, ce n'était peut-être qu'un rêve ?

Mais ce qui n'était, sur le chemin du retour, qu'une légère brise a pris de l'ampleur durant la nuit. Au matin, c'est un vent violent qui ravage tout et emporte les nuages. Elle vérifie immédiatement dans son cœur : il ne reste en effet pas grand-chose.

D'en travers les brèches, on croit parfois voir bien des choses... La mer, le navire qui part pour Nouméa, le capitaine courageux, le vent qui emporte les portées d'hirondelles à bon port, l'amour aussi... quelquefois.

Alors, un peintre, un ange, un prince ou un nuage, qu'importe !

L'amour se suffit d'un mirage !

Il se mire volontiers à la première prunelle qui s'approche d'un peu trop près. Si près qu'il se perd dans le flou.

Elle l'aime encore et elle en crève !

Elle doit le rencontrer jour après jour à la galerie. Elle joue la comédie, lui jette toute son ignorance au visage. Toute la haine de son amour.

Parfois, l'amour est parti et c'est l'orgueil qui a pris sa place. L'orgueil ou le manque d'aimer. Alors, on les confond. Ils s'habillent à peu près des mêmes tons de carmin... Ils ont à peu près la même taille. C'est troublant, il faut bien l'admettre...

Agnès guette, scrute l'horizon de ses douleurs, attend souvent sur le sentier qui mène au port pour les voir arriver.

Si sa mère avait vécu, elle, elle aurait su. Elle le lui aurait dit. Mais elle est là, accrochée sur le mur, enfermée dans la peinture d'Agnès : image d'huile et de larmes au cœur de l'antre de l'artiste,

impassible dans l'ombre de son éternité.

Agnès est une enfant du vent, une enfant de l'horizon... Son cœur est de larmes et de brumes, de poussières d'étoiles et d'écume, de bouts de toujours. Elle sombre et peint et meurt à nouveau au-delà des lames de turquoise et de carmin. Au-delà des mots...

Alors, l'amour...

Aimer celui qui ne nous aime pas, c'est comme mourir sans l'avoir voulu. Sans l'avoir prévu. C'est la vie qui nous bat à sa table de jeu.

Aimer celui qui ne nous aime pas, c'est comme entendre les pas de Dieu sur le parvis de la chapelle, s'en allant avant la messe.

Et les anges pour témoins.

« Après tout, qu'importe qu'il soit avec une autre. C'est son âme que j'aime. Il n'a pas besoin de m'appartenir. »

Le vent s'est levé, il est entré doucement sur la brèche, emportant avec lui des brindilles et des espoirs. Il a balayé la poussière sur le bord, les bouts de verre des vitraux des cathédrales, des nids d'hirondelles, des morceaux d'huile séchée... Il est entré sur la pointe des pieds, s'est glissé derrière la mère de Charles sans qu'elle ne l'entende, puis tout à coup, comme ça, sans qu'elle ne s'y attende trop, le fracas ! Les

rideaux qui se lèvent sur les vitres, les portes qui s'arrachent de leurs chambranles, le cœur qui tremble et s'effondre dans la poitrine.

Une femme s'était approchée du peintre de nuages. C'était la sienne. Leurs lèvres se sont unies juste là, sous le regard de la mère de Charles.

Elle a baissé les yeux.

Elle a enfin regardé sa vie en face.

Le vent sur la brèche, c'était son cœur qui venait de s'ouvrir. Il balayait tout.

Elle voyait alors cet homme comme elle ne l'avait jamais vu auparavant : un homme, pas un Dieu, pas un prince sur une licorne, pas un ange. Un être, simplement, qui ne la sauverait pas. Pas plus que les autres. Son âme venait de s'éteindre et la lumière qui l'avait aveuglée jusqu'alors avait disparu en un éclair.

La mère de Charles était libre. Elle ne souffrait plus.

Elle s'est détournée et elle a remonté le chemin jusqu'au port. La galerie, d'ici, était tout illuminée. On pouvait y voir encore des lambeaux de passion et des étincelles sur le seuil.

Oh ! Bien sûr, il en restait quelques-unes dans son cœur aussi.

Le feu, ça ne s'éteint pas d'un coup. Les flammes ont fini et la braise couve encore...

D'ici, elle a regardé la mer une dernière fois avec ses yeux de petite fille. Elle savait que

désormais tout serait différent. Que désormais elle n'attendrait plus rien. Plus personne...

Elle a souri. Après tout, qu'aurait-elle bien pu faire d'autre ? Henri était dans son fauteuil. Il a levé les yeux.

— Tu rentres déjà ? C'est fini ?

— Oui... c'est fini, Henri.

Et puis, elle est allée peindre. Après tout, un peintre, c'est fait pour peindre.

Les jours, les semaines, plus le temps passe et plus la mer se retire. Il faut attendre. Petit à petit le cœur finit d'éliminer ce qui s'était tellement accroché à lui. Il sort son mal. Il faut juste laisser faire le temps.

Au début, elle se levait encore avec son image, elle imaginait encore sa main dans la sienne, mais incidemment, sans le faire exprès.

Au début, elle peignait encore des petits cœurs blancs dans les coins de ses toiles, mais incidemment, sans le faire exprès. Puis, elle se reprenait.

— Je n'ai pas souffert, c'est bien cela le plus incroyable, expliquait-elle à son amie. Mon cœur se vidait de son nectar, je restais là, les deux mains ouvertes à regarder s'échapper le précieux liquide, et je ne sentais rien. C'est ainsi lorsque l'on a un accident, n'est-ce pas ? On ne sent rien... Le mal devait être trop grand ou bien... ou bien je m'étais trompée. Qui pourra jamais me dire ce qui est arrivé... Une collision entre

deux êtres, un vide quelque part, un souffle sur une chandelle et voilà... À regarder le monde par-dessus un feu, il peut arriver que la réalité nous apparaisse quelque peu déformée, tu sais.

La mère de Charles erre entre deux mondes : celui d'avant et le nouveau, le sien, celui où elle est devenue grande. Agnès a fini ses dix ans.

Elle avait enlevé l'autre soir, le tuteur qui soutenait une fleur. Elle était maintenant prête à se tenir debout...

Un bateau qui s'en va, une lettre à Charles, une lueur dans l'atelier... Après un accident d'amour, tout est différent. On ne voit plus le monde de la même manière. Tout ce qui est vivant, tout ce qui a survécu se met à briller, à sortir du néant.

Où peut-être est-ce le cœur qui cherche, à la lueur des phares, des grèves pour y accoster et y mourir...

Après un accident d'amour, l'être se mire dans le regard de Dieu, dans le sombre des étoiles et dans les nuages des peintres. Il se cherche un regard, une étincelle, une musique pour s'accrocher. Il se cherche un ange, un pilier de cathédrale pour résister au vent. Il se cherche un gouffre, un tombeau, un voyage vers Nouméa.

Il se cherche.

Après un accident d'amour, il faut bien des petits matins de printemps, des petites

hirondelles folles, des petits pas de statues dans le jardin pour retrouver le goût salé de la mer sur la lèvre aride. Le sel de la vie, l'amer, le goût de l'âme sur le bord des baisers. La coupure pour que l'amour s'écoule, pour que l'amour reprenne, pour que l'amour revienne.

Il faut bien des nuits aussi. Des nuits de silence et de cauchemars. Des nuits opaques, tranchantes comme le verre sur le clair de la lune.

Un peu d'or, de bleu outremer, de noir... Repeindre le tout. Le cœur, après tout, ça croit bien ce que l'on veut, ce que l'on peint en dedans.

La mère de Charles peint. Elle peint en dedans, une toile pour elle. La toile de sa vie. Elle va vite, met de l'or et du noir et du ciel sur la mer. Beaucoup de ciel sur la mer. Un ciel sans nuages, sans étoiles et sans lunes. Un ciel au regard de Dieu pour que la mer soit profonde. Pour que la mer emporte bien les bateaux.

La mère de Charles peint. Elle peint pour demain, pour donner de la couleur à son monde, son mur gris, son tour de brèche. Elle peint pour les berceaux sans berceuses, les orphelinats sans visites et les cœurs sans amours.

Après tout, il est toujours possible de donner ce que l'on n'a pas reçu.

Mais, quand elle se retrouve dans le silence de sa toile, juste après l'agitation de la peinture

et des lueurs de l'âme, juste après le tumulte du vent devant les yeux, alors elle entend le bruit lointain du cristal qui se brise. Un petit tintement doux, fragile, sur le murmure de la mer. Un petit craquement de verre, de cœur qui se casse, qui s'emporte en éclats sur les ailes immenses de la bise de printemps.

Rien de bien éclatant.

C'est à peine si on le voit.

Mais, quand elle se retrouve dans le silence de sa toile, le cœur s'essaye encore, parfois. Il envoie le prénom, le regard, l'espoir, machinalement. Il faut un autre coup de gomme. Un autre trait de blanc pour repasser dessus.

Le cœur, c'est comme le peintre, ça voit bien des mirages.

Le cœur, c'est comme la toile, on lui met bien dessus ce que l'on veut y mettre. Ensuite, y croira bien celui qui voudra.

XXIV

Seule... c'est ça, le fin mot, la signature des peintres en bas de la toile de la vie. Tout seuls en Dieu avec l'espoir en bandoulière. Une errance sur un chemin vague qui mène à la mer. Un son d'orgue dans le lointain, un petit pas d'ange sur le sable et puis la mort au bout. Bleue et belle. Pleine de promesses.

La mort comme la mer, qui peut emmener à Nouméa ou Dieu sait où...

Et ce matin, Agnès a découvert que le peintre de nuages, en quittant son cœur, avait tout emporté. Tout le bleu du ciel avec lui. Toute la lumière des étoiles. Tous les arbres et toutes les fleurs. Tous les rêves. Tout l'amour aussi... Il ne restait dans le cœur d'Agnès que les murs et dessus, quelques toiles noires.

Son cœur n'était plus qu'une maison délabrée, vidée, défaite, et elle n'attendrait plus que quiconque y vienne désormais. L'amour n'est qu'illusion, soupçon de bonheur, espérance folle. C'est un combat entre l'impossible et le rêve, entre le feu et le miroir, l'âme et le cœur.

L'amour, c'est l'épée de Durandal plantée dans le cœur, et bonne chance à qui voudra la retirer ! Il y faudrait un héros, et les héros ne sortent que rarement des légendes. Ou, peut-être à la nuit tombée, l'un d'eux se risquera-t-il à quitter une toile pour frôler le rebord d'un songe de petite fille de dix ans...

Alors, à quoi bon ?

L'amour, c'est la récompense des fous, des aveugles, des inconscients. Ils se jettent dans une piscine sans eau et ils nagent et se rafraîchissent et meurent noyés finalement. Et meurent heureux. L'amour, c'est quelque chose qu'Agnès ne sait pas peindre.

Ses pas la mènent au cimetière, aux portes de l'âme où elle vient frapper souvent sans ne jamais obtenir de réponse. Un mot suffirait... Un mot, parce qu'un seul peut sauver toute une vie. Mais le cimetière n'est pas l'endroit pour ça, encore que l'on y parle beaucoup, c'est même là où il se dit le plus de choses, mais on n'arrive pas à entendre.

Alors, on y laisse des fleurs.

Agnès regarde le monde autour d'elle, les hommes... et ce n'est qu'ici qu'elle arrive à les rencontrer. Ici, ils sont lumière, ils sont amour, ils sont aux côtés de Dieu et n'ont plus de malice. Ici, ils ont découvert comment cueillir les étoiles.

Oui, ce matin elle comprenait que tout ce qu'elle croyait était faux.

Qu'elle s'était trompée de couleurs. Toutes les couleurs. Toute sa toile était fausse et elle ne savait pas comment la corriger. Elle ne savait pas faire le mélange des couleurs pour réparer ça. Quand on est jeune, encore, tout est possible, mais à son âge... Avec sa brèche...

L'amour est sans cœur : quand on a vécu pour lui, il croit qu'il est le maître. Il boude et trépigne dans l'entrée et brise tout sur son passage, puis sort en claquant la porte, jurant haut et fort qu'il nous détruira corps et âme. À peine a-t-il tourné le coin de la rue que déjà, il fait d'autres victimes. Il n'y a qu'à voir les canaux de Venise : les cœurs flottent dans le canal par milliers et le soir, la lune se mire sur leur courbe. C'est splendide !

Dans les histoires, les princes arrivent à la fin et sauvent la princesse endormie, mais dans le jardin d'Agnès, seul le vent sur les statues fait encore un peu de bruit. Et puis, il y a l'été qui arrive et, sous le soleil, plus rien ne va faire mal. Sous le soleil, on perd un peu la notion des choses. Il faudra attendre l'hiver pour réfléchir. Pour bien voir tout le drame.

Le drame : la mère de Charles n'attend plus.

Le drame : la mère de Charles sait désormais qu'il n'y a plus rien à attendre. Qu'il n'y a pas de prince pour elle. Qu'elle n'est pas une princesse comme lui avait fait croire son père. Même

lorsqu'elle essayait les vêtements de sa mère dans le grenier. Même lorsqu'elle les rangeait dans le vieux coffre en essuyant ses larmes.

La mère de Charles, c'est la mère de Charles, celle de Joshua et la femme d'Henri.

La mère de Charles, c'est la fille de la brèche, là-haut sur la colline. Une petite fille de quelques dizaines d'années comme il en existe plein et que l'on ne regarde plus. Un songe, un effleurement de main sur le bord d'une toile, un pan de robe de bure prise à l'épine d'une rose, une lame de lumière dans les cils d'un défunt, et c'est tout. Une vie qui repart comme la mer qui se retire après la marée. Il faut laisser aller, regarder s'éteindre les étoiles sur le sable, les pas des anges et des amoureux, les coquillages et les étraves des navires pour Nouméa ou pour ailleurs. Il faut laisser couler les bouteilles, les tubes de peinture, les larmes avec, tout ! On n'emportera rien. Les sourires, même pas ! Les « je t'aime », non plus.

La mère de Charles regarde le temps tout défaire, le temps éclater de rire dans son miroir.

Alors, elle baisse les yeux, elle descend et elle va peindre.

Descendre et peindre, c'est tout ce qui reste. C'est tout ce qu'il faut encore faire et après, on verra bien. Après, la mer s'en chargera. Après, si Dieu le veut, il y aura d'autres voyages, d'autres espoirs et d'autres ports. Après, si Dieu le veut, il

y aura d'autres univers et d'autres anges, d'autres couleurs pour tout refaire. D'autres peintres... jamais !

Agnès peint.

Dans la tiédeur de son atelier, elle sent parfois la brise imperceptible d'une aile dans son dos, la douceur d'un petit baiser de Joshua sur sa joue, l'étreinte éternelle d'un prince sans licorne... Parfois, oui, parfois elle peut entendre l'amour entrer doucement derrière elle et s'asseoir un instant, la regardant peindre, puis repartant en se disant :

— Je repasserai... Je ne veux pas la déranger.

Parfois, Agnès peut ressentir la vie, celle qu'elle ne vit pas, celle qui passe au-dehors, sur le grand boulevard, celle qui lui fait peur. La vie sous le soleil au milieu du monde. La vie d'en bas, au port, de là où partent les bateaux.

Ici, dans son atelier, entre ses murs de pierre de taille, elle sait que rien ne peut entrer.

Souvent, elle se dit qu'au lieu de lui donner de la peinture, on aurait dû lui donner un cœur. Qu'au lieu de lui apprendre à dessiner, on aurait dû lui apprendre à aimer. Mais comment aurait-on fait ? L'amour ne s'égare pas souvent aux abords des orphelinats... Et pourtant, Dieu sait qu'on l'y attend.

Enfin !... Il faut bien des peintres.

Pour Joshua, pour le père à Nouméa et la

mère au fond et même pour Henri qui garde leur silence, pour Charles qui ne reviendra pas, pour Silas et pour le peintre qui ne sait déjà plus son prénom... Et pour Lui, Agnès peint.

Agnès part, fuit le monde dans son atelier, fuit le prince et sa licorne dans son univers de petite fille. D'une esquisse, elle pourfend le silence auquel on l'a condamnée il y a longtemps, elle met des couleurs sur le sombre, sur sa nuit sans étoiles, des lueurs pour la mer pour que, même la nuit, elle ne reste pas dans le noir. Son père ne l'aurait pas permis.

— Laissez-lui une lumière la nuit, ma sœur, ma petite a peur dans le noir, je compte sur vous, ma sœur, hein ?

— Bien sûr, Monsieur ! Partez sans crainte, nous saurons prendre soin d'elle... Partez sans crainte !

Et Dieu, parfois, éteint la lumière pour en faire jaillir une autre : celle de l'être, le feu des miroirs.

REMERCIEMENTS

À l'origine de tout cela, il y a des personnes sans qui je n'aurais jamais écrit ce livre et que j'aimerais remercier du fond du cœur.

Un énorme merci et mon éternelle gratitude à monsieur Noël Delisle, metteur en scène du Théâtre-des-Deux-Masques, pour avoir donné confiance à l'auteur qui hésitait en moi. Pour m'avoir « ouvert la porte de son théâtre » il y a dix ans et m'avoir confié mission après mission pour des défis tous plus imposants les uns que les autres. Merci pour tout le savoir qu'il ne cesse de m'apporter et de m'enseigner texte après texte. Merci pour avoir monté neuf de mes pièces et pour m'avoir permis de participer et de remporter à deux reprises le prix Concours-Création de la FQTA.

Merci à mes parents à qui je dois tant... et pour qui je ne cesserai d'écrire jusqu'à la fin de mes jours. Leur histoire hors du commun est autant d'inspiration et de désir de leur rendre hommage. Ainsi, ne seront-ils pas partis tout à fait. Ainsi, n'auront-ils pas vécu tout cela pour rien.

Merci à mon mari, Louis-Marie Laboissonnière, pour son support, ses conseils et ses encouragements apportés depuis onze ans et pour cette confiance en moi qu'il s'est

employé à construire à même la sienne.

Merci à ma grande sœur chérie, Yvette Labouri, et à mon frère de cœur Joël Chaouat, mon meilleur ami depuis trente ans, ainsi qu'à ma meilleure amie Christine Rezin pour leur tendresse et leur bienveillance qui contribuent à faire de moi une meilleure personne jour après jour.

Merci à mon amie Éva Pruneau qui, en me faisant découvrir ses grands auteurs préférés, a ouvert une porte en moi par laquelle est entrée une nouvelle façon d'aborder l'écriture. Cela m'a permis de trouver enfin mon propre style. D'écrire librement. D'écrire mon premier vrai livre : *Le feu des miroirs*.

Merci à mon amie, l'excellente écrivaine Marcelle Racine, pour ses conseils éclairés, son aide, sa grande sollicitude et spécialement pour son amitié et sa présence à notre cyber-correspondance quotidienne.

Un merci tout spécial à Monsieur Jean-François Ceppi qui fut mon instituteur de sixième année à Lausanne en Suisse. C'est grâce à lui et à son cours de composition si tout s'est éclairé dans ma vie. Enfin, je découvrais quelque chose de fascinant : les mots libres. Les mots dont on peut se servir pour entrer dans cet autre monde... cette clef magique vers la liberté.

Sa sincérité, son engagement et sa grande humanité m'ont beaucoup touchée, inspirée et

encouragée.

Merci, bien sûr, aux éditions De Courberon pour avoir réalisé le plus grand rêve de toute ma vie : me publier. Et peut-être à bientôt pour un prochain livre... qui sait ?

Finalement, un dernier mot pour ces personnes que je ne peux pas toutes nommer ici, mais, dont la présence dans ma vie a été cette petite lueur qui m'a guidée dans les ténèbres et grâce à qui je suis arrivée à bon port.

Merci ! Ce livre, c'est vous !

CET OUVRAGE EN FORMAT PDF
EST COMPOSÉ EN
GARAMOND 12.

Les éditions De Courberon
ont publié :

Dans la même collection :

Hélène Custeau

Tant qu'il y aura des rivières

Valérie Forgues

Adèle encore une fois

Gabriel Marcoux-Chabot

Il tombe des anges

Les éditions De Courberon
ont aussi publié :

Valérie Forgues

La chute

Jean Marcel

Fractions 4

Fractions 3

Vincent Thibault

Le secret fardeau de Munch

Cristina Moscini

Bang Bang

Gilles Leclerc

Miniatures t.1 et t.2

Yves Perreault

Un ours sous la jupe

Le temps des collages

Guy D'Amours

Tout sauf gris

L'attente

Un réveil agité d'histoires

Les mémoires de Merlin

Béatrice Leclercq

D'un certain point de vue

Marcel D'Amours

Le fardeau de l'infamie

Catherine Chevrot commence à écrire à l'âge de dix ans, attirée vers les arts par sa mère, comédienne et chanteuse, et son père, musicien dans un petit orchestre. Son intérêt pour l'écriture se transforme rapidement en passion et elle écrit des chansons pour des groupes, des poèmes dans quelques magazines et une biographie. Au cours des onze dernières années, elle crée dix pièces de théâtre pour le Théâtre des Deux Masques de Montmagny et elle remporte le premier prix du Concours de Création-Production-Théâtre de la fédération de Théâtre amateur en 2008 et en 2010. Plusieurs de ses pièces ont été jouées au Québec, en France, au Nouveau-Brunswick et au Yukon.

Elle présente ici son premier roman.

La vie, c'est ça, finalement.
C'est l'attente. L'espoir que
demain l'on frappe aux
carreaux. L'espoir que le
bonheur, l'amour, ou Dieu
sait quoi encore, attiré par
la flamme de la chandelle
à nos yeux, ne s'approche
et ne se brûle les ailes.
L'attente de l'autre qui vient
pour nous. L'attente de
l'autre en nous. L'attente de
la mère qui revient de son
absence, l'attente du père
et du fils enterrés sous le
grand chêne. L'attente que
les mots sortent des toiles,
les mots en papier dont on
a besoin pour sécher nos
cœurs larmoyants.



Œuvre en couverture :
Hermaphrodite (détail), Carl Duchesneau



ISBN 978-2-922930-37-5